

How long? *for?*

LES DRAMES

DE

CAYENNE

PAR

ÉLIE BERTHET



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS
à Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1868

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LES DRAMES
DE CAYENNE

T-12 B 19

LES DRAMES

DE

CAYENNE



PAR

ÉLIE BERTHET

PARIS.— IMP. L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^o, ÉDITEUR

à Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1868

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LES

DRAMES DE CAYENNE

PROLOGUE

Dans le courant de l'automne de 185., un grand crime effraya les populations de la Seine-Inférieure. Un notaire de Bolbec, en revenant d'une foire des environs, avait été assassiné sur la voie publique, et une somme considérable, ainsi que des papiers importants dont il était porteur, avaient disparu.

Dès que la justice fut informée de ce crime, elle se mit en campagne pour en découvrir les auteurs. On parvint à savoir que, le jour du meurtre, le notaire avait joué dans un café de Bolbec avec deux individus mal famés qui rôdaient depuis quelque temps dans le pays. L'enquête, dirigée par un habile magistrat, ne tarda pas à

fournir contre ces hommes des charges accablantes; aussi furent-ils arrêtés, et, après une instruction minutieuse, traduits devant la cour d'assises de Rouen.

L'un d'eux, nommé Rigaut, était un misérable de la pire espèce, ayant subi déjà plusieurs condamnations pour escroquerie et pour vol. Il reconnaissait lui-même n'avoir d'autres ressources que le jeu, et on le voyait à toutes les foires, à tous les marchés, s'évertuant à dépouiller, par les procédés ordinaires des grecs, les fermiers du voisinage qui venaient de vendre leurs denrées ou leurs bestiaux. Rigaut semblait être l'auteur principal du crime; du moins avait-il eu la plus large part dans les produits du vol, et la réprobation publique, dans tout le pays normand, tombait particulièrement sur lui.

L'autre accusé, un joueur encore, s'appelait Bertomy; c'était un ancien fermier dont la passion effrénée pour le jeu avait causé la ruine. Toujours absent de sa ferme, négligeant ses affaires, ne payant pas ses fermages, il avait été congédié, et au lieu de se chercher une occupation nouvelle, il s'était mis à mener une vie errante. C'était alors qu'il avait fait connaissance de Rigaut et ils étaient devenus peu à peu inséparables.

Bertomy avait pourtant une famille digne de tout respect et de toute pitié. Sa femme, qui lui avait apporté une assez belle dot, s'était efforcée de le ramener au bien, et plusieurs fois elle avait dû payer de ses deniers les dettes de son mari. Cependant, lorsque Bertomy fut renvoyé de sa ferme, elle avait senti la nécessité de conserver à ses enfants quelques débris de sa dot. Elle avait demandé judiciairement et obtenu une séparation de biens, à laquelle l'ancien fermier, du reste, ne s'était pas opposé, et elle était venue s'établir à Fécamp avec ses

deux enfants, une fille, alors âgée de seize ans, et un garçon de quatorze, qui était sourd-muet de naissance.

Pendant plusieurs années, Bertomy s'était assez peu occupé de la mère et des enfants. Toutefois, quand le hasard l'amenait à la ville, il ne manquait pas de les visiter et il leur témoignait une sorte de tendresse. Il écoutait docilement les reproches mêlés de larmes que lui adressait sa femme; il lui promettait volontiers de renoncer au jeu, de revenir au travail honnête et régulier. Quant à son fils et à sa fille, il les comblait de présents et de caresses. Aussi ses visites dans sa famille étaient-elles vivement désirées, et lorsqu'il partait, on espérait toujours qu'il allait donner suite aux bonnes résolutions dont il avait fait montre; mais, hélas! les jours et les mois s'écoulaient sans qu'il reparût et sans qu'il eût renoncé à cette vie nomade, dont on ignorait pourtant toute l'indignité.

Dans cette situation, l'affreuse nouvelle que son mari était accusé d'assassinat eût infligé de nouvelles tortures à la pauvre M^{me} Bertomy, dont la santé, à la suite de ses chagrins, avait toujours été chancelante. Par bonheur, ce coup terrible avait été épargné à la malheureuse femme, si longuement et si cruellement éprouvée; elle était morte quelques mois auparavant, laissant à ses enfants une petite rente qui devait les mettre à l'abri des premiers besoins.

Pour eux, dans cette crise, ils n'abandonnèrent pas leur père. Tant qu'il fut détenu préventivement, ils vinrent le voir dans sa prison, et quand arriva le jour du jugement, ils assistèrent à l'audience vêtus de deuil. Joséphine Bertomy avait alors vingt ans; c'était une grande et belle jeune fille, de cette forte race cauchoise qui s'est conservée si pure. Quoiqu'elle fût blonde, elle

avait des yeux noirs d'un éclat tout méridional, où se lisait une exaltation singulière. Les magistrats et les jurés conservèrent longtemps le souvenir de sa figure expressive, de sa contenance désolée, de toute sa personne si poétique et si noble. D'autre part, la présence de Michel Bertomy, le sourd-muet, pauvre enfant qui ne comprenait pas grand'chose à ce qui se passait autour de lui, mais dont les traits reflétaient une douleur naïve, ne pouvait que produire une impression favorable à l'ancien fermier; et si les circonstances de la cause excitaient parfois l'indignation contre le père, elles ne faisaient que redoubler la sympathie pour les enfants.

Peut-être cette touchante intervention de la sœur et du frère ne fut-elle pas étrangère à l'indulgence relative du verdict. A la vérité, les débats établirent que Bertomy avait subi l'influence de Rigaut, scélérat consommé qui, l'on avait des raisons de le supposer, n'en était pas à son premier assassinat. Rigaut avait certainement exercé une sorte de domination sur son coaccusé; et, même devant les juges, Bertomy n'osait ni le charger, ni le contredire. Aussi la peine fut-elle inégalement répartie entre eux, et, tandis que Rigaut était condamné aux travaux forcés à perpétuité (le jury ayant reconnu des circonstances atténuantes), Bertomy était condamné seulement à vingt ans de la même peine.

Bien des circonstances de cette cause demeurèrent obscures. Ainsi, ni avant, ni après la condamnation, on ne put savoir ce qu'étaient devenus les papiers importants dont le notaire se trouvait porteur au moment du meurtre et qui intéressaient une riche famille du pays. Rigaut et Bertomy persistant à nier le crime, c'eût été s'avouer coupables que de dire quel usage ils avaient

fait de ces pièces sans valeur pour eux. En vain les interrogea-t-on séparément, en vain on leur prodigua promesses et menaces. Bertomy, moins endurci et plus accessible aux sentiments de repentir, semblait être encore sous le coup de la terreur que lui inspirait Rigaut, et on ne put tirer de lui aucun aveu.

Du reste, cette affaire judiciaire, après avoir causé un grand émoi, non-seulement dans le département, mais encore dans toute la France, ne tarda pas à être oubliée. Les deux condamnés furent, selon la loi, transportés à Cayenne, et bientôt leurs noms, qui avaient été un moment dans toutes les bouches, commencèrent à s'effacer de toutes les mémoires.

La situation de Michel et de Joséphine Bertomy n'en était pas moins triste. Demeurés seuls au monde après la condamnation de leur père, les pauvres enfants ne devaient plus compter que sur eux-mêmes. Heureusement Joséphine, malgré sa jeunesse, était une femme d'une intelligence et d'une énergie peu communes. Elle plaça d'abord son frère à une école de Rouen, où il devait apprendre à lire et à écrire; puis, comme le prix de la pension allait absorber son faible revenu, elle voulut se créer de nouvelles ressources. Elle établit donc sur le port de Fécamp une boutique où elle vendait des vêtements de mer et diverses autres marchandises à l'usage des matelots. Sa beauté, sa tristesse, sa modestie, lui attirèrent une nombreuse clientèle. Il n'était pas un marin qui, partant pour la pêche de la morue ou du haréng, ne fit ses approvisionnements chez la *Pâlotte*, comme on l'appelait; et, bien qu'elle n'eût d'autre protection que celle d'une servante, qui l'assistait dans son commerce comme dans les soins du ménage, jamais aucune de ses rudes pratiques ne lui avait adressé un mot

ou un geste insultant. Son petit commerce prospérait donc, et, s'il ne pouvait la conduire à la fortune, il lui permettait d'attendre honorablement des temps plus heureux.

Quatre années s'écoulèrent ainsi. Joséphine, en dépit de la retraite où elle vivait, de la flétrissure qui s'attachait à son nom, eût pu se marier, et plusieurs partis convenables s'étaient présentés pour elle; mais elle les avait tous refusés, sous divers prétextes. Pleine d'aménité devant le monde, elle redevenait sombre et taciturne quand elle n'était plus en présence du public. Sa santé robuste ne paraissait pas s'altérer; mais elle conservait cette pâleur mate d'où lui venait son surnom, et ses yeux noirs avaient parfois un éclat fiévreux d'un caractère étrange. Elle recevait fréquemment des lettres, et chacune d'elles semblait augmenter sa mystérieuse exaltation. Evidemment, Joséphine Bertomy était sous l'influence d'une idée fixe et méditait quelque projet dont rien encore ne pouvait faire deviner la nature.

Michel, de son côté, causait certains soucis à la pauvre fille, parce qu'il ne pouvait s'habituer à la vie monotone et sédentaire du pensionnat. Devenu grand et robuste, l'activité physique était pour lui une nécessité. Il manifestait beaucoup de goût pour la marine; son bonheur était, quand les vacances le ramenaient à Fécamp, d'aller en mer sur les navires de pêche et de s'exercer à la manœuvre. Il adorait Joséphine qui avait pris sur lui un empire absolu; il lui obéissait ponctuellement dans les circonstances ordinaires; mais l'espèce de nostalgie qui s'empara de lui à Rouen fut plus forte que la crainte d'affliger sa jeune tutrice. Deux fois il se sauva de la pension, en sautant par-dessus les murailles, et revint à pied chez Joséphine. Sa sœur avait dû le reconduire elle-

même et en le gardant à vue, dans la ville exécrée. Une autre fois, à la suite de quelques reproches qu'elle lui avait adressés, Michel s'était glissé à bord d'un navire en partance pour un voyage de long cours, et il avait fallu qu'elle allât le chercher au milieu des matelots pour le faire rentrer au logis. Toutes ces contrariétés achevaient d'exciter son imagination et la jetaient par intervalles dans un état voisin de l'égarement.

Cependant, vers la fin de la période dont nous nous occupons, Michel Bertomy s'étant échappé une troisième fois de la pension de Rouen, Joséphine ne songea plus à l'y ramener. Il avait dix-huit ans, il savait lire et écrire; il connaissait les éléments des sciences physiques et mathématiques; ne pouvait-on considérer cette instruction comme suffisante pour un sourd-muet? Michel, à sa vive satisfaction, obtint donc enfin la permission de rester auprès de sa sœur. Bien plus, Joséphine, au lieu de contrarier ses goûts désormais, lui laissa toute liberté d'aller en mer, d'acquérir les connaissances pratiques nécessaires à un marin. Se pouvait-il que ces changements dans les idées de la bizarre jeune fille eussent trait aux secrets desseins qu'elle méditait? C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir, car ce récit sommaire n'est qu'un avant-propos, et nous allons aborder maintenant les principaux faits de cette histoire.

I

LA CÔTE DE LA VIERGE

Sur une des hautes falaises dominant l'entrée du port de Fécamp, une chapelle, qui se voit de fort loin en mer, est dédiée à la Vierge, « la patronne des matelots. » Cette chapelle, de construction antique, a dû faire partie de la forteresse qui couronnait la montagne au temps d'Henri IV, et qui fut prise d'une manière si hardie par le ligueur Bois-Rosé. Cependant, sauf une tourelle basse, qui semble avoir été un poste d'observation, sauf quelques pans de mur isolés et des traces de fossés recouvertes par le gazon, la puissante forteresse du moyen âge a disparu ; elle a été remplacée par un phare qui, la nuit, ouvre sur la Manche son grand œil de feu. Seule, la chapelle, qui en dépendait autrefois, survit, noire et crevassée, mais solide encore, au monument féodal, comme pour rappeler qu'au milieu de tant d'idées anciennes emportées par le souffle moderne, l'idée religieuse est demeurée ferme et vivace, prête à braver de nouvelles attaques, de nouvelles tempêtes.

Cette église est un lieu de pèlerinage vénéré pour les marins et pour leurs familles. Parfois, quand un navire de pêche revient des dangereux parages de Terre-Neuve ou de ces mers du Nord toujours irritées, on voit des équipages entiers, le capitaine en tête, gravir processionnellement, pieds nus et la tête découverte, la côte escarpée qui monte au vieil édifice et que l'on appelle « la côte de la Vierge. » C'est seulement après avoir murmuré leur prière, après avoir offert à leur patronne, *Stella Maris*, les ex-voto promis à l'heure du danger, que les pèlerins osent s'abandonner aux sentiments de la nature et embrasser leurs parents et amis qui les ont accompagnés jusque-là. Aussi la chapelle est-elle pleine d'effigies de navires, de tableaux peints avec plus ou moins d'art, d'instruments de marine. Elle demeure ouverte la nuit comme le jour, afin que chacun puisse, à toute heure, y faire ses dévotions naïves ; des cierges y brûlent sans cesse, allumés soit par des voyageurs qui sont revenus auprès de leur famille, soit par une mère ou une sœur en alarmes, attendant quelqu'un qui ne reviendra plus ; et le grondement des flots qui battent le pied de la falaise à une immense profondeur, le vent qui mugit autour du phare, rappellent sans cesse contre quelle espèce de périls on invoque la Vierge de Fécamp.

C'est dans cette chapelle que nous trouverons bientôt quelques-uns de nos personnages, quatre ans, comme nous l'avons dit, après la condamnation de Bertomy et de son complice.

On était à la fin de novembre. Le soleil venait de se coucher dans des nuages gris qui formaient comme un mur de brume au-dessus de la Manche. Il n'était pas nuit encore, mais un crépuscule lugubre commençait à entrevoir le ciel, la mer et la campagne. Une brise assez

forte soulevait les vagues qui venaient s'écraser sur le galet avec un bruit rauque et monotone.

En ce moment, un homme convenablement vêtu, à figure ouverte et intelligente, s'engagea dans le chemin rocailleux qui serpente sur les flancs de la montagne. Il semblait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans; alerte et dispos, il gravissait avec aisance cette pente rapide, accélérant de plus en plus sa marche, comme s'il avait hâte d'arriver. A son visage bruni par l'intempérie des saisons, à la franchise mâle de ses allures, on devinait un marin; toutefois, son costume presque élégant dans sa simplicité, et une distinction naturelle, annonçaient en lui beaucoup plus qu'un simple matelot.

Au lieu de suivre avec patience les sinuosités du chemin principal, il prenait des sentiers à peine tracés sur le gazon et d'une roideur périlleuse, mais qui abrégeaient la distance. Aussi se trouva-t-il bientôt à une grande élévation, d'où il dominait le port et la ville, perdus en ce moment dans le brouillard et la fumée. Il apercevait déjà les vieux murs de la chapelle, terme de sa course, quand il rejoignit un autre promeneur qui suivait la même route, mais avec beaucoup moins de facilité, car il paraissait à bout de forces et venait de s'arrêter pour reprendre haleine. Comme le jeune marin allait passer outre sans le regarder, le promeneur lui dit avec une politesse un peu narquoise :

— Bonsoir, capitaine Grandval; vous voilà bien tard en pèlerinage à la chapelle de la Vierge.

Celui qu'on avait nommé le capitaine Grandval fit halte à son tour et examina la personne qui l'interpellait ainsi.

C'était un gros bourgeois d'une cinquantaine d'années, aux jambes courtes, à la figure ronde et rouge, à la mine

futée. Il était enveloppé tout entier d'un ample paletot et coiffé d'un chapeau à larges bords qui était retenu à sa boutonnière par une ganse, afin de résister aux espiègleries de la brise. Il s'appuyait sur un jonc à pomme d'or qui avait dû lui être d'un grand secours pendant son ascension.

Cette rencontre ne parut pas être agréable au marin. Après avoir ébauché un salut, il répliqua non sans quelque sécheresse :

— Parbleu! monsieur Dupré, il est bien plus singulier de voir un armateur en pèlerinage qu'un marin tel que moi!

M. Dupré, puisque le bourgeois s'appelait ainsi, fit entendre un petit rire moqueur :

— Hum! hum! reprit-il, on dit que la Vierge opère des miracles; si elle pouvait me ramener mon bateau, *la Jeune-Amélie*, qui est parti pour Terre-Neuve depuis deux ans, et dont on n'a jamais eu de nouvelles, je lui donnerais quelque chose de mieux qu'un cierge... Eh bien, ajouta-t-il d'un ton différent, puisque vous allez à la chapelle, nous ferons route ensemble.

Grandval demeura immobile.

— Pardon, dit-il avec une sécheresse de plus en plus marquée, j'ai des motifs pour aller seul où je vais... vous me permettrez donc de vous céder le pas.

L'armateur se mit à ricaner de nouveau.

— Ah ça, reprit-il, croyez-vous donc que j'ignore quelle est la « vierge » que vous comptez trouver là-haut?... Nous allons faire nos dévotions à la même sainte, s'il faut le dire.

— Je ne comprends pas, monsieur; et il est des sujets sur lesquels je ne saurais tolérer aucune plaisanterie.

— Je ne plaisante pas, et puisqu'il faut mettre les

points sur les î, apprenez que, vous et moi, nous venons chercher ici une seule et même personne.

Le capitaine Grandval éprouva une violente contrariété et jeta sur Dupré un regard plein de défiance. Cependant, il dit en se contenant avec effort :

— S'il en est ainsi, vous pouvez m'expliquer...

— Rien, monsieur; les secrets de M^{lle} Bertomy ne m'appartiennent pas. Peut-être ai-je reçu des confidences; mais je ne dois pas les révéler sans en avoir reçu la permission formelle, d'autant moins que j'ignore quelle résolution définitive aura prise... Enfin, tout à l'heure, nous n'aurons plus de doutes à cet égard.

Les deux promeneurs se remirent en marche côte à côte. Grandval paraissait fort troublé, et les sentiments les plus contraires se reflétaient sur son visage. Il reprit après un moment de silence :

— Quoi! monsieur, vous savez...

— Je sais que M^{lle} Bertomy vous a écrit pour vous prier de vous trouver aujourd'hui, à la chute du jour, dans la chapelle. J'ai reçu une invitation de même nature et, comme vous voyez, je m'empresse de m'y rendre.

— On pourrait reprocher à Joséphine... je veux dire à M^{lle} Bertomy, de choisir singulièrement ses confidents. Il est vrai que vous affichez certaines prétentions à sa main...

— Et pourquoi pas, monsieur? Vous avez sur moi, j'en conviens, l'avantage de la jeunesse, quoique l'on trouve, ajouta l'armateur en jetant sur sa personne un regard de complaisance, que je ne suis pas encore trop avarié... Mais vous avez beau être capitaine au long cours, avoir fait plusieurs voyages lointains, il vous faudra naviguer longtemps encore avant de posséder autant d'argent, autant de titres de rente ou de propriété qu'il y en a là-bas

dans ma jolie maison sur le port... Et les femmes apprécieraient beaucoup ce genre de mérite au temps où nous sommes!

Grandval lui lança un regard irrité.

— Ecoutez-moi, monsieur Dupré, reprit-il d'un ton ferme, et retenez bien mes paroles. Je ne sais dans quel but Joséphine a voulu nous réunir ce soir à la chapelle; mais si les choses tournaient contre moi, je n'en prendrai pas aisément mon parti, soyez-en sûr. J'aime M^{lle} Bertomy dès l'enfance. Je suis fils d'un fermier, qui était voisin de sa famille. Joséphine et moi nous avons toujours éprouvé l'un pour l'autre une vive affection, et le déshonneur qui a frappé son père n'a pu altérer en rien mes sentiments envers elle; eh bien, lorsque je suis venu récemment lui demander sa main, elle me l'a refusée, sous prétexte qu'elle ne voulait imposer à personne le poids de sa honte de famille et qu'elle ne se marierait jamais. C'est là, autant que je peux en juger, une délicatesse exagérée; mais ni mes instances ni mes promesses n'ont pu triompher de cette résolution. Cependant, si M^{lle} Bertomy m'avait trompé, si les raisons qu'elle m'a données n'étaient qu'un prétexte pour m'évincer et accorder à un autre plus riche ce qu'elle me refuse, je ne me résignerai pas aisément, je vous le répète... Et si c'est vous, monsieur Dupré, qui obtenez la préférence, nous aurons à compter ensemble, ou que l'enfer me confonde! Tenez-vous donc pour averti.

En même temps, il se mit à parcourir d'un pas accéléré l'espace qui le séparait encore du sommet de la falaise. Le gros armateur ne riait plus et les menaces de Grandval l'avaient fort intimidé. Cependant il trotta de ses courtes jambes afin de l'atteindre, et disait d'une voix haletante :

— Un moment, un moment donc, capitaine Grandval ! il s'agit de s'expliquer. Si pourtant M^{lle} Bertomy avait décidé...

Mais le capitaine ne l'écoutait pas, et bientôt il se trouva dans l'espèce de cour, entourée de constructions en ruines, qui précède la chapelle. Il la traversa rapidement, tandis que Dupré s'efforçait toujours de le suivre. Ils arrivèrent ensemble à la porte de l'église ; et, Grandval l'ayant poussée brusquement, ils entrèrent dans le vieux et lugubre édifice, dont l'aspect imposant ne pouvait manquer de donner un nouveau cours à leurs pensées.

II

LE PACTE

La nuit commençait à se faire dans la chapelle qui était séparée en deux parties au moyen d'une grille. Le chœur, réservé aux cérémonies habituelles du culte, recevait encore quelque clarté par d'antiques vitraux incrustés d'une poussière séculaire ; mais la partie spécialement affectée à la dévotion des marins était plongée déjà dans l'obscurité. Une veilleuse, qui tremblotait dans un coin, et un cierge, brûlant solitairement au pied de l'autel, ne faisaient que rendre les ténèbres visibles. A peine entrevoyait-on à cette faible lueur la statue blanche de la Vierge, les nombreux ex-voto qui ornaient les murs et même le christ colossal dont la croix, haute comme celle d'un calvaire, atteignait presque la voûte de l'église.

Grandval et l'armateur, après avoir franchi la porte qui se referma avec un bruit sinistre, s'arrêtèrent irrésolus. Ils ne voyaient rien, n'entendaient personne, et ils crurent d'abord être seuls dans la chapelle. Alors une espèce d'ombre se détacha de la muraille, en même temps

qu'un pas lourd, qui n'avait rien de celui d'une ombre, résonnait sur les dalles usées. Enfin, dans la sphère lumineuse, apparut un jeune marin, de haute taille, mais de figure douce et sympathique, qui adressa des signes mystérieux à Dupré et au capitaine. Ils reconnurent Michel Bertomy.

Ne comprenant rien à ses gestes, ils se dirigeaient vers l'autel, quand le muet leur montra une femme vêtue de noir prosternée au bas des degrés. Cette femme était dans une immobilité complète, et son visage, couvert d'un voile, touchait presque la terre. Michel fit signe aux survenants de s'agenouiller auprès d'elle, et le capitaine s'empressa de déférer à cette invitation. Mais Dupré, soit qu'il ne sût pas ce qu'on lui voulait, soit qu'il ne fût pas pour le moment en humeur de dévotion, ne bougeait pas, quand le sourd-muet, avec une vigueur à laquelle peu de personnes eussent été en état de résister, pesa sur ses épaules et l'obligea de fléchir les genoux ; puis lui-même se prosterna à son côté.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on n'entendit que le sifflement de la brise de mer au dehors et les cris des oiseaux nocturnes. Mais bientôt, la femme vêtue de noir s'étant signée, se leva ; tous les autres l'imitèrent.

On a deviné dans cette pieuse personne Joséphine Bertomy. C'était elle en effet, et on eût pu la reconnaître aux vêtements de deuil qu'elle portait constamment depuis la condamnation de son père. On en douta moins encore quand, ayant écarté son voile de crêpe, elle montra son visage d'une blancheur de marbre et ses grands yeux qui brillaient dans la pénombre d'un éclat extraordinaire. Il y avait en ce moment, dans son attitude, quelque chose de solennel. Après avoir salué les deux hommes

par un mouvement de tête, elle leur dit d'une voix vibrante :

— Je vous remercie, messieurs, d'être venus. Si je vous ai invités à vous trouver ici ce soir, c'est d'abord que je suis orpheline, sans protecteurs, et que j'ai tenu, dans une circonstance grave, à me placer sous la sauvegarde de la Vierge, ma glorieuse protectrice. Ensuite, comme les engagements que nous allons peut-être contracter les uns envers les autres ne sauraient recevoir la forme authentique habituelle, j'ai désiré qu'ils fussent contractés en présence de Dieu qui nous jugera tous, si nous venions à y manquer.

Le capitaine Grandval répliqua simplement :

— Vous le savez depuis longtemps, Joséphine, je vous appartiens corps et âme. Dans une église ou ailleurs, les promesses que je pourrai vous faire seront toujours sacrées pour moi.

— De mon côté, mademoiselle, reprit l'armateur Dupré avec une sorte d'emphase, je ne retire jamais ma parole d'honneur, qu'elle ait été donnée ici ou là, et je tiendrai tous mes engagements.

Sans doute, ces deux réponses étaient telles que M^{lle} Bertomy les attendait, car elle sourit avec satisfaction ; puis, s'étant assise sur un banc de bois scellé dans la muraille, elle fit signe aux deux hommes de prendre place à sa droite et à sa gauche. Michel, après avoir poussé le verrou à la porte de l'église, afin qu'aucun importun ne pût interrompre la conversation, vint s'appuyer à un pilier de manière à voir le visage de Joséphine sur lequel d'habitude il lisait la pensée et devinait les ordres de sa sœur bien-aimée.

Il y eut une nouvelle pause. Joséphine semblait se recueillir, et ses yeux conservaient dans l'ombre leur

rayonnement presque surnaturel. Grandval et Dupré lui-même demeuraient comme intimidés par ces préparations singulières, par ce silence, par ces ténèbres.

Enfin, M^{lle} Bertomy se redressa.

— Messieurs, dit-elle d'une voix contenue mais sonore, mon frère et moi nous avons conçu un projet que nous sommes déterminés à exécuter, dussions-nous y perdre la vie. Il s'agit de faire évader notre père, transporté à Cayenne à la suite de sa condamnation... Êtes-vous disposés l'un et l'autre à nous aider de tout votre pouvoir dans cette œuvre de justice et de dévouement?

Peut-être Dupré s'attendait-il à une semblable proposition; aussi ne témoigna-t-il aucune surprise et il répondit affirmativement, sans hésiter. Mais le capitaine montra autant d'étonnement que d'inquiétude.

— C'est là, dit-il, un projet audacieux jusqu'à la témérité. Chère demoiselle, avez-vous bien réfléchi...

— Si j'ai réfléchi! répliqua Joséphine en s'animant à mesure qu'elle parlait; depuis quatre ans je n'ai pas d'autre pensée; elle m'obsède et le jour et la nuit. « Sauve ton père » me crient mille voix dans mes rêves, dans mes méditations, dans mes prières. J'ai consulté ma conscience : « Sauve ton père, » m'a dit ma conscience. J'ai invoqué la Mère de Dieu et des anges : « Sauve ton père, » m'a-t-elle répondu. Tout à l'heure, prosternée là sur cette dalle, j'interrogeais encore la sainte Protectrice des affligés : « Sauve ton père, » a-t-elle dit à mon cœur... peut-être même à mon oreille... Comment résisterais-je à tant d'inspirations puissantes, à tant d'ordres souverains? Si je résistais, Dieu ne me punirait-il pas?

Grandval, dans ses rares et courtes entrevues avec son amie d'enfance, avait bien remarqué en elle une vive

exaltation pour tout ce qui touchait aux malheurs de sa famille; mais cette fois, l'exaltation prenait des proportions alarmantes.

— Allons! calmez-vous, Joséphine, dit-il avec douceur, et examinez les choses à un point de vue plus raisonnable. Sans parler des impossibilités matérielles de votre projet, songez que votre père a été légitimement frappé par la loi et que Dieu ne saurait approuver....

— Ainsi donc, Pierre, interrompit M^{lle} Bertomy d'un ton de reproche, vous aussi, vous le croyez coupable!... Quant à moi, plus j'examine et plus je médite, plus je suis convaincue de son innocence. Cet odieux Rigaut seul est auteur de l'homicide. Mon père, faible et irrésolu, s'est laissé tromper par lui; il n'a participé ni de fait ni d'intention à cet horrible crime; il l'a connu et il ne l'a pas empêché, c'est là son unique tort... Mais il a été injustement condamné; je le sais, j'en suis sûre... J'oserais presque en prendre le ciel à témoin!

Personne ne protesta contre une conviction si profonde et si énergiquement exprimée. Joséphine poursuivit avec véhémence :

— Encore une fois, Pierre, il n'y a aucun danger à faire rentrer dans la société un malheureux éprouvé si durement... Il a été égaré; hélas! qui, plus que moi, a souffert de ces égarements! Mais il n'a pas été coupable, il n'a pas versé le sang dont on lui a demandé compte, et Dieu lui pardonne les fautes dont il se repent. Si vous voyiez quelles lettres touchantes il m'écrit chaque mois! Avec quelle tendresse, avec quelle humilité chrétienne il me remercie des modestes secours que je lui envoie pour adoucir son effroyable situation! Rentré dans le monde, il redeviendra laborieux et bon, comme il était autrefois, avant ses malheurs. Il ne s'agit que

de trouver pour lui un pays nouveau où l'on ignorerait son passé, où rien ne gênerait ses aspirations vers le bien.

Elle s'arrêta encore, en remarquant les yeux de Grandval fixés sur elle d'un air d'inquiétude.

— Vous me croyez folle, monsieur Pierre, reprit-elle; vous croyez que je m'abandonne à des illusions chimériques; eh bien, vous allez connaître nos plans; vous jugerez s'ils ne sont pas d'une exécution facile, d'un succès certain.

En même temps elle se mit à exposer avec netteté et concision par quelle série de combinaisons elle espérait atteindre le résultat désiré. Bertomy, à la date des dernières lettres, se trouvait à Cayenne, sur les pénitenciers flottants. Malgré la surveillance rigoureuse en usage contre les transportés, une évasion, grâce à certains renseignements qu'on était parvenu à se procurer, ne semblait pas impossible. Pour cela, il fallait avoir un navire dont le capitaine et l'équipage seraient disposés à une aveugle obéissance, et qui partirait pour la Guyane française, sous prétexte de prendre un chargement de bois d'ébénisterie. On se concerterait avec Bertomy, afin de choisir le moment où il se rendrait à bord; puis certaines circonstances favorables qu'on s'efforceraient de faire naître permettraient, sans doute, de tromper la surveillance des stationnaires et de gagner le large. Mais alors, au lieu de retourner en France, où le condamné pourrait être repris, on le conduirait aux Etats-Unis d'Amérique, où, recommençant l'existence, il voudrait certainement se régénérer par le travail et la probité.

Pour la réalisation de ce plan, il fallait, comme nous l'avons dit, un capitaine dévoué, et surtout un navire bien équipé, qui ferait bon marché de ses intérêts com-

merciaux. Le capitaine, ce pouvait être Pierre Grandval, qui aimait passionnément Joséphine et que l'on savait prêt à tous les sacrifices pour elle. Quant au navire, on avait dû, pour se le procurer, recourir à l'armateur Dupré; et nous allons expliquer comment Dupré, si intéressé, si avare même, pouvait prendre à sa charge les dépenses exigées par l'expédition.

Lorsque le notaire de Bolbec avait été assassiné, on se souvient qu'il était porteur, outre une somme considérable, de plusieurs papiers importants dont plus tard on n'avait découvert aucune trace. Parmi ces papiers se trouvait le testament d'un oncle de Dupré, vieux propriétaire des environs, qui était mort le surlendemain du crime. Par ce testament, Dupré devenait légataire universel d'une fortune de cent mille écus environ, au préjudice de plusieurs autres collatéraux; mais cette pièce ayant disparu, et rien n'établissant plus l'avantage accordé à Dupré par l'oncle défunt, l'armateur avait dû se contenter d'une part insignifiante dans la succession de son parent.

En pareille circonstance, comme on peut croire, il n'avait rien négligé pour recouvrer le beau legs qui lui échappait. Certaines particularités du procès donnaient à penser que les papiers volés au notaire n'avaient pas été détruits, mais cachés quelque part, dans un but qu'il n'était pas facile de pénétrer. Aussi l'armateur était-il allé jusqu'à promettre à chacun des deux accusés une somme assez forte, s'ils voulaient révéler l'endroit où se trouvaient cachées ces pièces importantes. Mais, fidèles à leur système de dénégations obstinées, l'un et l'autre avaient refusé, même après leur condamnation, de s'expliquer sur ce point.

Dupré n'avait pas perdu courage. Connaissant la ten-

dresse de Bertomy pour sa fille, il avait prié Joséphine de tenter de nouveaux efforts. Bertomy, dans ses lettres datées de Cayenne, avait fait entendre plusieurs fois qu'il savait quelque chose au sujet des papiers disparus; et ces phrases énigmatiques, que Joséphine avait cru devoir communiquer à l'armateur, avaient entretenu les espérances de Dupré. Il soutenait en ce moment un procès acharné contre ses cohéritiers, et l'amour-propre aidant, il était résolu à tout pour obtenir satisfaction.

D'ailleurs Dupré, dans ses fréquents rapports avec M^{lle} Bertomy, n'avait pu se défendre d'un sentiment tendre pour la belle, touchante et courageuse fille du transporté. Riche et vieux garçon, il n'avait que des parents éloignés et savait par expérience combien il faut peu compter sur l'affection des collatéraux. Il avait donc demandé, lui aussi, la main de Joséphine, et bien que sa demande n'eût pas été accueillie, l'amour lui faisait oublier son avarice ordinaire.

Aussi déclara-t-il d'un ton ferme que, si le capitaine Grandval, dont il appréciait l'habileté nautique et l'intelligence, y donnait son consentement, il s'engageait, lui Dupré, à mettre immédiatement à la disposition du jeune capitaine un joli brick, dont il était propriétaire et dont Grandval choisirait l'équipage. Il s'engageait de même à parfaire tous les frais du voyage, que l'on supposait devoir durer trois ou quatre mois, sans autre revendication à exercer au retour que celle du testament dont Bertomy ne manquerait pas d'indiquer la cachette, en récompense du service rendu.

Grandval avait cru d'abord que Joséphine, en lui parlant de ce projet, obéissait seulement à une inspiration fiévreuse et vague; mais à mesure qu'elle déve-

loppait son plan, si bien conçu en apparence, il devenait plus attentif.

— L'assistance de M. Dupré, répliqua-t-il enfin, donne, je l'avoue, un tour nouveau à l'affaire, et je ne veux pas rechercher si M. Dupré, en montrant un pareil désintéressement, ne conserve pas quelque arrière-pensée... Quant à moi, je prétends ne lui rien céder en fait de générosité, et s'il expose son argent, pourquoi n'exposerais-je pas ma personne? Vous pouvez donc compter sur moi, chère Joséphine. Cependant je ne vous cacherai pas que je prévois encore bien des obstacles à l'accomplissement de vos désirs!

M^{lle} Bertomy lui saisit la main.

— Vous acceptez? s'écria-t-elle; merci, mon bon Pierre! Oh! je n'ai jamais douté de vous... Je connais depuis longtemps la noblesse de votre cœur, je connais votre affection sans bornes pour moi, malgré le signe que je porte au front... Nous réussissons, avec l'aide de Dieu, nous réussissons, je vous le promets!... Car ne croyez pas, Pierre, que mon frère et moi, nous devons rester paisiblement ici, pendant que vous courez les hasards et les dangers de cette sainte entreprise. Nous vous accompagnerons l'un et l'autre; nous partagerons tous vos périls, nous contribuerons de tout notre pouvoir à cet acte de délivrance.

— Quoi! mademoiselle, vous voulez...

— Pourquoi pas? N'est-ce pas de notre père qu'il s'agit? Ecoutez, Pierre, tout est convenu déjà entre Michel et moi. Je laisserai à la garde de ma servante le petit magasin que je possède à Fécamp et qu'elle est habituée à gérer. Je monterai à votre bord en qualité de passagère, et j'entends payer mon passage au prix usité pour les voyages maritimes. Mon frère, qui connaît

déjà bien la manœuvre, figurera sur le rôle de l'équipage comme matelot. Je serai seule femme, il est vrai, dans votre navire, mais je me confierai à votre honneur, à celui de vos gens, et je ne craindrai aucune offense. Comme nul n'ignorera que, Michel et moi, nous entreprenons ce voyage pour aller embrasser notre pauvre père, on ne songera pas à interpréter d'une manière fâcheuse cette démarche, hardie peut-être pour une jeune fille... Mais quand même, ajouta Joséphine avec amertume, la malignité s'exercerait contre moi, qu'est-ce que la considération de la fille d'un transporté, pourvu que sa conscience soit pure?

Pierre Grandval était au comble de la joie. La pensée que M^{lle} Bertomy s'associait personnellement à l'entreprise et devait vivre près de lui, à son bord, pendant plusieurs mois, lui faisait maintenant envisager sous un jour favorable sa difficile mission. Les obstacles, qui lui semblaient presque insurmontables tout à l'heure, devenaient légers à ses yeux.

— Oui, nous réussirons! s'écria-t-il à son tour avec enthousiasme; votre présence doublera mes forces et mon courage. Sur le navire que je commanderai, vous serez obéie et respectée comme une reine... Et puis, chère Joséphine, ajouta-t-il en baissant la voix, si la malignité dont vous parlez essayait de vous atteindre, oubliez-vous comment il serait possible de lui imposer silence? Il y a longtemps, bien longtemps, que je sollicite un consentement qui ferait le bonheur de ma vie...

— Ne parlons pas de cela... maintenant, répliqua Joséphine avec embarras en baissant la tête; songez seulement, monsieur Pierre, que si jusqu'ici la situation de mon père m'a empêchée d'écouter les propositions d'un honnête homme, les mêmes scrupules pourront ne plus

exister quand mon père sera libre, quand il aura reconquis l'estime des gens de bien.

— Il suffit, mademoiselle, et c'est pour moi un nouveau motif de désirer ardemment le succès... Je braverai mille morts afin de mériter la belle récompense que vous voulez bien me laisser entrevoir!

Et Grandval porta frénétiquement à ses lèvres la main de M^{lle} Bertomy, qui s'empressa de la retirer en voyant l'armateur Dupré faire un mouvement d'impatience.

Pendant cette conversation, Michel s'était tenu un peu à l'écart. Son infirmité l'empêchait d'entendre les interlocuteurs, mais il étudiait avec attention l'expression de leurs visages et semblait parfaitement comprendre l'objet de cette scène. A son tour, il s'approcha du capitaine et lui adressa quelques-uns de ces signes qui sont le langage des muets.

Grandval se méprit sur le sens de cette pantomime et demanda à Joséphine si son frère désapprouvait le projet commun.

— Lui, le brave enfant! il a les mêmes sentiments que moi. Il sait que vous acceptez notre proposition et il vous en exprime sa gratitude... Si vous en doutez, vous allez voir!

Elle fit rapidement à Michel quelques signes de cette langue de convention dans laquelle déjà elle avait acquis beaucoup d'habileté. Aussitôt le muet manifesta une vive agitation; il se démenait d'une façon frénétique, se retournant fréquemment vers l'image de la Vierge, comme pour la prendre à témoin de ses promesses. En même temps, il poussait des clameurs étranges, sauvages, qui résonnaient d'une manière effrayante dans le vieil et noir édifice. Enfin, comme s'il eût craint encore que

cette protestation ne fût pas suffisamment comprise, il tira de sa poche des tablettes d'ivoire et, s'approchant d'un cerge allumé, traça quelques mots au crayon. Le capitaine lut tout haut :

« Je veux exposer ma liberté et ma vie pour délivrer mon père; je suivrai jusqu'au bout du monde ma chère et bien-aimée sœur Joséphine. »

Grandval donna une vigoureuse poignée de main au muet qui se calma aussitôt.

— Oui, oui, reprit Joséphine avec un sourire de triomphe, Michel prétend avoir une bonne part dans notre entreprise, et vous reconnaîtrez bientôt qu'il peut nous être d'un puissant secours. Malgré son infirmité, il a autant d'intelligence que de vigueur; il ne reculera devant aucun danger afin d'acquitter sa dette d'amour filial... Ainsi donc, messieurs, ajouta-t-elle d'un ton différent, nous nous entendons d'une manière complète, et nous n'avons plus qu'à tout disposer pour...

— Un moment, mademoiselle, interrompit Dupré d'un ton sec et un peu railleur qui contrastait avec l'accent ému des autres assistants; en faisant une si magnifique part au capitaine Grandval, vous avez oublié de faire la mienne... Et pourtant mes services ne vous seront pas moins nécessaires que les siens.

— Vous, monsieur Dupré? demanda Joséphine avec un étonnement douloureux; ne serez-vous pas dédommagé de tous vos sacrifices si le testament est enfin retrouvé?

— Sans doute, et si, à l'issue du voyage, le testament de mon oncle Guérinot m'est remis, je n'aurai en effet aucune prétention à élever... Mais, supposons, mademoiselle, que votre père s'obstine, comme par le passé, à ne rien dire, ou bien qu'il n'ait rien à révéler, malgré

les phrases entortillées de ses lettres, ou bien enfin que le testament, dont la possession est si précieuse pour moi, ait été brûlé, anéanti, que sais-je?... Quelle compensation obtiendrai-je alors pour mes sacrifices?

— Je croyais, monsieur, que vous consentiez en vue seulement d'un succès possible...

— Ecoutez, chère enfant, personne n'ignore que je sais calculer, et ne vous plaignez pas si je fais aussi mes conditions. J'équiperai pour vous le plus beau de mes navires de commerce; je prendrai à ma charge la solde des marins pendant plusieurs mois et tous les frais de cette expédition; puis je n'aurais droit, le cas échéant, qu'à un stérile remerciement de votre part... et de la part du capitaine Grandval, dont j'aurai fait ainsi les affaires? Cela n'est pas juste, et je n'entends pas jouer ce rôle ridicule.

— Eh bien, que voulez-vous donc? demanda Joséphine consternée.

— Je veux, mademoiselle, avoir des chances égales à celles du capitaine. Moi aussi je vous aime, et j'ai ardemment souhaité de vous épouser; moi aussi je suis prêt à braver le préjugé qui s'attache à votre situation particulière. Je suis riche, bien posé dans la ville; je crois être un parti qui n'est pas à dédaigner... Voici donc ce que je propose et, qu'on y songe bien, c'est mon dernier mot : Si les aveux de Bertomy me font rentrer en possession du testament de mon oncle Guérinot, je ne réclamerai pas d'autre compensation pour les dépenses de toute nature que ce voyage va rendre nécessaires; mais, dans le cas contraire, je demande que M^{lle} Bertomy s'engage solennellement à devenir M^{me} Dupré en rentrant en France.

— Monsieur...

— Encore une fois je veux avoir les mêmes chances que M. Grandval... Si ma proposition n'est pas acceptée, je me déclare libre de tout engagement antérieur.

La pauvre Joséphine n'avait pas prévu cette exigence; elle ne répondit pas d'abord et s'éloigna de quelques pas comme pour réfléchir. Grandval, violemment irrité, dit à l'armateur :

— Vous abusez de votre position, monsieur. Vous devriez songer pourtant que M^{lle} Bertomy ne vous aime pas, et que peut-être...

— Voulez-vous me faire entendre qu'elle en aime un autre? Soit; ces amours enfantins, qui commencent dès le berceau, ne m'inquiètent guère. M^{lle} Bertomy est honnête et pieuse, elle saura remplir religieusement tous les devoirs qu'elle aura acceptés, et cela me suffit.

— Vous vous contentez de peu, répliqua Grandval; néanmoins vos prétentions exorbitantes...

— Silence, Pierre! s'écria Joséphine en se rapprochant tout à coup; pas un mot de plus, je vous en conjure. Pourquoi les prétentions de M. Dupré seraient-elles plus exorbitantes que les vôtres? Ecoutez-moi tous les deux : Je suis une malheureuse fille sans fortune, et je porte un nom souillé; quel mobile aurait pu vous déterminer à sacrifier, l'un une partie de sa fortune, l'autre son temps, son expérience, son existence peut-être dans une entreprise périlleuse, si Dieu ne m'avait pourvue de quelques misérables avantages extérieurs qui me donnent autorité sur vous? Cette situation que je n'ai pas faite, je dois en profiter puisqu'elle me fournit les moyens d'opérer le salut de mon père. La sainte Vierge, qui m'a inspiré ce projet, me jugera... Monsieur Dupré, ajouta-t-elle d'un ton ferme, j'accepte votre condition. Si, à mon retour, je ne peux vous faire retrouver ce

précieux testament, vous serez en droit de réclamer ma main, et je ne vous la refuserai pas, j'en atteste le ciel!

L'armateur sourit avec satisfaction, tandis que Grandval disait à M^{lle} Bertomy :

— Ah! Joséphine, est-il sage de vous soumettre ainsi à des éventualités douteuses, de risquer votre bonheur sur un coup de dés?

— Je ne veux pas penser à ce qui pourra arriver après la délivrance de mon père! s'écria Joséphine avec égarement, j'obéis à une influence supérieure. Je marche, je marche toujours... quel que soit le but que j'atteigne, la force d'en haut m'aura conduite!

— Mademoiselle, soupira Grandval avec désespoir, vous ne m'aimez pas!

Elle se mit à lui parler bas avec véhémence. Le jeune marin semblait lui présenter des objections timides qu'elle combattait avec une verve, une chaleur, une éloquence irrésistibles. Enfin, il dit en soupirant :

— Allons! puisque vous l'ordonnez, je cède... Mais puissions-nous réussir complètement dans l'entreprise commune, car si nous ne réussissions pas, je n'aurai plus qu'à mourir de douleur et de colère!

Puis se tournant vers l'armateur :

— Monsieur Dupré, poursuivit-il, l'arrangement proposé par M^{lle} Bertomy n'est pas tel que je l'eusse désiré; néanmoins, je suis prêt à l'accomplir... Etes-vous prêt aussi à jouer franc jeu cette difficile partie?

— Oui, monsieur, et quelque opinion que l'on ait de moi, j'ai toujours tenu ma parole avec fidélité.

— Alors engageons-nous tous par un serment solennel, s'écria Joséphine avec chaleur. Je vous l'ai dit, messieurs, notre pacte n'est pas de nature à être écrit sur du papier timbré, en présence d'un homme de loi; c'est devant

Dieu et devant notre conscience seuls que nous devons le faire... Pour moi, ajouta-t-elle en étendant le bras vers l'autel, je jure de m'y conformer sans hésitation et sans arrière-pensée; si j'y manque volontairement, que Dieu, la Vierge, ma protectrice, et tous les saints du paradis me punissent sans miséricorde!

Sa voix harmonieuse, son geste énergique, sa belle et pâle figure, qui rayonnait d'un feu mystique, avaient comme électrisé ses auditeurs. Le capitaine Grandval et le sceptique Dupré lui-même répétèrent le même serment. Sur un signe de sa sœur, Michel s'avança à son tour, et, dans son langage mimique, prit Dieu à témoin de sa fidélité à observer la convention.

Alors une joie ineffable resplendit sur les traits de Joséphine.

— Merci, bonne Vierge! s'écria-t-elle en se tournant de nouveau vers l'autel où l'image de la Madone se détachait au milieu des ténèbres, merci, vous m'avez bien inspirée... A présent, protégez-nous... Et si l'un de nous doit succomber dans cette entreprise, faites, je vous en prie, faites que ce soit moi!

Elle congédia Grandval et Dupré, car elle voulait passer la nuit en prières dans la chapelle, sous la garde du sourd-muet; et jusqu'au matin les navires, qui cou-raient des bordées au large, purent voir une lumière briller derrière les vitraux de l'église aérienne.

En descendant la pente escarpée de la falaise pour regagner la ville, l'armateur disait d'un air pensif :

— Une douce et charmante fille, sur ma foi! quoique peut-être un peu... enthousiaste. Mais je l'aime ainsi, car elle ressemble moins au commun des femmes... Ah çà, capitaine Grandval, sommes-nous amis?

— Puisqu'il a plu à M^{lle} Joséphine de se faire l'enjeu

d'une partie où tous les risques sont pour moi, toutes les chances de succès pour vous, je tenterai encore loyalement de gagner.

— Je ne demande pas davantage... Eh bien, donc vous partirez demain pour le Havre et vous irez prendre le commandement de mon brick *la Prospérité*. Vous lui formerez un équipage d'hommes sûrs et dévoués. Quand tout sera prêt, je vous enverrai mes dernières instructions, car... oui, il n'est pas défendu de diminuer, s'il est possible, les frais du voyage, et les bois d'ébénisterie de Cayenne sont en forte hausse depuis quelque temps!

Un sourire amer effleura les lèvres du jeune marin.

— Vous êtes un spéculateur habile, reprit-il; mais je suivrai l'exemple d'abnégation que m'a donné Joséphine... Monsieur Dupré, oubliez les paroles offensantes que je vous ai adressées aujourd'hui... Je ne veux plus songer qu'à mener à bien l'entreprise commune.

Deux mois après les événements que nous venons de raconter, un élégant et léger navire, toutes voiles dehors, voguait sur une mer faiblement agitée, tandis qu'un soleil splendide, aux rayons verticaux, laissait deviner le voisinage de l'équateur. Bien qu'on n'aperçût toujours que le ciel et l'eau, des signes certains annonçaient les approches de la terre. La mer, à certains endroits, perdait ses magnifiques teintes bleues pour prendre des couleurs fauves, et de larges courants se manifestaient à la surface. Les gens de l'équipage avaient sans doute reconnu l'effet que produisent, même à une grande distance des côtes, les fleuves immenses du continent américain en se déversant dans l'Atlantique. Aussi leurs yeux se tournaient-ils fréquemment vers le même point de l'horizon; et un matelot, placé en vigie dans la hune, faisait bonne garde, prêt à crier ces mots : *Terre ! terre !* si doux à l'oreille des marins après une longue traversée.

A l'arrière de ce navire, sur la dunette protégée par une tente contre le soleil, était assise une jeune fille au teint pâle et vêtue de noir. Elle avait sur ses genoux un grossier ouvrage de couture; mais, depuis quelques instants, elle laissait son aiguille inactive; et, appuyée contre le bastingage, elle aussi contemplait d'un air rêveur le point de l'horizon vers lequel se dirigeait le bâtiment. Un jeune matelot, posté les jambes pendantes sur une vergue, et abrité par une voile que gonflait le souffle du vent alizé, échangeait parfois avec elle un signe silencieux. Sur le pont, les hommes de quart, accablés par la chaleur, causaient ou fumaient en attendant que la manœuvre réclamât leurs services; tandis que le capitaine, adossé au cabestan, paraissait lire attentivement un livre qu'il avait à la main.

Ce navire, on l'a deviné, était le brick *la Prospérité*; cette jeune fille rêveuse était Joséphine Bertomy, et le matelot de la vergue Michel le sourd-muet. Enfin, dans le capitaine, qui restait modestement à l'écart, on a reconnu Pierre Grandval.

La Prospérité, retardée par les calmes et les tempêtes, tenait la mer depuis quarante jours déjà, et pendant tout ce temps Joséphine n'avait pas eu à se plaindre une seule fois des procédés de l'équipage envers elle. Grandval, en effet, avait eu soin de choisir pour ce voyage des matelots rangés, paisibles, qui, pour la plupart, connaissaient de longue date M^{lle} Bertomy ou la *Palotte*, comme ils l'appelaient. Elle occupait la cabine de l'arrière, réservée habituellement au commandant du navire, mais que le capitaine lui avait cédée, tandis que lui-même n'était guère mieux logé que ses matelots. Elle en sortait fort peu, surtout dans les premiers jours que la pauvre enfant avait été tourmentée par le mal de mer; mais

quand elle montait sur la dunette pour respirer un peu d'air pur, il n'était pas de loup de mer qui ne se hâtât d'avalier un juron par trop salé ou d'interrompre une chanson trop peu orthodoxe, afin de ne pas blesser ses chastes oreilles; il n'en était pas un qui ne portât la main à son bonnet en passant auprès d'elle et ne lui adressât un « Bonjour, mam'zelle » de sa voix la moins enrouée.

Du reste, le capitaine était le premier à donner envers elle l'exemple du respect et des égards. Il mettait une sorte d'affectation à ne jamais entrer dans la cabine; il ne causait avec Joséphine qu'en présence de Michel ou des hommes de l'équipage. En revanche, on était sûr, quand M^{lle} Bertomy se trouvait sur le pont, que Grandval n'était pas loin. Il profitait toujours de ce moment, tantôt pour faire ses observations nautiques, tantôt pour commander une manœuvre. Souvent aussi, comme le jour dont nous parlons, il prenait un livre et s'asseyait dans quelque coin, d'où il pouvait suivre tous les mouvements de sa belle passagère; mais les plus obtus calfats eussent pu s'apercevoir qu'alors il s'occupait d'elle beaucoup plus que de sa lecture.

Joséphine, de son côté, se montrait indulgente et bonne envers tous ceux qui l'approchaient. Son exaltation fiévreuse d'autrefois ne se manifestait plus que çà et là dans l'éclair rapide de ses grands yeux. D'ordinaire, elle était simple, bienveillante, presque enjouée, quoique sa voix conservât des intonations tristes qui allaient à l'âme. Elle rendait aux marins tous les services qui dépendaient d'elle. L'un d'eux ayant été blessé assez gravement dans une manœuvre, elle l'avait pansé et soigné avec zèle et intelligence. Aussi, ces braves gens n'eussent-ils pas hésité à risquer leur vie pour Joséphine;

ils la considéraient comme une sainte et croyaient qu'elle portait bonheur au navire.

Ils avaient étendu jusqu'au frère quelque chose de la déférence et de l'affection qu'ils avaient pour la sœur. D'abord le sourd-muet avec sa taille athlétique, ses cris inarticulés, ses gestes incompréhensibles pour eux, avait excité leurs moqueries. Mais bientôt sa force, son adresse, autant que la douceur de son caractère, avaient vaincu leurs préjugés. On admirait son dévouement pour Joséphine, la sagacité qui lui faisait deviner des choses dont il ne pouvait prendre connaissance à la manière des autres hommes. Enfin, un certain jour, un matelot, renommé pour sa brutalité, ayant osé, en l'absence de Grandval, frapper sans motif le pauvre sourd-muet, celui-ci avait saisi l'offenseur dans ses bras et l'avait jeté sur le pont avec assez de rudesse pour qu'il n'eût plus la tentation de recommencer. Ce trait de vigueur, comme il arrive d'ordinaire avec des matelots, n'avait pas manqué de concilier à Michel tous les suffrages; et si Joséphine passait pour une sainte, supérieure aux autres femmes et à l'espèce humaine, on n'était pas éloigné, à bord de *la Prospérité*, de considérer son frère comme l'esprit familier chargé de faire exécuter ses ordres, de châtier ceux qui l'offensaient.

Tel était donc l'état des choses au moment où nous reprenons le cours de ce récit.

Quand Joséphine se trouvait ainsi sur la dunette, il n'était pas rare qu'elle appelât le capitaine auprès d'elle pour causer de leurs projets; mais, ce jour-là, Grandval avait beau changer de place et se mettre bien en vue, on ne paraissait pas remarquer sa présence. M^{lle} Bertomy, toujours appuyée sur le bordage du navire, semblait considérer tantôt le sillon écumeux que la quille du

vaisseau creusait sur les flots, tantôt l'effet du vent dans les voiles; mais évidemment sa pensée continuait d'errer loin de la scène majestueuse qui s'offrait à ses yeux.

Enfin, pourtant, elle parut revenir au sentiment de la réalité, et se levant, elle promena son regard sur le pont. Le capitaine épiait ce regard et il en fut récompensé, car on lui sourit et on lui adressa ce signe d'appel qu'il attendait avec tant d'impatience. Aussitôt il ferma son livre, et housculant tout sur son passage, il s'empressa de monter l'échelle de la dunette.

En arrivant sur le petit gaillard d'arrière, il ôta son chapeau et s'inclina respectueusement devant M^{lle} Bertomy. Elle lui tendit la main, et dit avec intérêt :

— Est-il bien vrai, monsieur Pierre, que nous approchons du terme du voyage et que d'un moment à l'autre...

— En effet, mademoiselle, des signes nombreux m'annoncent la terre.

— Et la première terre que nous rencontrerons ce sera le continent d'Amérique, ce sera Cayenne, n'est-ce pas ?

— Pas encore, mademoiselle; mais les îles du Salut, situées à huit ou dix lieues du continent... Je n'espère pas moins mouiller, demain à la marée, devant Cayenne.

— Demain donc, reprit la jeune fille en levant les yeux au ciel, je pourrai embrasser mon père.

Un nuage de tristesse passa sur le visage franc et ouvert du marin.

— Prenez garde, dit-il avec embarras, de trouver M. Bertomy bien différent de ce qu'il est dans ses lettres et de ce que vous représente votre tendresse filiale...

— Pourquoi cela, Pierre? répliqua Joséphine avec véhémence; mais vous ne le connaissez pas; vous étiez

si jeune quand vous avez quitté le pays pour faire vos études et pour débiter dans la marine! Mon père est bon, je vous l'affirme; malgré ses torts envers sa famille, il nous témoignait à tous une vive affection. Ce qui l'a perdu, c'est sa passion pour le jeu; passion funeste, irrésistible, qui aveugle et rend fou. Il est joueur, voilà l'origine de tous ses malheurs, de toutes ses fautes... Puis la fatalité lui a fait rencontrer cet abominable Rigaut qui exerce sur lui une funeste influence.

— Ainsi donc, Joséphine, vous persistez à croire que votre père a été injustement condamné ?

— Et vous, monsieur Pierre, vous persistez à douter de son innocence? Je vous le répète, il est victime d'une erreur fatale. Il n'a rien pu, n'a rien voulu, n'a rien osé... Il est coupable seulement d'avoir laissé faire... Et exprimer une autre opinion en ma présence, c'est m'offenser, c'est me briser le cœur, capitaine Grandval.

Le marin s'empressa de s'excuser; cependant il ajouta :

— Mais alors, Joséphine, si M. Bertomy n'a pris aucune part au meurtre du notaire de Bolbec, comment pourra-t-il vous apprendre ce qu'est devenu le testament promis à Dupré? Et si ce testament ne se retrouve pas, avez-vous songé aux graves conséquences...

— Ah! voilà ce qui vous préoccupe surtout, répliqua la jeune fille avec un peu d'amertume; mais il faut qu'il en soit ainsi pour stimuler votre zèle... Ayez confiance, Pierre; Dieu nous mène et ses desseins doivent s'accomplir.

Elle devint rêveuse, et Grandval intimidé n'osait rompre le silence. Tout à coup elle lui demanda, en désignant Michel qui, étendu sur la vergue d'arrière, semblait considérer avec attention un objet éloigné :

— Que regarde donc mon frère de là-haut avec tant de fixité?

— Ce ne peut être encore la terre, car le matelot de la hune nous l'eût signalée... Michel navigue pour la première fois sous les tropiques; il s'amuse sans doute au vol des paille-en-queue dans les airs, ou bien au jeu des dorades à la surface de l'eau.

Il reprit d'un ton différent, après une nouvelle pause :

— Nous approchons du terme du voyage, Joséphine, et vous ne m'avez pas dit encore quel est votre plan pour opérer l'évasion de M. Bertomy. Il serait pourtant utile de savoir d'avance...

— Mon plan, Grandval? mais je n'en ai pas encore. Mon père, sans doute, nous indiquera de vive voix ce que nous aurons à faire pour accomplir sa délivrance; et puis j'ai compté sur les renseignements et peut-être sur l'assistance que pourra nous donner une personne transportée depuis longtemps à la Guyane...

— Quoi! mademoiselle, vous connaissez un transporté autre que votre père?

— C'est une pauvre femme que vous avez dû connaître aussi, Pierre, quoiqu'elle fût un peu plus âgée que vous... Avez-vous oublié Marguerite Robin, qui demeurerait au village de Circourt, à une lieue environ de chez nous?

— Je m'en souviens, en effet; une jeune fille, qui s'était laissé séduire et que ses parents chassèrent impitoyablement en apprenant sa faute... L'affaire fit grand bruit dans le pays.

— Justement. Eh bien, Marguerite, chassée par sa famille, vint demander asile à notre ferme. On la repoussa; mais moi, fort jeune alors, j'avais été touchée de sa détresse et de ses larmes. Je ne pouvais comprendre

de quoi elle était coupable, et, à l'insu de tout le monde, je la cachai dans le fenil. Pendant plus de huit jours, je la nourris avec ce que je pouvais retrancher sur ma propre nourriture, et quand elle se décida enfin à partir pour aller faire ses couches à l'hospice de la ville voisine, je lui donnai quelques effets et l'argent de mes petites économies... Plus tard j'avouai tout à ma mère qui me pardonna.

— Bonne Joséphine!

— Malheureusement, poursuivit M^{lle} Bertomy, les fautes de Marguerite Robin ne s'arrêtèrent pas là. Un an après je sus que, reniée de tous et réduite à mendier, elle avait tué, dans un accès de désespoir, le misérable enfant qui était le signe de sa honte. Elle fut mise en prison, et le crime, qu'elle avouait du reste, ayant été prouvé, elle fut condamnée à la transportation. Pendant ce triste procès elle s'adressa encore à moi pour obtenir des secours et... je ne sais si j'ai eu raison, monsieur Pierre... mais je ne les lui refusai pas.

— Vous avez eu raison, toujours raison, chère Joséphine.

— Depuis cette époque, Marguerite semble avoir fait un retour sur elle-même. Sa conduite a été si louable que l'on a adouci sa peine et qu'elle a été autorisée à épouser, dans la colonie pénitentiaire, un transporté qui, comme elle, a mérité l'indulgence de l'administration et qui a obtenu une concession de terrain. Les deux époux vivent tranquilles à la Guyane et ils ont déjà un enfant qui fait leur joie. A Fécamp, je recevais souvent des nouvelles de Marguerite par la vieille Gobinet, sa tante, la seule personne de sa famille qui ait conservé des relations avec elle. Marguerite parle encore de moi, des humbles services que j'ai pu lui rendre, et surtout

de la pitié que je lui ai témoignée malgré sa chute. Je compte donc m'adresser à elle, et sans doute elle se montrera telle que je le souhaite; elle pourra me donner des conseils.

— Cette pauvre femme, chère Joséphine, ne saurait vous être d'un grand secours... N'importe! nous la verrons, et peut-être serez-vous récompensée de votre bonne action envers une créature déçue à laquelle vous ressemblez si peu.

La conversation fut brusquement interrompue. Michel, qui avait continué de se tenir en observation sur sa vergue, se mit à pousser ces cris inarticulés qui lui échappaient quand il était sous le coup d'une vive émotion. Il se démenait convulsivement et étendait le bras, comme pour montrer quelque chose dans l'éloignement.

— Sainte Vierge! demanda Joséphine effrayée en se levant, qu'a donc mon frère?

Au même instant, le matelot en vigie au haut du mât cria d'une voix retentissante :

— Un homme à la mer!

— Un homme à la mer! répéta Grandval en courant à l'arrière pour lancer la bouée de sauvetage.

Toutefois, avant de couper l'amarre, il voulut se rendre compte de l'accident qu'il supposait arrivé à son bord et regarda attentivement dans le sillage du brick. Mais aucune forme humaine n'apparaissait parmi les flots bouillonnants que creusait la quille du navire.

— Où diable voyez-vous un homme à la mer? cria-t-il à la vigie.

— Ce n'est pas un des nôtres, monsieur, répliqua le matelot, mais sans doute un naufragé... Il se trouve à un demi-quart de lieue de nous, là, sur l'avant, un peu à tribord!

Grandval se hâta de monter sur un banc et tourna ses yeux vers l'endroit indiqué.

La mer, comme nous l'avons dit, avait perdu depuis quelques heures ses belles teintes azurées ordinaires pour prendre des nuances fauves et vaseuses. *La Prospérité* luttait contre un courant, ainsi qu'on pouvait en juger à des touffes d'herbes, des branchages et même des arbres entiers qui passaient parfois auprès d'elle et étaient les signes les plus certains des approches de la terre. Du reste, la houle grossissait à mesure que l'on avançait, et des montagnes d'eau verdâtre venaient à chaque instant intercepter la vue autour du brick. Le soleil, en se réfléchissant sur cette surface mobile, rendait les observations encore plus difficiles et plus fatigantes.

Aussi Grandval eut-il quelque peine à découvrir l'objet signalé. Enfin son attention se fixa sur une espèce de tronc d'arbre, auquel adhéraient encore des branches, et qui, ballotté par les lames, paraissait et disparaissait selon leur caprice. De gros oiseaux voltigeaient alentour, comme s'ils eussent guetté là une proie assurée.

On ne voyait d'abord aucun être humain sur ce débris flottant; mais le capitaine l'ayant examiné avec la lunette qu'un mousse venait d'apporter, finit par distinguer un homme demi-nu se cramponnant aux branches. Cet homme ne faisait aucun mouvement; on eût pu croire qu'il était déjà mort et que ses membres s'étaient roidis autour du bois dans les dernières convulsions de l'agonie.

Tout l'équipage se trouvait maintenant sur le pont, et chacun expliquait à sa manière cette rencontre. Joséphine, qui était restée près du capitaine, demanda toute tremblante :

— Eh bien! Pierre, de quoi s'agit-il donc?

— C'est un naufragé, c'est certainement un naufragé, répliqua Grandval, l'œil collé à sa lunette; cependant il n'y a pas eu de gros temps ces jours derniers, et je ne puis comprendre...

— Si c'est un naufragé, Pierre, il faut aller à son secours.

— Les secours sont inutiles, j'en ai peur. Il ne bouge pas, et les goëlands, ainsi que les requins qu'on voit jouer autour de lui, me semblent se régaler déjà de ses pauvres restes... Mais non, non, ajouta-t-il aussitôt avec émotion, de par le ciel! il a fait un mouvement... Il a levé le bras, il a ouvert la bouche comme pour crier... il vit encore!

Puis, s'adressant à l'équipage :

— Qu'on mette une embarcation à flot! commanda-t-il. Vite! vite! tout le monde à l'ouvrage!

Déjà Michel avait prévu cet ordre; il s'était laissé glisser sur le pont, et s'occupait, avec d'autres matelots, de descendre une chaloupe le long du bord. En un instant elle fut à l'eau, et plusieurs marins, parmi lesquels était encore le jeune Bertomy, saisirent les avirons.

— Attendez, j'y vais aussi, dit Grandval.

Il sauta dans la barque, et s'asseyant au gouvernail, il ordonna aux matelots de ramer.

— Hâtez-vous, cria Joséphine du haut de la dunette, il vient encore de faire un signe de détresse.

Le capitaine la rassura par un geste affectueux, et l'embarcation s'éloigna en luttant avec effort contre les lames.

Heureusement elle n'eut pas à aller bien loin. Le courant poussait vers elle l'épave cause de cette alerte, et bientôt les marins purent avoir une idée exacte de la situation du naufragé.

Le tronc auquel il se cramponnait était un de ces arbres énormes comme en entraînent fréquemment les fleuves de l'Amérique. Le corps de cet homme semblait être protégé sous l'eau par de grosses branches; l'on n'apercevait au-dessus des flots qu'une main contractée, et une tête, aux yeux éteints, aux traits livides, où rien n'annonçait plus l'intelligence et la vie.

— Courage! camarade, lui cria Grandval; nous arrivons.

Mais ces paroles bienveillantes ne semblèrent pas avoir été entendues; le naufragé demeura immobile et silencieux.

Bientôt on ne fut plus qu'à quelques pas de lui. Les oiseaux de mer s'enfuirent à tire-d'aile en poussant des cris de regret; mais les requins, dont on avait signalé la présence, ne renoncèrent pas aussi facilement à cette proie qu'ils considéraient sans doute comme assurée. Ils continuaient de bondir autour du malheureux, épiant avec leur sagacité sournoise l'occasion de lui happer un membre; et les matelots durent frapper bruyamment l'eau de leurs avirons pour les décider à la retraite.

Enfin Michel, qui semblait mettre le plus d'ardeur à opérer ce sauvetage, saisit le naufragé par les épaules et essaya de l'attirer dans la barque; mais on ne put détacher sa main de la branche qu'il serrait avec l'énergie de l'homme qui se noie. Il fallut briser la branche elle-même; et pendant que l'arbre s'éloignait, emporté par le courant, le malheureux, soulevé avec précaution, était déposé tout dégouttant d'eau au fond de la chaloupe.

On put alors l'examiner à loisir. C'était un homme qui devait avoir dépassé la cinquantaine, mais qui semblait encore vigoureux. Il avait les cheveux coupés ras. Sa

figure pâle, convulsée, dont les lèvres étaient déjà bleues, conservait une expression farouche qui n'excitait pas la sympathie. Son costume consistait en une chemise de grosse toile et un pantalon de même étoffe. Sa tête et ses jambes étaient nues. Sur ses bras et sur sa poitrine, on apercevait des tatouages bizarres, comme en ont fréquemment les marins.

Il ne bougeait pas et ses membres furent trouvés glacés. On sentait encore les faibles battements de son cœur; mais, quelques instants plus tard, tout secours eût été certainement inutile; oiseaux de mer et requins auraient pu se partager la proie qu'ils convoitaient.

Tandis que les matelots reprenaient leurs avirons pour regagner le brick, Grandval donnait des soins au naufragé. Une goutte de rhum, que l'on fit glisser entre ses lèvres, et surtout le soleil qui frappait sur son corps demi-nu parurent enfin le réchauffer. Il fit de légers mouvements et ouvrit les yeux.

— Eh! l'ami, demanda le capitaine avec douceur, qui êtes-vous? à quelle nation appartenez-vous? Est-ce par suite d'un naufrage que vous vous trouvez dans ce fâcheux état?

L'inconnu prononça quelques mots inintelligibles, puis il retomba dans son anéantissement.

Néanmoins Michel semblait vivement frappé de certaines particularités relatives à cet homme. Il s'était penché sur lui et le regardait avec obstination; l'étonnement, l'incertitude et la crainte se reflétaient tour à tour sur son visage.

Grandval, sans remarquer la préoccupation du sourd-muet, ne trouva rien de mieux pour achever de ranimer le pauvre diable que de poser de nouveau sur ses lèvres la gourde de rhum. Cette fois le naufragé but avec une

avidité sensible, et l'effet de la généreuse liqueur ne tarda pas à se faire sentir. Il rouvrit les yeux, sourit d'un air hébété, et enfin, après avoir bâillé convulsivement, il redevint immobile.

Toutefois cette immobilité n'avait plus rien d'inquiétant; la rougeur avait reparu sur sa figure basanée, une respiration régulière soulevait sa poitrine.

— Ne portez plus peine de lui, capitaine, dit un vieux matelot qui remplissait sur *la Prospérité* les fonctions de maître d'équipage et qui racontait volontiers les aventures extraordinaires dont il avait été le héros réel ou supposé; le camarade dort tranquillement, et sans doute il ne s'éveillera pas de sitôt... Faut croire qu'il est resté longtemps sur son arbre, et le besoin de dormir est plus pressant encore que celui de boire et de manger... Avec ça, vous lui avez versé dans le bec un coup de rhum qui ferait la ration de trois matelots, et vous l'avez grisé à fond, sauf votre respect!... Je vous dis qu'il n'est pas prêt de s'éveiller... Une fois dans le Pacifique, quand j'étais sur *la Cléopâtre*, nous trouvâmes comme ça deux naufragés qui, depuis une semaine, naviguaient à cheval sur un tronçon de mât; eh bien, ils dormirent pendant trois jours et trois nuits à bord, ne s'éveillant par intervalles que pour manger et boire...

— Eh! père Grondin, dit un mousse à figure fûtée, cette vie-là m'irait beaucoup, à moi... Manger, boire et dormir tout son soul! On voudrait faire naufrage rien que pour ça.

Il y avait dans les paroles de l'étourdi quelque chose qui sonnait mal aux oreilles des superstitieux matelots. Le pauvre mousse allait recevoir quelques rebuffades, peut-être même quelques horions, pour son observation de mauvais augure, quand Grandval s'écria :

— Trêve de bavardage!... Cet homme est incapable de nous dire qui il est et d'où il vient; mais sans doute il ne dormira pas trois jours et trois nuits, comme les naufragés de Grondin, et nous saurons plus tard ce qui le regarde... Mais, jouez de l'aviron, mes drôles; le temps se brouille et il se pourrait bien que nous eussions un grain avant la nuit.

En effet, le ciel, si pur depuis le matin, commençait à se charger de nuages sur un point de l'horizon, et l'on sait avec quelle rapidité se forment les tempêtes dans ces parages. Aussi les marins s'empressèrent-ils de ramer, et quelques instants plus tard on atteignait le navire.

Comme l'on venait de déposer le naufragé sur le pont, en attendant qu'on lui eût préparé un hamac, M^{lle} Bertomy accourut pour offrir son secours. Elle trouva son frère agenouillé auprès de l'inconnu et l'examinant toujours avec un intérêt mystérieux. Le sourd-muet appela l'attention de Joséphine sur ce visage inanimé, et fit quelques signes rapides. Comme elle ne paraissait pas le comprendre, il tira ses tablettes et y traça un mot qu'il mit sous les yeux de sa sœur. Elle tressaillit, et se penchant à son tour sur le naufragé, le regarda longuement. Enfin elle se redressa et dit au muet, comme s'il eût pu l'entendre :

— Tu rêves, mon pauvre Michel; il n'existe aucune ressemblance... A la vérité, il y a longtemps que nous n'avons vu celui que tu supposes, et puis, nous l'avons vu à travers nos larmes!... Tu te trompes, te dis-je. Cet homme est tout simplement un marin que la sainte Vierge a protégé après la perte de son navire.. Que la sainte Vierge soit bénie!

Elle traduisit sa pensée dans la pantomime des muets.

Michel, habitué à se soumettre aux lumières supérieures de sa sœur, ne sembla pas persister dans son opinion et baissa humblement la tête.

On porta l'inconnu dans l'entre-pont où Joséphine et Michel furent chargés de veiller sur lui. Quant à Grandval et à l'équipage, ils s'occupèrent immédiatement de la manœuvre pour tenir tête à l'orage qui s'annonçait.

En effet, un grain violent ne tarda pas à éclater et dura une partie de la nuit. Pendant ce temps, ni les matelots, ni le capitaine, n'eurent le loisir de songer au naufragé. Joséphine elle-même ne put lui donner des soins assidus, comme elle eût fait en toute autre circonstance, car les mouvements désordonnés du brick lui avaient causé un accès de mal de mer, et elle dut s'enfermer dans sa cabine, en proie aux plus cruelles souffrances.

Michel Bertomy resta donc seul chargé de veiller sur le malade; mais sa tâche était des plus faciles. L'inconnu, après avoir dormi quelques heures, s'était éveillé et avait fait comprendre à son gardien qu'il avait besoin de manger. Michel s'était empressé d'apporter quelques aliments qui avaient disparu avec une merveilleuse rapidité; puis le naufragé était retombé dans ce sommeil profond, léthargique, que rien ne pouvait vaincre.

La soirée, la nuit et une partie de la matinée du lendemain se passèrent; l'homme dormait toujours, et on ignorait toujours qui il était, quelle langue il parlait et à quelle nation il pouvait appartenir.

LA RADE DE CAYENNE

Le lendemain, le brick *la Prospérité*, dirigé par un pilote qu'on avait pris aux îles du Salut, pénétrait dans la rade de Cayenne. Bien que la mer fût encore houleuse, à cause de la récente bourrasque, le temps était redevenu beau, et un tableau grandiose s'offrait aux regards.

Au fond de la rade, apparaissait la ville, encadrée dans une luxuriante verdure d'où s'élancent les colonnades sveltes des palmistes et des palmiers. Un monticule qui la domine porte un fort hérissé de canons et fait flotter à une grande hauteur le pavillon tricolore, dont les couleurs semblent plus vives dans l'azur éblouissant de ce ciel tropical. Le long de la mer s'élèvent de vastes constructions pour les besoins du commerce et de la marine; les quais du port sont encombrés d'une population blanche, noire et de toutes les nuances intermédiaires entre le blanc et le noir. La rade elle-même, sillonnée en tous sens par des navires grands et petits,

à voiles et à vapeur, présente un spectacle des plus animés; et tout cela, mer, ville, forteresse, végétation, a un caractère puissant, qui annonce à la fois au voyageur arrivant de France une nature jeune et vierge, un climat perfide dans ses splendeurs, un nouveau monde.

Joséphine Bertomy, s'étant trouvée mieux aux approches de la terre, avait regagné son poste habituel sur la dunette et contemplait avec admiration le spectacle pittoresque dont nous avons essayé de donner une idée. Michel, de son côté, n'avait pas tardé à la rejoindre, et son visage trahissait une stupéfaction profonde. Le capitaine Grandval allait et venait au milieu de son équipage, tandis que le pilote, chargé de conduire le navire dans le port, tenait la roue du gouvernail.

Depuis plus de vingt-quatre heures, Grandval n'avait pris de repos. La veille et la nuit précédente, il avait eu à lutter contre la bourrasque, et maintenant il lui fallait surveiller les manœuvres de l'atterrissage, toujours si délicates. Mais, en apercevant M^{lle} Bertomy, il ne put résister à la tentation d'échanger avec elle quelques mots affectueux.

Joséphine le reçut avec sa bienveillance ordinaire, bien qu'elle fût très-troublée. Le capitaine, ayant voulu lui faire remarquer les beautés du coup d'œil, elle l'interrompit :

— Les pénitenciers, Pierre ! demanda-t-elle d'une voix étouffée; où sont les pénitenciers flottants ?

Grandval désigna trois vieux vaisseaux, de dimensions colossales, amarrés à demeure dans la rade et recouverts de toits en planches. Ces vaisseaux, qui jadis avaient glorieusement sillonné l'Océan, avaient pris un air refrogné et lugubre comme il convient à des prisons flottantes. Joséphine les contempla avidement.

— C'est donc là qu'habite mon malheureux père ! dit-elle en fondant en larmes.

Elle fit quelques signes au sourd-muet, et Michel, à son tour, donna libre cours à ses pleurs. Grandval n'osait troubler la douleur si légitime de ces deux pauvres enfants, quand Joséphine reprit avec vivacité :

— Et les transportés, où sont-ils, monsieur Pierre ? Ne pourriez-vous me montrer des transportés ?

Le capitaine lui indiqua des hommes, vêtus de toile grise et coiffés de larges chapeaux de paille, qui travaillaient sur le rivage et que l'on distinguait parfaitement malgré la distance, grâce à la transparence merveilleuse de l'air.

— Et tenez, mademoiselle, ajouta-t-il en étendant la main vers une embarcation, surmontée d'une flamme tricolore, qui sortait du port et semblait se diriger vers eux, vous aurez peut-être bientôt l'occasion d'en voir de près. Voici, je le suppose, un commissaire de la marine qui vient nous reconnaître, et ce sont des transportés qui forment l'équipage de son canot.

Joséphine se tourna de ce côté. Sur l'embarcation qui approchait, huit avirons, maniés par des hommes à chapeaux de paille, battaient la mer avec ensemble, comme mus par un même effort. A l'arrière, protégés par une tente, étaient assis deux officiers en uniforme, qui semblaient être en effet des fonctionnaires de la marine. M^{lle} Bertomy soupira.

— On a changé le nom, dit-elle tristement, mais la chose est au fond toujours la même; transportés ou forçats, ce sont toujours des galériens... Ne pensez-vous pas, Pierre, ajouta-t-elle en baissant la voix, que mon père pourrait se trouver parmi les rameurs de cette barque ?

— Je ne crois pas, mademoiselle. Il y a diverses catégories de transportés, et M. Bertomy, qui est un ancien fermier...

En ce moment, Fil-à-Voile, le mousse du bord, accourut en sautillant :

— Capitaine, dit-il, le naufragé qui est en bas, dans l'entre-pont, vous prie de descendre, car il a quelque chose de très-pressé à vous conter.

— Ah ! il s'est donc enfin réveillé ? dit Grandval avec un peu d'ironie; j'aurais cru qu'il dormirait six mois, comme les marmottes... Et puis, vraiment, est-ce qu'il parle ?

— Je le crois bien qu'il parle... et même un français diablement ronflant, je vous le garantis !... Je n'ai jamais entendu jurer ainsi, excepté par le père Grondin quand il a le vent debout. Tout à l'heure, comme je passais près de son hamac, il m'a appelé en bâillant pour me demander où nous étions. Je lui ai répondu que nous entrions en rade de Cayenne; alors il a fait un bond et a lâché une bordée de blasphèmes à faire sombrer le navire... Puis il m'a commandé, en me menaçant d'une abominable brûlée, si je n'obéissais pas, de venir bien vite vous chercher.

— Je ne peux quitter le pont en ce moment. Dis-lui que je le verrai plus tard, quand nous serons à l'ancre.

— J'ai essayé déjà de lui expliquer la chose comme quoi vous étiez occupé de la manœuvre; mais il s'est tant démené, en sacrant et en se désolant, que j'ai fini par risquer la commission.

— Allons, c'est assez; je n'ai pas le temps d'écouter quelque longue et lamentable histoire de naufrage... Mon service me réclame.

Fil-à-Voile se retirait avec cette réponse, quand Joséphine lui fit signe d'attendre.

— Pierre, dit-elle au capitaine, refuserez-vous à ce malheureux une si modeste faveur? C'est le pilote qui, pour le moment, commande le navire, et la barque du commissaire de marine est encore loin, si même elle a l'intention de nous accoster. Ne pouvez-vous sans inconvenient vous absenter pendant quelques minutes? Le naufragé doit avoir de graves motifs pour vous demander avec tant d'instance.

— Puisque vous le souhaitez, Joséphine, je vais descendre; mais je perdrai mon temps à écouter des sonnettes, j'en suis sûr d'avance.

Et il se dirigea vers l'écoutille; M^{lle} Bertomy le suivit.

— Avec votre permission, capitaine, reprit-elle, je suis moi-même très-désireuse de savoir ce que cet homme veut vous dire. Si ses communications ne sont pas de nature à être entendues par moi, je m'empresserai de me retirer.

— Vous soupçonnez sans doute, chère Joséphine, quelque grande misère à soulager, quelque grande douleur à consoler... Venez donc, quoique peut-être votre charité n'ait pas lieu de s'exercer aujourd'hui.

Ils quittèrent la dunette, et Michel marcha derrière sa sœur, que du reste il ne perdait guère de vue habituellement.

Dans l'entre-pont, ils trouvèrent le naufragé; il avait repris ses misérables vêtements et se promenait çà et là d'un air furieux. La demi-obscurité qui régnait dans cette partie du navire ne faisait que rendre plus sinistre le feu de son regard, l'expression de ses traits livides. Sitôt que Fil-à-Voile lui eut montré le capitaine, il s'écria d'un ton farouche, sans remarquer la présence des autres personnes :

— Est-il Dieu possible, monsieur, que vous entriez

en rade de Cayenne?... Que l'enfer me confonde! Je n'ai jamais eu de bonheur, mais ce guignon-là passe tous les autres!... Quand je me croyais sauvé, je tombe sur un navire qui vient justement dans cet exécrable pays!... Mille tonnerres! c'était bien la peine de risquer ainsi ma peau et de tant souffrir!

Grandval l'écoutait avec surprise.

— Ah çà, demanda-t-il, vous n'êtes donc pas un naufragé? Vous êtes...

— Je suis un transporté, peu m'importe qui le sache, répliqua l'inconnu brutalement; et quand vous m'avez rencontré, il y avait trois jours et trois nuits que j'étais ballotté par la mer... Tenez, je veux tout vous dire: Comme j'étais détenu au pénitencier de l'île Royale, une des îles du Salut, on annonça qu'on allait nous envoyer à Saint-Laurent du Maroni, une colonie entourée de déserts, d'où il n'est pas possible de s'échapper... Or, mon idée fixe, à moi, est de retourner en France où je suis sûr de trouver des ressources; je l'ai résolu, j'y retournerai ou je périrai... Donc, en apprenant qu'ils allaient m'expédier tout de bon dans leur odieux Maroni, j'ai pris une grande résolution. Tous les autres m'obéissaient là-bas, et l'on s'est entendu pour m'aider. J'ai feint de tomber à l'eau et je me suis cramponné à l'un de ces gros arbres que les rivières charrient jusqu'à la mer. J'avais quelques provisions, mais si peu... Dès le lendemain tout était fini. Nous sommes dans la saison des *doucins*; je comptais que le courant me porterait vers la Guyane anglaise où, paraît-il, on accueille bien les évadés et où l'occasion de s'embarquer pour la France se présenterait peut-être. Au lieu de cela, j'ai été entraîné au large. Cependant je ne me désespérais pas; j'étais sur la route des navires qui longent les côtes;

il se pouvait que je rencontraisse l'un d'eux et qu'il eût la charité de me sauver. Cette pensée m'encourageait, tandis que j'étais cramponné à cet arbre maudit; et pourtant c'était rude, allez! J'ai enduré la faim, la soif, la privation de sommeil... J'étais glacé, j'avais les membres tordus par la fatigue, et encore il fallait me défendre contre les requins qui voulaient me happer la jambe ou le bras quand je les laissais pendre, ou contre les oiseaux de mer qui voulaient me crever les yeux...

— Pauvre homme! dit Joséphine avec compassion.

Le transporté recueillit avec empressement cette marque de sympathie. Il dit à Joséphine, en adoucissant autant que possible l'expression féroce de son visage :

— N'est-ce pas, ma petite dame, j'ai cruellement pâti?... Allons! si, comme je le suppose, vous êtes la femme du capitaine, vous intercéderez pour moi... Oui, de par tous les diables, je n'étais pas à la noce en faisant ainsi le plongeon sous les lames de cette mer enragée! Aussi me croyais-je perdu, quand j'ai aperçu votre brick... Je ne pouvais plus crier; à peine ai-je encore eu la force de lever la main pour implorer de l'aide... Eh bien, là, maintenant, n'est-ce pas une abominable chance que ce navire soit à destination de Cayenne? Si seulement, la nuit dernière, j'avais su où vous alliez, je me serais rejeté à la mer; une planche, un tronc d'arbre comme le dernier, tout m'eût été bon; mais j'ai dormi, j'ai dormi comme un idiot, comme une brute, sans pouvoir m'en défendre... et me revollà dans le traquenard.

En parlant ainsi, le forçat évadé frappait du pied, s'arrachait les cheveux, donnait tous les signes d'une rage impuissante. Joséphine s'était reculée avec effroi, tandis que Grandval et Michel observaient avec méfiance le forcené. Bientôt pourtant il se calma un peu et re-

prit, d'un ton moitié menaçant, moitié suppliant :

— Ah çà, capitaine, vous savez à présent de quoi il retourne, et vous n'allez pas me « vendre, » j'espère? Ce serait mal, ce serait lâche... et cette gentille petite dame ne le souffrira pas, j'en suis sûr. Vous ne séjournerez pas longtemps à Cayenne... trois jours, huit jours au plus peut-être. Pendant ce temps je resterai ici, caché à fond de cale. Quand vous aurez quitté la Guyane française, vous me déposerez où vous voudrez, sur le premier bâtiment étranger qui se rencontrera, sur un îlot désert, si la fantaisie vous en prend. Je me dépêtrerai toujours... Hein! c'est entendu? On ne repousse pas la prière d'un pauvre diable!

Malgré les formes acerbes de cet homme, Joséphine était vivement émue et adressait à Grandval des regards suppliants. Le jeune capitaine semblait très-embarrassé.

— J'ai regret de vous refuser, dit-il enfin; mais ce que vous désirez est impossible. Mon séjour à Cayenne et dans les autres parties de la colonie pourra se prolonger pendant un ou deux mois; je ne saurais vous cacher si longtemps dans mon navire. D'ailleurs, tout mon équipage connaît votre aventure, et j'ai dû la consigner sur le journal du bord.... Je ne pourrais répondre de la discrétion de mes matelots, qui vont souvent à terre pendant les relâches. Un mot imprudent ne manquerait pas de vous perdre, et moi-même je serais compromis pour l'assistance que je vous aurais prêtée.

Joséphine sentait combien ces raisons étaient fortes, et elle détourna les yeux en soupirant. Le transporté ne montra pas la même résignation.

— Ah! c'est comme ça! s'écria-t-il; vous voulez me livrer? Mille démons! Si vous commettez cette infamie, vous me la payerez cher!... Vous ne me connaissez pas

encore ! J'ai été le « *roi du bain* », et on ne me moleste pas impunément, entendez-vous ! Je me vengerai... Je coulerai votre navire ; je ferai assommer vos matelots dans les rues de Cayenne... Je vous ferai lancer à vous-même une flèche empoisonnée par quelque nègre maron... Il doit y avoir des poudres ici ! Vous sauterez tous en l'air, de par le diable !

Celui qui parlait ainsi, les yeux hors de la tête, la bouche écumante, ne paraissait pas se livrer à de vaines rodomontades, et il était évidemment fort capable de tous les crimes dont il menaçait ; mais le capitaine Grandval ne s'intimidait pas facilement.

— Baissez le ton, monsieur le transporté, dit-il ; croyez-vous me faire peur ? Vos menaces ne me soucient guère, et elles me décideraient plutôt... Soyez humble, c'est plus sûr... et plus convenable.

Le transporté lui-même parut sentir qu'il était allé trop loin.

— Tenez, j'ai eu tort, reprit-il avec une rondeur affectée ; ce ne sont que des mots tout ça... Montrez-vous bon enfant et tirez-moi d'affaire... vous ne vous en repentirez pas. En ce moment il se fit une rumeur sur le pont. Bientôt le mousse Fil-à-Voile accourut pour annoncer qu'une barque du port venait d'accoster, et que des employés supérieurs de la marine demandaient à voir le capitaine.

— Je vais monter, dit Grandval en congédiant Fil-à-Voile.

— Des employés de la marine ! répéta le transporté en cherchant des yeux où se cacher ; tonnerre ! m'aurait-on flairé déjà ?

— Je ne le crois pas, répliqua le capitaine ; vous étiez, m'avez-vous dit, interné à l'île Royale, et peut-être

ignore-t-on encore à Cayenne... Ce sont sans doute les officiers du port qui viennent nous reconnaître, selon l'usage... Allons ! je ne promets rien, mais je vais voir si l'on ne pourrait tenter quelque chose en votre faveur.

Puis s'adressant à Joséphine :

— Ne voulez-vous pas rentrer dans votre cabine, mademoiselle ?

Joséphine prononça quelques mots à voix basse.

— Vous ne tirerez rien de lui, répondit Grandval, et puis je crains que ce drôle n'ait pas pour vous les égards...

— Michel va rester avec moi.

— C'est juste ; d'ailleurs, je ne serai absent qu'un moment.

Et Grandval monta sur le pont.

Le transporté prêtait avidement l'oreille aux bruits extérieurs et cherchait à voir par les petites ouvertures vitrées appelées « hublots » ce qui se passait autour du navire. Comme il était livré à ces préoccupations, Joséphine se rapprocha brusquement de lui et dit d'une voix éteinte :

— Rigaut... monsieur Rigaut, est-ce bien vous ?

Le transporté manifesta une profonde surprise.

— Hein ! de quoi ? vous me connaissez ? s'écria-t-il ; voilà du nouveau... Ah ça, vous n'êtes donc pas la femme du capitaine ?

— Non. Je suis simplement passagère à bord de ce navire.

Et elle ajouta :

— Je suis la fille de Bertomy, votre... et voici mon frère Michel.

Rigaut, car c'était lui, regarda tour à tour le frère et la sœur.

— Tiens, tiens, comme ça se trouve! reprit-il. Au fait, je vous reconnais maintenant; je me souviens de vous avoir vue là-bas, avec votre robe noire et vos pauvres yeux en compote... Même que votre présence produisit un très-bon effet sur les juges, ainsi que celle de votre frère le muet... Sans vous ils eussent été capables... Mais, tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir, vous savez!... Ah ça, vous venez donc dans ce vilain pays? Eh bien, vous me donnerez un coup de main, pour me tirer de ce mauvais pas.

— Hélas! monsieur Rigaut, ce que vous demandez ne dépend pas de moi, ni peut-être du capitaine Grandval.

— Des bêtises!... Voyons, voyons, la petite, on doit s'arranger avec la fille à Bertomy. Vous pouvez ne pas être la légitime de ce faraud de capitaine, mais vous avez l'air de le mener par le bout du nez... et il faut faire quelque chose pour les anciens.

Cette familiarité insolente ne sembla pas être du goût de Michel, qui gronda sourdement. Le transporté se tourna vers lui :

— Eh! toi, le muet, je te reconnais aussi, reprit-il; tu n'étais pas bien grand dans ce temps-là; mais, tonnerre! tu as fièrement monté en graine! Quel gail-lard tu es devenu!.. La nuit dernière, tu me retournais comme une plume dans mon hamac.

Et il tendit à Michel sa main calleuse; Michel resta immobile.

— Hein! gronda Rigaut en fronçant le sourcil; des manières... avec l'ami de papa!

— Il ne vous entend pas, se hâta de dire Joséphine; vous oubliez... Eh bien, monsieur Rigaut, ne pourriez-vous nous donner des nouvelles de notre père?

— Est-ce que j'en sais? Depuis trois mois on nous a

séparés, et pendant mon séjour à l'île Royale, ils sont capables de l'avoir envoyé dans l'intérieur du pays. Mais Bertomy ne s'inquiète guère de cela, sans doute; pourvu qu'il ait des cartes dans sa poche et qu'il puisse jouer sa ration contre le premier venu, tous les pays lui sont bons... Un pauvre sire, que j'ai maté... et que je materai encore, si le cas se présente.

— Grand Dieu! reprit douloureusement Joséphine, mon père ne serait-il plus à Cayenne?... Mais alors, je ne le verrai pas aujourd'hui, comme je l'espérais.

— Bah! vous le verrez toujours assez... on ne nous permet pas d'aller nous promener de droite et de gauche la canne à la main, et on nous retrouve sans peine, nous autres!... Mais c'est pas tout ça, la petiote, il s'agit de me venir en aide et de ne pas laisser les argousins rejeter le grappin sur moi.

— Comment faire?

— Avec de la bonne volonté il est facile d'imaginer quelque joli tour. Que l'on me donne un habit de matelot; je sais changer ma figure; je passerai pour un homme de l'équipage... Il y a mille ruses quand on prend la peine de chercher.

— Le capitaine Grandval décidera...

— Bah! n'ai-je pas vu déjà que, ce galantin de capitaine et vous, vous faites la paire? dit Rigaut avec un rire cynique; il en passera par où vous voudrez, ma belle; nous connaissons ça.

Joséphine rougit.

— Monsieur, balbutia-t-elle, je vous assure que vous vous trompez. M. Grandval est pour moi un ami, un protecteur... Et pourtant, ajouta-t-elle avec émotion en baissant la voix, il existe un moyen sûr de vous assurer le bon vouloir du capitaine et le mien.

— Quel est-il ?

— Sans doute, vous pouvez indiquer où se trouve le testament de Jérôme Guérinot, testament dont le notaire de Bolbec était porteur lors... lors de « l'accident ».

Les traits de Rigaut s'assombrirent.

— Mille diables ! Bertomy a jasé, dit-il d'un ton farouche ; il a toujours eu la langue trop longue... Allons ! supposez que j'ai répondu oui.

— Si vous consentez à m'apprendre où est ce testament, le capitaine Grandval ne négligera rien, je l'affirme, pour vous soustraire aux recherches des agents de l'autorité.

— Et quel intérêt, vous et lui, prenez-vous à cette affaire ?

Joséphine sentit le danger de révéler ses secrets à un pareil homme.

— Un simple intérêt de justice, répliqua-t-elle ; la disparition de ce papier a causé un tort considérable à une famille...

— Ouiche ! il y a quelque chose là-dessous... La petiote, commencez par me tirer d'embarras, et nous verrons après.

— Mon Dieu ! je vous l'ai déjà dit, monsieur Rigaut, je ne peux rien par moi-même ; mais quand M. Grandval saura...

— Je ne me fie pas à lui ; c'est un sournois, il veut me trahir... Et triple tonnerre, c'est peut-être déjà fait !

Cette dernière observation avait pour cause un bruit de voix et de pas qui se rapprochait rapidement. Plusieurs personnes parurent dans l'entre-pont ; c'étaient, avec le capitaine Grandval, un sous-commissaire de la marine en uniforme et un officier de l'infanterie de marine à laquelle est confiée la garde des transportés.

Derrière eux marchaient quelques matelots de *la Prospérité*, requis sans doute pour prêter main-forte en cas de besoin.

Rigaut devint livide.

— Quand je disais ! murmura-t-il, le gremlin m'a vendu.

Il saisit une barre d'aspect qui se trouvait à sa portée et s'élança vers Grandval. Mais il avait compté sans Michel Bertomy, qui le surveillait et qui le contint avec facilité.

— Si nous avons des doutes sur l'identité de cet homme, dit le commissaire en souriant, ces doutes ne seraient plus possibles ; il vient de se trahir lui-même.

— Moi je n'en ai pas, dit l'officier ; je reconnais parfaitement le transporté Rigaut qui a été sous mes ordres.

Rigaut, voyant l'inutilité de toute dénégation et de toute résistance, se laissa attacher les mains, sans prononcer une parole.

— Ah ! Pierre, qu'avez-vous fait ? dit Joséphine bas à Grandval ; j'allais peut-être le décider à m'apprendre...

— Je n'ai pas été maître de lui garder le secret, répliqua le capitaine de même ; tout à l'heure, quand je suis monté sur le pont, ces messieurs savaient déjà par le pilote la présence à bord de ce prétendu naufragé, et ils ont exigé qu'on le leur représentât... Toute opposition de ma part eût été une folie.

Pendant les scènes précédentes, le brick s'était approché de la côte et se disposait à jeter l'ancre dans la rade. Les fonctionnaires de la marine, après avoir échangé quelques mots avec Grandval au sujet des formalités qu'il avait à remplir, se mirent en devoir de quitter l'entre-pont avec leur prisonnier. Joséphine s'approcha du commissaire.

— Monsieur, demanda-t-elle humblement, seriez-vous assez bon pour me dire si le transporté Bertomy est encore à Cayenne ?

— Bertomy ? répéta le commissaire en se tournant vers l'autre officier qui sans doute était mieux au courant des détails du service ; quel intérêt prenez-vous à ce transporté, mademoiselle ?

— C'est mon père, monsieur.

Le commissaire contempla cette belle jeune fille pâle, dont toute la personne exhalait comme un parfum d'honnêteté, et il eut un geste qui semblait dire : — Quel dommage !

— Bertomy ! reprit l'officier d'infanterie de marine en ayant l'air de chercher dans ses souvenirs ; ce doit être le numéro 622, un joueur enragé qu'il faut surveiller sans cesse, car il jouerait jusqu'à son chapeau et ses sabots, si on le laissait faire... assez soumis du reste... Eh bien, il est parti depuis une dizaine de jours, avec un convoi de transportés, pour le pénitencier Saint-Laurent, sur le bord de la rivière Maroni.

— Parti ! répéta Joséphine consternée.

— Allons ! ne vous désolez pas, mon enfant, répliqua le commissaire avec bonté ; dans huit jours un vapeur doit se rendre à Saint-Laurent, et vous pourrez prendre passage à son bord. On vous donnera au palais du Gouvernement toutes les autorisations nécessaires. Ce n'est qu'un retard d'une semaine, après tout.

Comme les deux fonctionnaires chuchotaient entre eux, Joséphine s'approcha furtivement de Rigaut et lui glissa dans la main sa modeste bourse.

— Suffit, la demoiselle, répliqua Rigaut en faisant disparaître la bourse avec dextérité ; vous voulez m'amadouer, mais il faudra que je voie clair avant de me

laisser prendre. Quant à ce Judas de capitaine, il me le payera, ou que l'enfer me confonde !

Grandval haussa les épaules avec insouciance.

— Monsieur Rigaut, reprit Joséphine, je me porte garant qu'il n'a pas dépendu de lui... D'ailleurs, on ne peut manquer d'avoir égard à vos horribles souffrances de ces jours derniers, et on adoucira le plus possible la peine que vous avez encourue.

— La loi est là, répliqua froidement le commissaire.

— Bah ! que me fera-t-on ? reprit Rigaut avec sa rudesse cynique ; on ne peut augmenter le temps de ma peine, puisque je suis condamné à perpétuité. Restent le cachot et les cinquante coups de corde que l'on réserve aux évadés ; il faudra bien en prendre son parti... Mais tout n'est pas dit encore sur cette affaire, et j'ai garde à carreau.

— C'est ce que l'on verra... En attendant, trêve de rodomontades et d'insolences !

— Le transporté se tourna vers Joséphine :

Vous, la fille à Bertomy, poursuivit-il, je commence à comprendre ce que vous venez faire ici. Tout à l'heure, vous avez essayé de me tirer les vers du nez, au sujet de ce testament de malheur dont on me rompt la tête depuis tant d'années. Ça n'a pas pris ; mais vous comptez sans doute recommencer avec votre poule mouillée de père. S'il avait l'audace de vous révéler ce secret qui m'appartient...

— Il le sait donc ? demanda Joséphine avec une satisfaction involontaire.

Rigaut se mordit les lèvres.

— Peut-être, répliqua-t-il avec colère, mais je lui défends... je lui défends, entendez-vous... de confier ce secret à vous ou à personne. S'il prononce un mot à cet

égard, je le saurai; et on aura beau nous séparer, nous garder à vue... en dépit des argousins et des gendarmes... je le tuerai, ou que le diable m'emporte!... Oui, je le tuerai, aussi sûrement qu'il fera jour demain, car je n'ai jamais manqué à ma parole!... Et maintenant, adieu... N'oubliez pas mes conseils.

On entraîna le misérable, et pour le punir de ses arrogantes menaces, on ne lui épargnait ni les injures ni les horions. Il conservait pourtant son attitude hautaine, et comme il montait l'escalier de l'écoutille, il se retourna encore pour crier à Joséphine :

— Je le tuerai !

La pauvre enfant, à la suite de cette scène, demeurait comme anéantie.

— Pierre, Pierre, dit-elle en s'appuyant sur le capitaine et sur Michel pour regagner sa cabine, je crains bien que cet homme ne nous soit fatal!... Je n'aurai plus maintenant le courage de demander à mon père... Sainte Vierge! venez à mon aide!

V

L'ATTENTAT

Ce fut seulement le lendemain de l'arrivée de la *Prosperité* à Cayenne que Joséphine put descendre à terre avec son frère et Grandval. Ainsi que l'avait annoncé un des officiers du port, Bertomy, depuis sa dernière lettre, avait été envoyé au pénitencier de Saint-Laurent, sur les bords du Maroni, et comme il n'existe pas de routes dans l'intérieur de la Guyane française, force était d'attendre, pour rejoindre par eau le transporté, l'avis à vapeur qui devait partir huit jours plus tard. D'ailleurs, Joséphine avait beaucoup souffert pendant cette longue traversée; il était urgent qu'elle pût s'acclimater un peu et prendre quelque repos avant de s'exposer à de nouvelles fatigues. Il fut donc convenu qu'elle logerait à Cayenne avec son frère pendant les huit jours qu'il lui fallait absolument passer dans cette partie de la colonie.

M^{lle} Bertomy était loin d'être riche, comme nous le savons, et elle voulait réserver pour son père l'argent qu'elle possédait, Aussi s'était-elle informée d'une mai-

son tranquille où elle pourrait vivre à peu de frais avec Michel, et on lui avait indiqué une mulâtresse, veuve d'un sous-officier d'infanterie de marine, qui recevait des pensionnaires à un prix raisonnable. A la vérité, la maison était hors de la ville, dans une situation un peu isolée; mais il n'y avait pas là d'inconvénient sérieux pour Joséphine qui recherchait surtout le calme et la solitude; et c'était pour se mettre en rapport avec M^{me} Gallois, ainsi se nommait la veuve, qu'elle venait de débarquer en compagnie de Michel et de Grandval.

Cependant il n'était pas possible de traverser une ville telle que Cayenne sans lui donner une certaine attention. Pour le frère et la sœur tout était nouveau, hommes et choses. Aussi regardaient-ils avec une stupéfaction bien naturelle le tableau pittoresque et original qui s'offrait à leurs yeux à mesure qu'ils avançaient.

Cayenne est encadrée, comme nous l'avons dit, dans une végétation luxuriante qui s'étend à perte de vue et qu'un auteur contemporain compare à *une mer de verdure*. Cette végétation vivace et puissante envahit même la ville; la plupart des habitations, peu élevées du reste, disparaissent sous des massifs d'orangers, de bananiers et d'autres arbres du pays, que dominent les stipes majestueux des cocotiers et des palmistes. Les maisons ont aussi un caractère particulier avec leur toit plat, leurs vérandas garnies de fleurs et de plantes grimpanes, leurs fenêtres dépourvues de vitres, mais munies de nattes transparentes, qui laissent passer l'air et le jour, tout en s'opposant à l'introduction des insectes. Les promeneurs eurent l'occasion d'apercevoir quelques édifices importants, sinon par leur mérite architectural, du moins par leur masse : l'hôtel du gouverneur avec ses superbes jardins, l'église au clocher élégant, les vastes

casernes qui longent le port, derrière un éventail de palmiers. Les rues larges étaient assez propres, grâce à des nuées de vautours urubus, qui se chargent de faire disparaître les immondices. Aussi, n'eût été une poussière rouge et ferrugineuse que soulevaient les pas des passants sur la voie publique, n'eût été surtout la chaleur insupportable qu'acquéraient les pavés au soleil, aurait-on pu se croire dans une ville d'Europe.

En revanche, la vue de la population qui s'agitait dans ces rues ensoleillées, sous ces arbres majestueux, détrompait bien vite l'observateur. On remarquait d'abord la race noire; les nègres, parfois couverts de haillons et les pieds nus sur ce pavé brûlant, parfois aussi vêtus avec une recherche extravagante, ornés de cravates impossibles et de chapeaux posés à la tapageur, selon leur fortune; les négresses, drapées dans leurs *camizas*, portant en équilibre sur leur main ou sur leur tête un léger fardeau, et traînant souvent une grappe d'enfants de couleurs différentes entre eux. Puis venait la race intermédiaire, à la peau plus ou moins foncée, selon que l'individu avait plus ou moins de sang blanc dans les veines, belle race à laquelle appartenaient ces jolies mulâtresses qui, comme les *signares* du Sénégal, sont si renommées pour leur coquetterie. Elles passaient d'un pas furtif le long des maisons, en brandissant leur parasol et en lançant à droite et à gauche des œillades assassines. Leur cou, leurs bras, étaient chargés de bracelets et de colliers; elles avaient pour coiffure ce madras aux couleurs voyantes dont la disposition dit tant de choses à ceux qui savent en comprendre le langage. Avec leur robe courte et sans taille, en étoffe à ramages, qu'on appelle *gaule* dans la colonie et que les dames créoles portent également dans leur intérieur; elles ont l'air de

grands bérés mutins qui étonnent le regard par leur singularité.

Enfin venait la race blanche, la moins contestée des aristocraties dans le nouveau monde. Au milieu de cette foule bariolée, le blanc, si humble que soit sa condition, se sent d'une espèce supérieure et accepte, comme un hommage qui lui est dû, le respect des noirs et des métis. Les fonctionnaires, grands et petits, magistrats, ecclésiastiques, officiers et soldats, qui passaient dans les rues, étaient tous ou presque tous de la race aristocratique. Parfois on rencontrait une élégante, vêtue à la mode de Paris, en crinoline et en chapeau à fleurs, cheminant languissamment, son ombrelle à la main, et suivie de sa négresse; c'était une dame créole ou la femme de quelque fonctionnaire, qui bravait cette température énervante pour aller à ses affaires ou à ses plaisirs.

Au milieu des marins, des gendarmes et des soldats en divers uniformes qui couvraient les quais et les places publiques, Joséphine ne manquait pas d'examiner aussi avec intérêt des groupes nombreux de ces hommes en veste et en pantalon de toile grise, coiffés de chapeaux de paille et chaussés de sabots, qu'on lui avait désignés déjà comme étant des transportés. Les uns chargeaient ou déchargeaient des navires dans le port; les autres étaient employés à des travaux publics ou ramaient dans les embarcations de la rade. Quelques-uns avaient pour tâche de balayer les rues où les vautours urubus ne faisaient pas si bien leur besogne qu'on n'y trouvât à reprendre. Tous, sauf le peloton de correction, étaient libres et sans fers; et si réellement on les surveillait pendant qu'ils vauaient à leurs travaux, cette surveillance s'exerçait de loin, avec une réserve qui n'avait rien d'inquisiteur.

Du reste, tandis que les nouveaux débarqués observaient les habitants de Cayenne, on ne les observait pas eux-mêmes avec moins de curiosité. Il n'y avait pas à se méprendre au sujet de Grandval et de Michel; c'étaient des marins du commerce comme on en voyait habituellement. Mais M^{lle} Bertomy ne ressemblait guère aux types féminins que l'on rencontrait d'ordinaire dans la capitale de la Guyane française; et cette grande jeune fille, au teint pâle et au visage triste, toute vêtue de noir et couverte d'un voile de deuil, excitait autant de surprise que d'admiration sur son passage.

Bientôt les promeneurs crurent s'apercevoir que l'un d'eux était l'objet d'une véritable malveillance.

Déjà, quand ils étaient descendus à terre, ils avaient entendu un transporté s'écrier, en montrant Grandval à ses camarades :

— C'est le capitaine de marine marchande qui a trahi le pauvre Rigaut.

Grandval, dédaignant de répondre à cette accusation imméritée, avait continué son chemin; mais, à mesure qu'il avançait, l'hostilité devenait plus évidente. Non-seulement des transportés, mais des noirs et des hommes de couleur, appartenant à l'infime population du port, ne cessaient de suivre de loin en chuchotant. Le capitaine affectait de n'y pas prendre garde, de peur d'effrayer M^{lle} Bertomy; mais bientôt cette haine sourde se manifesta d'une manière plus significative.

En traversant un chantier de construction, Grandval s'était approché d'un officier de marine pour lui demander un renseignement. Comme il revenait vers Joséphine et son frère, qui l'attendaient à quelques pas, deux transportés chargés d'une grosse poutre se trouvèrent devant lui. Il s'arrêta pour leur livrer passage; mais

tout à coup l'un et l'autre laissèrent tomber la poutre et si maladroitement qu'elle sembla devoir broyer les deux jambes de Grandval.

Par bonheur, le jeune marin était leste autant que robuste; en voyant chanceler la pesante solive, il fit un bond de côté et évita le choc. Un surveillant accourut et gourmanda vivement les deux transportés pour leur apparente gaucherie; l'un s'excusa d'un air naïf, l'autre feignit d'avoir été blessé lui-même par la chute du madrier. Quant à Grandval, bien qu'il eût surpris un regard rapide échangé avant le coup entre les deux transportés, il dédaigna de faire entendre des récriminations et s'éloigna en silence.

Joséphine n'avait vu là qu'un simple accident; et, encore tremblante, elle félicita le capitaine d'avoir échappé à ce péril. Mais Michel ne paraissait pas aussi convaincu que le hasard seul eût tout fait. Il regardait les transportés en serrant les poings et en grondant tout bas. Il fallut un sourire et un signe amical de Grandval pour l'apaiser.

On se dirigea vers l'habitation Gallois, située, comme nous l'avons dit, à l'extrémité d'un faubourg, du côté opposé à la mer. Les passants devenaient rares, soit que la chaleur les eût obligés de rentrer chez eux, soit que cette partie de la ville fût moins fréquentée que les environs du port. On suivait une rue bordée de cases à nègres et de haies de jardins, quand une noix de coco, grosse comme la tête d'un homme, tomba si près de Grandval, qu'elle effleura son chapeau, et en même temps une voix rauque lui cria : — Judas!

L'énorme fruit s'étant brisé aux pieds des promeneurs, on s'arrêta et l'on chercha des yeux d'où venait cette nouvelle attaque; mais on ne vit personne. La noix de

coco ne pouvait s'être détachée d'un des grands arbres qui bordaient la voie publique, car ces arbres étaient des girofliers. Elle avait dû être lancée de derrière une haie par un ennemi invisible.

Cette fois Joséphine ne se méprit plus sur la nature du double accident qui avait failli coûter la vie à Grandval. Elle entraîna le capitaine vers l'autre côté de la route, tandis que Michel s'obstinait à regarder autour de lui, et elle dit avec émotion :

— Pierre, mon cher Pierre, hâtez-vous de rentrer à votre bord; mon frère et moi nous nous rendrons seuls chez M^{me} Gallois. Rigaut nous a dit lui-même que tous ses camarades lui obéissaient; vous voyez l'effet de ses menaces! Les transportés savent votre prétendue trahison envers leur chef et ils sont capables...

— Rassurez-vous, ma bonne Joséphine, répliqua Grandval en souriant. Qu'ai-je à craindre dans cette ville si bien gardée? Une attaque à force ouverte est impossible; quant aux pièges qu'on voudrait me tendre, fiez-vous à moi pour les éviter, d'autant plus qu'ils sont assez grossiers, comme vous venez d'en avoir la preuve.

— Mais, Pierre, on prétend que les transportés entretiennent des rapports nombreux avec le dehors... J'ai dû, ajouta-t-elle avec confusion, prendre des informations sur tout ce qui touche ces malheureux... Ici, comme dans les bagnes de France, ils ont souvent des amis libres qui s'associent à leurs haines, à leurs vengeances. Nous sommes, ne l'oubliez pas, dans le pays des vagabonds de toute couleur, dans le pays des empoisonnements secrets, des assassinats sauvages... Oh! Pierre, Pierre, je vous en conjure, veillez sur vous-même... Le salut de mon père me coûterait trop cher si vous deviez être victime de votre dévouement.

En parlant ainsi, son regard était suppliant, sa voix pleine de caresses.

— Merci, chère Joséphine, murmura Grandval. Pour mériter ces témoignages d'affection, je braverais les scélérats du monde entier. Souvent, je l'avoue, quand je vous vois absorbée par une pensée unique, je me prends à douter.. Mais, non, non, j'ai tort... Le jour où votre mission sera accomplie, vous ouvrirez votre cœur à d'autres sentiments que la tendresse filiale. Jusque-là, Joséphine, ne redoutez rien à mon égard. Je suis averti et je me tiendrai sur mes gardes. Je porte toujours un excellent révolver et j'en ferai usage au besoin. Ne songez donc qu'à vous trouver une retraite tranquille pour le temps où vous resterez à Cayenne... Et tenez, ajouta-t-il, nous sommes arrivés, j'imagine; ce doit être ici la demeure de M^{me} Gallois.

L'habitation indiquée consistait en une jolie maison, presque neuve, élevée d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée; quelques hangars, des constructions légères en formaient les dépendances. Sous une ample véranda, garnie de plantes grimpantes et fleuries, on voyait les perchoirs de plusieurs perroquets babillards et des cages dorées renfermant quelques-uns de ces singes mignons appelés ouistitis. La maison était séparée du chemin par une claire-voie de bois et par une cour, où picorait une troupe nombreuse de faisans dorés, de paons des roses, de canards superbes, sous la garde d'un agami. Ce grand oiseau, qui a pour la volaille, dans l'Amérique du Sud, les soins et la vigilance que le chien de berger a pour les troupeaux dans nos climats, se promenait gravement au milieu de ses sujets emplumés, en faisant entendre par intervalles ce son éclatant d'où lui vient aussi le nom d'oiseau-trompette. Derrière l'habitation,

s'étendait un jardin entouré d'une solide palissade, que renforçaient des aloès, des cactus et d'autres plantes épineuses; il s'en exhalait un parfum enivrant d'oranger, de giroflier et de vanille.

Sans doute la maison de M^{me} Gallois n'était pas la dernière du faubourg de Cayenne; mais, quand on tournait le dos à la ville, on n'en apercevait plus d'autres, perdues qu'elles étaient dans l'abondante végétation dont nous avons parlé. La puissance de cette végétation est telle, qu'un terrain nu, abandonné à lui-même, se couvre de grandes herbes en quelques jours; au bout de quelques mois, ces herbes forment un taillis impénétrable; au bout de deux ans, une haute futaie avec des arbres de vingt mètres d'élévation. L'homme a beau détruire, la nature prodigue est plus prompte encore à réparer.

Aussi la plus profonde solitude régnait-elle dans cette campagne, si voisine d'une cité populeuse; et la route, qui se prolongeait au delà de la maison, semblait être taillée en pleine forêt. Cependant cet isolement, cette nature prodigue, cette habitation animée par les ébats et les chants de ces magnifiques oiseaux, ne déplurent pas à M^{lle} Bertomy. Après avoir examiné tout cela à travers la grille, elle dit à Grandval en soupirant :

— Puisque nous devons absolument attendre huit jours, nous serons bien ici.

On pénétra dans la cour. Un vieux nègre et une vieille négresse, le mari et la femme, qui semblaient composer toute la domesticité du logis, accoururent au-devant des visiteurs. Grandval ayant demandé M^{me} Gallois, la négresse entra dans la maison, tandis que le mari introduisait les étrangers sous la véranda avec toutes sortes de politesses gauches, en roulant de gros yeux blancs et en exhibant des dents non moins blanches. Du

reste, la négresse ne tarda pas à reparaitre et les invita à la suivre dans une pièce du rez-de-chaussée où se trouvait sa maîtresse.

M^{me} Gallois avait vingt-huit ans, âge voisin de la maturité sous ce climat brûlant, surtout pour une mulâtresse. Cependant elle était belle encore, et ses yeux conservaient un éclat remarquable. Elle était vêtue de la gaule, ou robe sans taille, à grandes fleurs et de couleur éclatante. Ses bras demi-nus étaient ornés de bracelets en *ouabé*, entremêlés de grains d'or. Son madras, posé avec beaucoup de coquetterie, cachait soigneusement ses cheveux sans doute un peu crépus; et peut-être eût-elle voulu cacher de même ses lèvres trop grosses, qui trahissaient le sang africain. Elle avait des manières gracieuses, mais languissantes; et on voyait, au mouvement d'un joli hamac suspendu dans un coin, qu'elle venait de le quitter précipitamment pour recevoir ses hôtes.

Le capitaine Grandval, après s'être nommé, lui exposa avec la concision d'un marin comment M^{lle} Bertomy et son frère étaient disposés à passer huit jours dans sa maison, et finit par demander à quelles conditions elle consentirait à les recevoir.

— Monsieur le capitaine, répondit-elle en affectant beaucoup de dignité, on a dû vous dire que je ne tiens ni une auberge ni un hôtel. Je suis la veuve d'un officier, mon pauvre Gallois, qui m'a laissé un peu d'aïssance; et si je prends quelquefois des pensionnaires, c'est pour y trouver une compagnie honorable, et non pour tirer profit de mon hospitalité. Je tiens donc plus aux égards qu'à tout le reste, et pourvu que je sois traitée avec autant de considération et de déférence qu'une dame de race blanche...

— Eh! madame, ne l'êtes-vous pas? demanda Joséphine naïvement et sans aucune intention de flatterie.

Ce mot décida la mulâtresse, qui adressa à Joséphine son plus charmant sourire.

— Tout le monde n'en est pas convaincu, répliqua-t-elle avec un petit air discret; mais vous, mamzelle, vous n'avez pas cet air hautain de nos créoles, et nous nous entendrons aisément, j'en suis sûre... Je vous recevrai donc chez moi avec grand plaisir, ainsi que votre frère, qui me paraît aussi un bon et honnête jeune homme. Quant au prix de la pension, vous le fixerez vous-même.

Grâce à ces dispositions de la maîtresse du logis, les arrangements ne furent pas difficiles, et au bout de quelques minutes tout fut arrêté. La mulâtresse conduisit alors M^{lle} Bertomy et Michel dans l'appartement qui leur était destiné au premier étage de la maison.

Il consistait en deux chambres contiguës, meublées avec tout le confort en usage dans la colonie. Les lits étaient munis d'amples moustiquaires, sans lesquelles le sommeil serait impossible; planchers et plafonds ne présentaient aucune fissure où pussent se réfugier les insectes dangereux qui pullulent dans les habitations de la Guyane. A travers les nattes transparentes qui servaient de vitres aux fenêtres, on jouissait d'un panorama magnifique. D'un côté, c'était la plaine verdoyante de l'île de Cayenne, avec ses monticules isolés de Baduel et du Tigre; de l'autre, la ville et sa citadelle, puis la mer bleue, avec les îlots de Remire et du Salut, qui formaient comme des points vaporeux à l'horizon.

Joséphine se trouvant très-fatiguée de sa longue promenade, on décida qu'il fallait lui laisser prendre du repos. Elle était tombée sur un divan, accablée par la

chaleur, incapable de parler. Toutefois, quand son frère et le capitaine se disposèrent à retourner à bord pour faire porter les bagages à l'habitation Gallois, elle se ramassa.

— Je vous en conjure, Pierre, dit-elle avec inquiétude, prenez garde. Vous allez encore être exposé aux entreprises de ces... malheureux, et la moindre distraction....

Grandval la rassura de nouveau ; il s'engageait à être de retour avec Michel quelques heures plus tard, et se proposait de dîner chez M^{me} Gallois le soir, si on le lui permettait. Joséphine, après avoir consulté la maîtresse du logis, accorda la permission et l'on se sépara.

M^{lle} Bertomy dormit quelques heures, et, à son réveil, elle trouva que les bagages avaient été apportés par deux matelots de la *Prosperité*. Grandval et Michel étaient aussi revenus sans accident, et ils s'empressèrent d'aider la jeune fille dans son installation.

Le reste de la journée s'écoula paisiblement. Vers le soir, on servit un dîner simple mais abondant. M^{me} Gallois, ses devoirs de maîtresse de maison et un peu de cuisine accomplis, parut à table, parée comme une châsse, avec autant de bracelets, de colliers, de boucles d'oreilles et de chaînes d'or qu'elle en pouvait porter. Elle ne savait pas encore qui était Joséphine et pourquoi elle était venue à Cayenne ; mais Joséphine était une blanche pur sang, une blanche d'Europe et incontestable ; ses compagnons étaient blancs aussi, et l'un d'eux commandait un navire de commerce. C'en était assez pour que la mulâtresse, qui, en dépit d'elle-même, avait conscience de son infériorité native, fût fière et heureuse de les avoir pour commensaux.

Après le repas, on se rendit dans le jardin, et M^{lle} Bertomy profita du moment où son hôtesse

vaquait de nouveau aux soins du ménage pour demander à Grandval ce qu'il comptait faire pendant le temps de leur séjour à Cayenne.

— Vous savez, chère Joséphine, répliqua-t-il, que l'armateur Dupré m'a donné pour instruction, sans négliger le but secret de notre voyage, de lui rapporter une cargaison de bois d'ébénisterie. Aussi, en arrivant dans ce port, ai-je annoncé que je venais acheter des bois, et je ne manquerais pas d'inspirer des soupçons fâcheux si je ne m'occupais activement de ma mission. Je vais donc me montrer fort affairé et m'arranger de telle sorte que mon voyage à Saint-Laurent, où les transportés exploitent les bois d'ébénisterie, paraisse uniquement imposé par les exigences de mon commerce. De la sorte, on n'aura aucune défiance, et je pourrai mieux préparer le succès de notre entreprise... En attendant, je viendrai ici chaque jour chercher de vos nouvelles, m'assurer que rien ne manque à votre bien-être, à votre sécurité... Voyons, chère Joséphine, trouvez-vous quelque chose à reprendre dans mes projets ?

— Rien, mon bon et généreux Pierre ; je vous approuve de chercher à rendre ce voyage productif. M. Dupré aime l'argent... plus sans doute que tout le reste ; et, si nous ne réussissions pas à lui donner satisfaction au sujet du testament de son oncle, peut-être trouverait-il une compensation suffisante dans les profits d'une spéculation heureuse. Seulement, Pierre, je vous en conjure, veillez bien sur vous-même, car j'ai le pressentiment que quelque malheur vous menace !

Le jeune marin déploya toute son éloquence pour la rassurer, mais il parlait si bas qu'on ne pouvait l'entendre. Bientôt les deux voix ne formèrent plus qu'un

murmure, comme celui des oiseaux qui gazouillent dans la feuillée.

Sur ces entrefaites, la nuit était tombée avec la soudaineté habituelle aux climats voisins de l'équateur. A peine le soleil eut-il disparu, que les étoiles commencèrent à briller dans toutes les parties du firmament; la terre n'était plus éclairée que par une lueur douce et blanche qui devait durer jusqu'au retour du jour. Des cloches tintèrent du côté de la ville; puis on entendit les tambours qui battaient la retraite, et enfin un majestueux coup de canon annonçant la fermeture du port. Quand ces bruits divers se furent éteints, un silence majestueux régna dans la campagne; on ne distingua plus que les faibles battements d'ailes des engoulevants et les cris des chauves-souris gigantesques, tandis que les fulgures et d'autres meuches luisantes traçaient dans l'air tiède leurs sillons lumineux.

Grandval devait aller coucher à bord et il était temps de partir. Il prit donc congé des dames, serra la main à Michel et quitta la maison.

Joséphine était restée dans le jardin avec son frère. Malgré la proximité de la ville, elle savait que Grandval avait à traverser un quartier désert, où la haine dont il avait déjà ressenti les effets pendant la journée précédente pouvait trouver occasion de s'exercer de nouveau. Aussi écoutait-elle avec angoisse le bruit de pas qui s'éloignait. Ce bruit devint de moins en moins distinct et finit par cesser. Toutefois la jeune fille demeurait attentive, retenant son haleine, et des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Cette espèce de pressentiment ne fut pas trompé. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis le départ du capitaine, quand des cris douloureux, mêlés à

une sorte de grognement sauvage, s'élevèrent sur le chemin; puis deux coups de pistolet retentirent, répétés par d'innombrables échos.

Joséphine ressentit une cruelle secousse au cœur; dans ces cris de détresse, elle avait cru reconnaître la voix de Grandval.

— Au secours! s'écria-t-elle; on assassine notre meilleur, notre unique ami!

Michel avait vu l'éclair lointain des coups de feu; et, grâce à l'instinct étonnant qui lui tenait lieu du sens dont il était privé, il devina de quoi il s'agissait, avant même que sa sœur eût pu le lui annoncer par signes. Il se mit donc à courir impétueusement vers la porte d'entrée, et Joséphine le suivit.

Déjà l'alarme s'était répandue dans la maison. La négresse Zénobie poussait de véritables hurlements, tandis que le nègre César accourait en disant :

— Ça moussé capitaine... Li bon blanc!... Mo aider li

M^{me} Gallois elle-même s'élança dans la cour. Cette femme, si langoureuse d'ordinaire, semblait s'être subitement transfigurée. Sa contenance était résolue, et elle disait d'un ton ferme :

— Sortons tous... c'est s'en prendre à moi que d'attaquer mon hôte!

On se précipita sur la route. Les clameurs avaient cessé; on n'apercevait personne à la lueur quasi-crépuleuse de cette nuit tropicale. Les appels de Joséphine et de M^{me} Gallois restaient sans réponse.

Enfin, à une centaine de pas de la maison, sur la lisière d'un terrain vague hérissé d'arbustes épineux, on distingua un homme qui s'appuyait avec effort contre la palissade d'un jardin. On se dirigea vers lui; mais, avant

qu'on eût pu l'atteindre, il tomba sans mouvement sur la poussière : c'était Grandval.

Le pauvre capitaine tenait encore à la main le revolver dont il venait de se servir ; mais il avait reçu deux coups de sabre, l'un sur la tête, l'autre sur l'épaule, et il était couvert de sang.

VI

LE RONGOU

Une heure plus tard, Grandval, qu'on avait transporté presque inanimé à l'habitation Gallois, dans la chambre de Michel, achevait de reprendre ses sens. Un chirurgien militaire, venu de la ville, déclarait, après avoir procédé au pansement, que la double blessure ne présentait aucune gravité, et que le marin avait été seulement étourdi par le coup porté sur la tête. Le blessé lui-même essayait de rassurer M^{lle} Bertomy, qui lui tenait la main en pleurant.

La chambre était pleine de monde. Outre Michel et les habitants de la maison, il y avait là un brigadier de la gendarmerie coloniale et un magistrat chargé d'ouvrir une enquête sur ce crime mystérieux. Le reste de la villa, la cour elle-même regorgeaient de personnes accourues à la nouvelle de l'accident ; c'étaient des voisins, noirs ou mulâtres, puis des soldats d'infanterie de marine et quelques hommes de cette milice particulière à Cayenne que l'on appelle gendarmes-cabris et qui

remplissent à peu près les fonctions de nos sergents de ville. On s'agitait et l'on causait bas avec chaleur. Des lumières brillaient à toutes les fenêtres; l'habitation présentait l'aspect du désordre et de la confusion inévitables en pareil cas.

Cependant on ne savait encore qu'imparfaitement les circonstances qui avaient accompagné cette tragique aventure; et, dès que Grandval eut repris ses sens, le magistrat s'empessa de lui demander s'il pouvait donner quelques éclaircissements au sujet de l'auteur ou des auteurs de l'attentat commis sur sa personne. Le capitaine ayant fait un signe d'assentiment, un profond silence s'établit dans la chambre.

— Je n'en ai pas bien long à conter, monsieur, dit-il d'une voix faible après avoir recueilli ses souvenirs. Tout à l'heure je venais de quitter l'habitation, et je passais devant un terrain couvert de broussailles qui borde le chemin quand j'ai cru entendre du bruit près de moi. J'étais sur mes gardes, et j'ai glissé machinalement la main dans la poche où se trouve mon revolver. Au même instant, un homme est sorti du fourré et m'a porté un coup de sabre sur l'épaule. La douleur, aussi bien que l'indignation, m'a fait pousser des cris, et j'ai tiré un premier coup de pistolet; mais je ne crois pas cette fois avoir blessé le malfaiteur. Il paraissait doué d'une agilité merveilleuse et il bondissait autour de moi en produisant une espèce de grondement sauvage. Pendant qu'il me menaçait ainsi, j'ai fait feu de nouveau, et il se trouvait si près en ce moment que j'ai dû le toucher; mais je n'ai pu acquérir de certitude à ce sujet, car au même instant j'ai reçu sur la tête un second coup de sabre vigoureusement asséné. J'ai tourné sur moi-même et je me suis retenu instinctivement à une

palissade voisine, puis j'ai perdu connaissance et j'ignore ce qui s'est passé.

Le revolver, que les agents de la force publique avaient retrouvé sur le théâtre de la lutte et dont deux cartouches avaient été brûlées; le chapeau de Grandval, coupé par le milieu et dont l'épaisseur avait amorti sans doute la force du coup, enfin la nature et la forme des blessures, tout prouvait l'exactitude rigoureuse de ce récit.

— Et ne vous a-t-on rien volé? demanda le juge.

Grandval s'assura qu'il avait encore son argent, son portefeuille, et qu'aucun des objets lui appartenant n'avait disparu.

— Du reste, ajouta-t-il, peut-être le malfaiteur n'aurait-il pas eu le temps de consommer le vol; car, au moment de l'attaque, des voix ont répondu à la mienne dans plusieurs directions et lui auront donné l'alarme.

— C'est possible, mais peut-être aussi le vol n'a-t-il pas été le mobile... Capitaine Grandval, n'avez-vous pas excité certaines inimitiés depuis que vous êtes à Cayenne?

Le marin exposa comment, à cause de l'arrestation d'un transporté sur son navire, il avait été, pendant la journée précédente, l'objet de certaines démonstrations hostiles.

— Et pourtant ce ne peuvent être les transportés qui se sont rendus coupables de ce guet-apens, reprit le magistrat avec réflexion; à l'heure du crime, ils étaient à bord des pontons dans la rade, et on m'assure qu'aucun d'eux ce soir n'a manqué à l'appel.

— Avec votre permission, monsieur le juge, dit le brigadier de gendarmerie respectueusement, ces gens, malgré notre vigilance, ont des accointances nombreuses avec le dehors, et il ne faut pas longtemps pour qu'un mot d'ordre circule.

— Soit!... Maintenant, capitaine Grandval, avez-vous examiné votre assassin? Pourriez vous le reconnaître et le dépeindre?

— Parfaitement, monsieur le juge. Je l'ai vu d'une manière très-nette, grâce à cette nuit claire. D'ailleurs, il a un extérieur et une physionomie qu'on ne saurait facilement oublier : c'était un noir.

— Un noir! répétèrent plusieurs voix comme un écho.

— Il m'a paru d'une force herculéenne. Sa figure est bestiale; il a les dents limées en pointes; il est nu jusqu'à la ceinture et couvert de grossiers tatouages. L'arme qu'il tenait à la main et dont il m'a frappé est une de ces lames de sabre, emmanchées de bois, dont on se sert pour s'ouvrir passage dans les forêts, et qu'on appelle « sabre d'abatis. » Tandis que ce misérable tournait autour de moi, il exhalait une insupportable odeur de bête fauve.

Ce signalement de l'assassin produisit une impression profonde dans l'assistance. On se regardait d'un air d'anxiété.

— Ça Rongou, moussé juge, mo parie! s'écria enfin César, dont la pâleur était très-visible, malgré son teint de suie.

— Oui, oui, c'est le Rongou! dit M^{me} Gallois terrifiée; cette figure bestiale, ces dents pointues, ce sabre d'abatis, cette odeur sauvage ne peuvent laisser aucun doute.

— C'est le Rongou! répéta-t-on de toutes parts.

Et telle était la frayeur inspirée par ce nom que tous les assistants frissonnèrent; le juge lui-même tressaillit et le brigadier regarda par-dessus son épaule en relevant son sabre.

Pour expliquer cette impression, nous devons donner

quelques détails sur l'individu redouté qu'on appelait le Rongou.

C'était un noir du Gabon, appartenant à la tribu des Rongous, et dont le véritable nom était D'chimbo. Après l'abolition de l'esclavage en 1848, il était arrivé à Cayenne comme travailleur libre et avait été envoyé aux placers d'or de l'Approuague. Mais plusieurs actes coupables où se révélaient les plus féroces instincts l'avaient fait condamner bientôt à la prison, dont il était parvenu à s'échapper. Depuis ce temps, D'chimbo ou le Rongou était devenu le fléau de cette partie du pays, entourée de rivières, qu'on appelle « l'île de Cayenne ». Caché dans les bois impénétrables qui avoisinent la ville, il se rendait coupable presque chaque jour d'un nouveau crime. Dévastations, vols, assassinats de femmes et d'enfants, scélératesses les plus révoltantes et accompagnées de circonstances odieuses, ce monstre ne reculait devant aucun forfait; il passait même pour anthropophage, et certaines gens affirmaient qu'il se nourrissait habituellement de chair humaine. Aussi était-il un sujet d'horreur pour la population; on ne parlait que de lui et on tremblait rien qu'à prononcer son nom.

Vainement avait-on fait les plus grands efforts pour s'emparer du Rongou et mettre fin à ses horribles exploits. Aussi rusé que vigoureux, connaissant tous les artifices du sauvage, il déjouait les recherches avec une inconcevable habileté. Il avait, disait-on, dans les bois, à portée des habitations et des chemins, plusieurs de ces abris temporaires appelés *carbets*, où il ne résidait jamais longtemps et d'où il s'élançait pour commettre ses vols et ses attentats. Demi-nu et armé de son sabre d'abatis, il apparaissait tout à coup, au moment où on l'attendait le moins; quand on le cherchait, il devenait

introuvable. La police et la force armée de Cayenne étaient fatiguées de lui donner la chasse; depuis plusieurs mois déjà, il bravait toutes les poursuites, évitait les embuscades avec le plus incroyable bonheur. Parfois, après quelque crime plus épouvantable que tous les autres, il avait la prudence de disparaître pendant un temps plus ou moins long; peut-être même alors quittait-il le pays, mais, lorsque la sécurité semblait revenue, il manifestait de nouveau sa présence par un coup terrible et retentissant (1).

On s'expliquera maintenant sans peine l'épouvante qui régnait à l'habitation Gallois. La pensée que le Rongou était venu si près de la maison, qu'il se trouvait peut-être encore à portée d'entendre ce que l'on disait de lui, troublait les plus courageux. Cependant aucun doute n'était possible, et le signalement de ce monstre était trop bien connu pour qu'on pût s'y méprendre.

— Ne m'avez-vous pas dit, capitaine Grandval, demanda le juge, que vous croyiez avoir blessé votre meurtrier? D'autre part, voici le brigadier qui a reconnu des traces de sang dans les buissons... Si le Rongou n'est pas mort, sa blessure ne peut manquer de lui enlever une partie de sa force et de son énergie ordinaires; nous aurons donc raison de lui cette fois, il faut l'espérer.

— Ah! ne comptez pas que le Rongou soit mort ou blessé, monsieur le juge! s'écria la mulâtresse en secouant la tête; on prétend que les pointes de fer s'émoussent sur sa peau, que les balles des fusils ne peuvent l'entamer. Combien de fois a-t-on tiré sur lui et a-t-on cru l'avoir

(1) Tous ces détails relatifs au Rongou sont rigoureusement historiques. -

tué! cependant, dès le lendemain, il se montrait plus audacieux et plus cruel que jamais.

— Ça vrai, dit le nègre César; li avoir un *piaye* (talisman) qui empêcher li être blessé.

— Li être *lavé* pour le serpent, ajouta Zénobie, et pas pouvoir mourir par poison des flèches.

Le juge haussa les épaules; mais il n'essaya pas de combattre ces croyances superstitieuses au sujet du Rongou, croyances partagées par d'autres personnes moins ignorantes que César et Zénobie. Après avoir dressé procès-verbal des événements de la soirée, il retourna à la ville avec son monde. Le chirurgien se retira de même, en annonçant qu'à moins de complications impossibles à prévoir, le blessé ne tarderait pas à se rétablir.

Ces heureuses prévisions se réalisèrent. Le capitaine Grandval, en effet, grâce à la vigueur de sa constitution, grâce aux soins empressés dont il fut l'objet, se trouva bientôt à l'abri de tout danger; et, trois jours après l'événement, il entra en pleine convalescence, ainsi qu'on l'avait annoncé.

Pendant ce temps, la justice ne négligeait rien pour s'emparer du féroce Rongou. L'audace de ce nouveau crime avait porté au comble la terreur et l'indignation. La force armée, guidée par des Indiens chercheurs de pistes, battait sans relâche les forêts impénétrables, les grands marais ou *pris-pris*, les fourrés épineux qui s'étendent autour de Cayenne. Mais ces poursuites demeurèrent aussi infructueuses que les précédentes. Du reste, rien ne prouvait que le Rongou fût blessé, ainsi que le supposait Grandval. On avait bien trouvé dans un de ses carabets un linge taché de sang et certaines herbes pilées avec lesquelles les noirs savent composer de merveilleux

vulnérables ; mais, à l'activité infatigable qu'il montrait pour échapper aux poursuites, on pouvait aisément conjecturer que sa blessure n'avait aucune gravité, si toutefois elle était réelle.

Il fut de même impossible de s'assurer si ce misérable, en attaquant le capitaine, avait cédé seulement aux suggestions de sa nature malfaisante ou bien s'il avait subi une influence étrangère. Comme nous l'avons dit, on n'ignorait pas que les transportés, aussi bien que les forçats des bagnes, ont au dehors des amis avec lesquels ils peuvent se concerter dans un but commun. Il n'était nullement invraisemblable que le Rongou, malgré ses instincts insociables, eût conservé des rapports occultes avec plusieurs de ces anciens compagnons de chaîne. La facilité avec laquelle il échappait aux poursuites donnait à penser qu'il recevait de la ville certains avertissements secrets. Néanmoins, on ne découvrit aucune trace des relations que l'on supposait. Tous les transportés, interrogés à cet égard, témoignèrent pour le Rongou la même horreur que le reste de la population guyanaise. On demeura donc à peu près convaincu que le hasard seul l'avait conduit à l'habitation Gallois, tandis qu'il cherchait près de la ville une de ses proies ordinaires.

Le matin du quatrième jour, Joséphine, étant entrée dans la chambre de Grandval, trouva le jeune marin debout, quoiqu'il fût bien faible, et qu'il eût encore la tête enveloppée de linge. Elle lui demanda avec inquiétude ce qu'il comptait faire, et il annonça l'intention de retourner à son bord le matin même.

— Y pensez-vous, Pierre ? vos blessures sont à peine fermées... Vous n'aurez jamais la force de marcher jusqu'au port.

— Aussi, quatre de mes matelots vont-ils venir me chercher avec un brancard couvert... Allons, chère Joséphine, il le faut... Vous avez eu assez de veilles et de fatigues à cause de moi.

Comme M^{lle} Bertomy se récriait, il ajouta :

— Songez, mademoiselle, que nous devons partir dans quelques jours pour les pénitenciers du Maroni, et d'ici là il est absolument nécessaire que je prépare les voies, si nous voulons réussir dans notre entreprise. A bord de mon brick je pourrai recevoir les courtiers en bois d'ébénisterie, traiter avec l'Etat lui-même pour l'achat de ma cargaison... D'ailleurs, poursuivit-il en baissant la voix, n'oublions pas, Joséphine, les ménagements exigés par notre situation réciproque. Me voilà guéri, et l'on pourrait mal interpréter la prolongation de mon séjour dans la maison que vous habitez.

— Qu'importe, Pierre ! Mes actions et mes pensées ont la Vierge pour témoin... Ai-je à m'inquiéter de la malignité des hommes ?

— Je dois m'en inquiéter pour vous, chère Joséphine ; tous les marins de *la Prospérité* sont de Fécamp, et je ne veux pas que, plus tard, lorsque nous serons revenus au pays, les langues légères puissent s'exercer...

— Soit, mon excellent Pierre... Moi, je n'agis qu'en vue de Dieu, il est bon peut-être que vous agissiez en vue du monde.

M^{me} Gallois entra pour annoncer l'arrivée des matelots qui venaient chercher leur capitaine.

— Juste ciel ! monsieur Grandval, qu'allons-nous devenir ? s'écria-t-elle ; vous parti, nous serons pillées, assassinées... Le Rongou saura que nous sommes seules, car il sait tout, et il viendra quelque belle nuit...

— Vous n'avez rien à craindre de pareil, madame Gallois; votre maison est solide et bien close.

— Le Rongou est sorcier; il entre partout et passe à travers les murs.

— Alors, que puis-je contre un sorcier? D'ailleurs il vous reste Michel, dont le courage et les poignets robustes sont capables de déconcerter bien des sortilèges.

— Oui, mais ce n'était pas trop de deux hommes pour venir à bout... Enfin, ajouta la mulâtresse avec décision, il faut en prendre son parti; et, quoique nous autres *blanches* nous ne brillions pas d'ordinaire par l'intrépidité, mamzelle et moi nous tâcherons de nous aider nous-mêmes... Mon pauvre Gallois m'a laissé là-haut un fusil de chasse à deux coups; je vais dire à César de charger ce fusil à balle et de le porter dans ma chambre.

— Bravo! chère madame, répliqua Grandval en riant; toutes les blanches de l'Europe admireraient une pareille résolution, je vous en donne ma parole! Ainsi donc, je peux être tranquille, et le Rongou n'a qu'à se bien tenir.

Contrairement aux prévisions de la mulâtresse, il n'arriva rien de fâcheux pendant les trois jours qui suivirent. Joséphine se trouvait à merveille dans sa paisible retraite et se remettait rapidement des fatigues de la traversée. D'autre part, Grandval ne se ressentait presque plus de ses blessures et avait repris à bord toute son activité. On atteignit ainsi l'avant-veille du jour où devait avoir lieu le départ pour le Maroni, et l'on espérait qu'aucun nouvel événement ne viendrait déranger les projets arrêtés, quand ces espérances se trouvèrent démenties.

C'était encore le soir. Une de ces pluies torrentielles, comme il en tombe à Cayenne pendant une partie de

l'année, venait de cesser, et une agréable fraîcheur régnait au dehors, tandis que l'intérieur des habitations conservait une chaleur suffocante. Michel, après avoir commencé à préparer les bagages pour le voyage du surlendemain, s'était assoupi sur un divan, et M^{me} Gallois elle-même sommeillait dans son hamac. César et Zénobie s'étaient retirés dans leur case, à l'angle de la cour, et l'on pouvait les croire également endormis.

Joséphine était descendue au jardin et, assise sur un pliant, au pied d'un énorme citronnier, elle respirait avec délices cet air pur tout chargé de senteurs aromatiques. Bien qu'elle fût seule, elle croyait n'avoir rien à redouter en cet endroit. La porte de l'habitation était soigneusement barricadée; le jardin était entouré, comme nous l'avons dit, de hautes et solides palissades, que renforçaient des plantes épineuses et en apparence impénétrables. La jeune fille s'abandonnait donc en toute sécurité à ses méditations.

Le ciel était lumineux, malgré les grands nuages qui passaient souvent au zénith; le croissant de la lune, se dégageant par moments de ces épaisses vapeurs, projetait un clair rayon sur la campagne et faisait pâlir les petites lanternes des mouches de feu. On entendait au loin les hurlements du singe alouate, et les mugissements du crapaud-bœuf caché dans quelque bas-fond marécageux.

Peut-être M^{lle} Bertomy pensait-elle à ses malheurs passés et à ceux que l'avenir lui réservait encore; peut-être priait-elle en contemplant ce tableau majestueux, quand tout à coup un son étrange, puissant, qui ressemblait à un éclat de trompette, retentit à quelques pas d'elle. Effrayée, elle allait s'enfuir vers la maison; mais elle se souvint aussitôt que ce son bizarre était

le cri de l'agami lorsqu'il croit en danger les volailles confiées à sa garde. C'était en effet l'agami de l'habitation Gallois qui, perché sur un arbre, à portée du poulailler, venait de faire entendre cette fanfare, plus bruyante encore au milieu du calme de la nuit.

Joséphine n'en promena pas moins autour d'elle un regard attentif. Il se faisait un vague bruissement dans les plantes cultivées, et, comme la lune éclairait en ce moment, la jeune fille aperçut tout à coup une forme hideuse qui traversait le jardin à pas furtifs.

Si elle n'avait su que les singes de la grande espèce, gorilles, orangs-outangs ou chimpanzés, n'habitaient pas cette partie de l'Amérique, elle eût pu croire qu'un de ces êtres bizarres et dangereux s'était introduit dans l'habitation. L'individu dont il s'agit était noir. Ses jambes très-courtes et ses bras d'une longueur démesurée paraissaient doués d'une force et d'une agilité extraordinaires. Tout son vêtement consistait en un léger caleçon et il marchait pieds nus, tenant à la main un sabre grossier qui brillait à chaque mouvement. Il n'y avait pas à s'y méprendre, cet individu d'aspect si formidable était D'chimbo, le Rongou.

Comment avait-il pu pénétrer dans cette demeure si bien close? Voilà ce que Joséphine n'essaya pas de s'expliquer. En reconnaissant le monstre, au sujet duquel on lui avait fait de si terribles récits, elle éprouva une anxiété mortelle; un tremblement nerveux agita tous ses membres.

Sa première pensée fut de fuir; mais, outre qu'elle ne se sentait plus la force de marcher, elle reconnut que le Rongou, se trouvant entre elle et la maison, la retraite de ce côté était impossible. Heureusement le rôdeur n'avait pas aperçu Joséphine et ne soupçonnait même

pas sa présence dans le jardin. Toute son attention se portait vers les bâtiments; et la lumière, qui apparaissait encore à une fenêtre du premier étage, semblait particulièrement l'inquiéter.

Joséphine demeura donc immobile à l'ombre épaisse du citronnier; et toute haletante, elle observa chaque mouvement du Rongou. Il s'avancait lentement, aussi silencieux que la chauve-souris Vampire qui guette sa proie endormie, quand l'agami fit entendre un son de trompette plus éclatant et plus prolongé que le premier. Le noir s'arrêta et menaça de son sabre, avec une colère puérite, l'oiseau qui s'agitait sur son perchoir élevé; toutefois il n'osa d'abord se remettre en marche, et courbé vers la terre, il écouta un faible bruit qui venait de la maison.

La pauvre Joséphine, malgré ses angoisses, se disait bien que son devoir était de donner l'alarme au plus vite. Mais, au premier cri qu'elle pousserait, le Rongou ne manquerait pas de se retourner, de la voir; et elle frémissait à la pensée de se trouver, même pendant quelques minutes, à la merci de ce monstre.

D'ailleurs, elle espérait qu'après avoir commis quelque un de ces légers vols comme il se contentait d'en commettre parfois, peut-être après avoir prélevé une volaille ou deux sur celles que l'agami gardait avec tant de vigilance, il se hâterait de battre en retraite. Mais elle reconnut bientôt son erreur, et le Rongou avait certainement des projets plus sinistres et plus redoutables.

En effet, après s'être arrêté plusieurs fois, regardant et écoutant, il traversa la cour et s'approcha d'une espèce de hangar, couvert en feuilles de palmier, et attendant à la maison, où se trouvait le menu bois destiné à la cui-

sine. Il se baissa, et tout à coup on vit briller entre ses doigts une étincelle bleuâtre.

Le sauvage, tout sauvage qu'il était, connaissait l'usage de ces allumettes chimiques, si utiles et pourtant si dangereuses. Celle qu'il tenait ayant pris feu, il la lança dans les branchages secs qui s'enflammèrent aussitôt. Alors il revint en arrière, et, son sabre à la main, il se blottit derrière une touffe de manioc, prêt à fondre sur la première personne que l'incendie chasserait de la maison.

Joséphine avait eu d'abord quelque peine à se rendre compte des intentions du noir; mais, lorsque la flamme se montra, grandissant avec rapidité, l'espèce de stupeur qui paralysait son corps et son intelligence cessa brusquement. Elle oublia ses dangers personnels pour songer au danger que couraient les personnes de la maison, son frère surtout, d'être brûlés vifs. Elle se leva donc, et mettant toute sa force dans sa voix, elle s'écria :

— Au secours!... au feu!... Voilà le Rongou!

Elle n'eut pas le temps de s'assurer si son appel avait été entendu. Comme elle achevait ces paroles, elle vit une sorte de spectre accourir en bondissant; puis, une main de fer s'abattit sur elle et la renversa; en même temps le Rongou lui dit bas dans son patois créole :

— Mo tué to, si to crié encore... To essayé de crié, mo défie!

Et le misérable menaçait de la pointe de son sabre la faible jeune fille pantelante à ses pieds.

Cependant, après l'avoir contemplée à la lueur de la flamme, qui montait de minute en minute, ses idées parurent se modifier. Un affreux sourire laissa voir ses dents blanches et pointues.

— To jolie, reprit-il dans son jargon, to blanche plus

jolie que la mulâtresse... To la femme du capitaine qui blessé mo... To venir dans mo carbet et sera femme de D'chimbo.

En même temps il enleva dans ses longs bras Joséphine, qui se débattait vainement, et l'emporta vers l'autre extrémité du jardin avec autant de facilité que le chat emporte la souris, le tigre la gazelle.

La malheureuse enfant, à demi évanouie, put pourtant crier dans un dernier effort :

— Le Rongou!... le Rongou est revenu!... Au secours!

Michel, qui, seul dans la maison, était capable de lutter de vigueur avec le farouche Africain, ne pouvait répondre à l'appel désespéré de sa sœur. En revanche, M^{me} Gallois, toujours en alerte, sortit à demi vêtue de la maison, en brandissant un fusil et en poussant des clameurs, que Zénobie et César répétèrent de l'intérieur de leur case.

Le Rongou ne s'en inquiétait pas et se dirigeait avec sa proie vers la clôture du jardin, quand un coup de feu partit derrière lui. Avait-il été atteint? On ne pouvait le dire, car il semblait réellement invulnérable. Cependant il se retourna, et tandis qu'il maintenait Joséphine avec un seul bras, de l'autre il brandissait son sabre, en grinçant des dents.

La mulâtresse, en dépit de son intrépidité, s'arrêta à son tour et lui présenta le bout de son fusil; mais elle n'osait tirer une seconde fois, par crainte de blesser Joséphine et aussi de se trouver désarmée. Elle se borna donc à tenir en respect son formidable adversaire et se mit à l'accabler d'injures en langue créole.

Le Rongou hésitait à prendre un parti, quoique ce ne fût évidemment pas son léger fardeau qui l'empêchât de s'élaner sur M^{me} Gallois et d'en finir promptement.

ment avec elle. Ses irrésolutions ne tardèrent pas à cesser.

César et Zénobie venaient enfin de sortir de leur case en brandissant, lui une hache à fendre le bois, elle une broche à rôtir; et, ce qui était beaucoup plus sérieux pour le brigand nègre, Michel Bertomy apparut à la fenêtre de la maison.

Comment le sourd-muet avait-il été averti du péril de sa sœur? Par quel miracle avait-il été tiré du sommeil en ce moment de crise? Quoi qu'il en fût, un coup d'œil lui suffit, à la lueur de l'incendie, pour reconnaître ce qui se passait dans le jardin. Sans calculer le danger, il s'élança et vint tomber sur des plantes grimpantes qui amortirent sa chute. Aussitôt il se retrouva debout et se mit à courir en poussant les cris inarticulés qui lui échappaient quand il était violemment ému.

Ces sons bizarres, inconnus, qui n'avaient presque rien d'humain, semblèrent produire sur le Rongou plus d'impression que la hache de César, la broche de Zénobie et même que le fusil de M^{me} Gallois. Il examina d'un air d'étonnement et d'inquiétude ce nouvel assaillant, et, superstitieux comme tous les nègres, il le prit sans doute pour un de ces magiciens blancs dont il avait entendu raconter des prodiges. Aussi laissa-t-il tomber son fardeau et il songea enfin à la retraite.

Michel se précipita sur lui, en redoublant ses hurlements furieux, et si le Rongou avait eu la présence d'esprit de lui présenter la pointe de son sabre, peut-être l'impétueux jeune homme se fût-il enferré lui-même. Ces deux corps robustes se heurtèrent avec un bruit sourd et Michel demeura étourdi du choc; mais le noir, après être resté d'abord aussi ferme qu'un rocher, s'affaissa brusquement au milieu des maniocs dont cette

partie du jardin était plantée et devint invisible comme s'il se fût enfoncé dans la terre.

Cette disparition imprévue frappa de surprise tous les assistants. Ils ne savaient plus que penser quand la mulâtresse s'écria, en désignant du doigt quelque chose qui se mouvait dans les hautes herbes, près de la palissade :

— Là-bas... là-bas... Il se sauve!

Et elle tira un nouveau coup de fusil dans la direction indiquée.

Michel courut à l'endroit où il voyait remuer le feuillage. Il retrouva en effet le Rongou, qui rampait sur le ventre, et il se mit à le frapper des pieds et des poings avec une rage indescriptible. Le nègre n'essaya pas de se défendre et glissa comme une couleuvre entre les bras de son adversaire. A quelques pas de là, les torrents d'eaux pluviales avaient creusé le sol et déchaussé les palissades de manière à former par dessous une étroite ouverture. C'était par là que le malfaiteur avait pénétré dans le jardin, et c'était aussi par là qu'il opéra sa retraite. Quand Michel, après l'avoir vainement cherché dans les herbes, arriva près de la trouée, il le vit passer de l'autre côté avec une agilité qui tenait du prodige.

Du reste, il ne songea pas à le poursuivre; il avait hâte de secourir sa sœur, auprès de laquelle se trouvaient déjà M^{me} Gallois et la négresse. Joséphine venait de reprendre connaissance, et elle dit à Michel, comme s'il eût pu l'entendre :

— Merci, mon frère! Vous êtes arrivés fort à propos, toi et cette courageuse M^{me} Gallois... Sans vous j'étais perdue!

— Véritablement, mamzelle, reprit la mulâtresse, toute fière d'elle-même, le Rongou a pu voir que je ne le crai-

gnais guère, et s'il osait revenir... Ah! les blanches de l'Europe ne feraient pas ce que nous faisons, nous autres, blanches des colonies!

Michel, avec la fanfaronnade ordinaire à la jeunesse, exprima par signes qu'il tuerait le Rongou à la première rencontre.

— Souhaite plutôt qu'il ne se trouve plus sur notre chemin, mon frère! répliqua Joséphine en frissonnant.

Il devenait urgent de s'occuper de l'incendie qui menaçait de dévorer l'habitation tout entière.

Déjà César était accouru et démolissait le hangar à coups de hache. Par bonheur, la pluie abondante de la soirée avait pénétré la toiture en palmes qui était encore très-humide, et qui, en tombant, étouffa les flammes. Quelques seaux d'eau, avec le secours des habitants du voisinage, eurent bientôt raison du feu, et le dommage se borna à une perte insignifiante.

Le lendemain, quand les agents de la force publique recommencèrent leurs inutiles battues dans les environs de Cayenne, ils acquirent la preuve que le Rongou, selon son habitude, à la suite d'un crime par trop retentissant, avait quitté le voisinage de la ville; nous le retrouverons bientôt.

VII

LA TRAVERSÉE

Au jour indiqué, le *Lévrier*, aviso à vapeur de l'Etat, quittait la rade de Cayenne pour se rendre au pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni, en touchant aux îles du Salut. Ce navire, qui, chaque mois, portait des dépêches, des approvisionnements et des passagers dans les divers établissements de la Guyane française, était chargé de monde; et une foule tumultueuse se pressait sur le pont qu'une toile à voile protégeait contre le soleil. Il y avait là, outre les hommes d'équipage, des soldats, des employés de la marine, souvent accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants; puis des médecins militaires, des ecclésiastiques, des religieuses, auxquels se mêlaient quelques commerçants. Enfin il y avait surtout un grand nombre de transportés, qui allaient et venaient librement, en attendant qu'on les déposât à leurs diverses destinations.

Joséphine Bertomy et son frère, qui avaient été admis à bord du *Lévrier* par ordre du gouverneur, en leur qua-

lité de parents d'un transporté, étaient assis à l'arrière sur leurs bagages. La jeune fille semblait encore plus pâle qu'à l'ordinaire, à raison de sa récente aventure. Néanmoins son visage rayonnait d'une joie douce. Elle savait que chaque tour de roue du vapeur la rapprochait de son père et elle espérait l'embrasser dès le lendemain.

Grandval se trouvait aussi à bord du *Lévrier*. Il se rendait aux colonies pénitenciers du Maroni, sous prétexte de compléter sa cargaison de bois d'ébénisterie commencée à Cayenne; et, grâce à la sagesse de ses arrangements, on ne pouvait, comme il l'avait prévu, soupçonner le but réel de ce voyage. Cependant il se tenait loin de Joséphine et de son frère. Après les avoir installés sur le pont, il était allé s'asseoir à côté du pilote, avec lequel il semblait avoir lié connaissance, et ils causaient ensemble aussi assidûment que le permettaient les exigences de la manœuvre sur cette côte dangereuse.

On se dirigeait vers l'île Royale où le navire devait s'arrêter quelques instants, et les grosses lames du large commençaient à secouer assez rudement le *Lévrier*. Aussi produisirent-elles bientôt sur les passagers leur effet habituel, et le mal de mer se déclara parmi cette foule animée qui encombra le pont. Joséphine, déjà aguerrie contre ce mal par sa longue traversée, n'en était plus à le ressentir pour si peu. Mais une religieuse, assise à quelques pas d'elle, devint pâle tout à coup, et on put croire qu'elle allait tomber évanouie. Joséphine, qui l'observait avec compassion, se leva pour la secourir.

Cette religieuse, âgée d'environ quarante ans, avait une physionomie agréable et sympathique. Elle appartenait à l'ordre de Saint-Joseph de Chartres, dont les professes sont chargées dans les pénitenciers de veiller sur les femmes transportées et de soigner les malades.

M^{lle} Bertomy lui fit respirer un flacon de sels que M^{me} Gallois lui avait donné, en prévision d'un accident de cette nature.

La religieuse ne tarda pas à rouvrir les yeux et la remercia par un faible sourire.

— Ma sœur, demanda Joséphine, est-il quelque chose que je puisse faire encore pour vous soulager?

— Merci, mademoiselle; puisque vous êtes si bonne, conduisez-moi jusqu'à la cabine réservée aux dames; j'y trouverai mes sœurs qui prendront soin de moi.

Elle voulut descendre dans l'entre-pont, soutenue par Joséphine; mais ses jambes fléchissaient sous elle, et il fallut que la jeune Cauchoise la portât jusqu'à la cabine où se trouvaient en effet d'autres religieuses. Après l'avoir déposée sur un divan, Joséphine allait la laisser aux soins de ses compagnes, quand la malade lui dit avec effort :

— Vous êtes charitable, mademoiselle, et je sais que vous êtes pieuse, car je vous ai vue, ce matin, faire le signe de la croix en montant à bord... Vous allez à Saint-Laurent-du-Maroni, sans doute?

— Oui, ma sœur.

— C'est bien; nous nous reverrons, et j'espère...

La pauvre religieuse ne put en dire davantage; elle pâlit de nouveau et les spasmes revinrent. Joséphine, voyant ses secours inutiles, remonta sur le pont, où le sourd-muet avait défendu énergiquement sa place, pendant son absence, contre les envahissements des passagers.

Elle s'installa de nouveau sur ses paquets, et, la tête appuyée contre le bordage, elle s'abandonna à ses rêveries. L'avis avait laissé en arrière les îlots Remire, et quoique l'on ne perdit pas de vue la côte du continent,

on commençait à apercevoir, semblables à des montagnes de brume bleue, les îles du Salut, dont fait partie l'île Royale. *Le Lévrier*, dirigé par une main expérimentée, voguait avec une aisance apparente au milieu des vases durs et des vases molles, des rochers, des hauts-fonds qui rendent la navigation si difficile dans ces parages. Abord, soit effet du mal de mer ou de la chaleur, soit que la surexcitation du départ fût déjà tombée, le calme succédait à l'agitation des premiers moments. Sauf quelques éclats de voix isolés, on n'entendait plus que le battement régulier de la machine à vapeur et le bruit des lames qui déferlaient par intervalles contre les tambours des roues.

Tout à coup une voix railleuse dit à côté de Joséphine :

— Eh! voilà la petite Bertomy!... Bonjour, mademoiselle; ça va bien?

Joséphine tressaillit et se retourna brusquement. Un de ces transportés, qui se trouvaient en qualité de passagers à bord de l'avis, venait de se glisser près d'elle après avoir ôté ses sabots, afin de ne faire aucun bruit.

— Rigaut!... monsieur Rigaut! dit-elle avec effroi.

Michel, de son côté, avait reconnu l'homme que l'on pouvait considérer comme le mauvais génie de la famille Bertomy, et il attachait sur lui des regards étincelants.

— Paix! la petiote, il n'est pas besoin de tant crier, reprit Rigaut avec inquiétude, il y là-bas un surveillant qui me guette... Et puis, expliquez à votre pauvre innocent de frère que je ne vous mangerai pas... Ce n'est ni à vous ni à lui que j'en veux!

Joséphine se souvenait combien elle avait intérêt à ménager cet homme terrible; elle adressa donc quelques signes au sourd-muet, qui prit une attitude moins me-

naçante, sans cesser pourtant d'observer tous les mouvements de Rigaut.

— C'est cela, reprit le transporté avec satisfaction; causons comme de bons amis... Convenez, petite, que vous ne vous attendiez guère à me rencontrer! En effet, j'ai été jugé pour tentative d'évasion. Si j'avais été reconnu coupable, j'aurais été condamné d'abord à recevoir cinquante coups de corde, puis à passer deux années à la double chaîne... Mais on est malin, voyez-vous, et on a le truc pour emberlificoter son monde! J'ai trouvé moyen de sortir de là blanc comme neige. J'ai persuadé aux juges que j'étais tombé à la mer par le plus grand des hasards, et que le courant m'avait emporté au large avec l'arbre auquel je m'étais cramponné; car enfin, combien de chances avais-je de m'évader par un semblable moyen? Pas une sur dix mille. Avec cela, je leur ai conté, de la manière la plus attendrissante, mes souffrances, mes luttes contre les requins et les goëlands... J'ai cité des témoins (de bons camarades!) qui ont juré qu'ils m'avaient vu tomber à la mer par accident, sans pouvoir me secourir... Enfin, ma chère, les juges m'ont laissé aller sans aggravation de peine, sans coups de corde, sans rien... Tonnerre! on sait tirer son épingle du jeu!

Joséphine, quoique excellente chrétienne, souhaitait peut-être au fond du cœur que les choses eussent tourné autrement. Elle demanda avec timidité :

— Ainsi donc, monsieur Rigaut, on vous ramène au pénitencier de l'île Royale?

— Non, par malheur; ils tiennent mordicus à m'expédier dans leur infernal Maroni... Mais n'importe! s'ils croient me garder longtemps, ils se trompent d'une jolie façon. A force de tentatives, je finirai bien par réussir...

Et en attendant, ajouta-t-il avec son rire moqueur, je compte trouver là-bas l'ami Bertomy, que j'aurai besoin de surveiller, car je persiste à croire, petiote, que vous faites le voyage pour quelque manigance.

La pauvre Joséphine baissa la tête.

— Je vais seulement, répliqua-t-elle, apporter à mon père quelques consolations dans son malheur.

— Et sans doute aussi quelques écus, hein? Suffit; je sais les moyens d'en avoir ma part... Mais n'est-ce pas votre damné capitaine Grandval qui cause avec notre pilote? Ah çà, il est donc toujours cousu à vos jupons?... De par tous les diables! en voilà un qui a la vie dure et dont l'âme est chevillée dans le corps! Je l'ai pourtant recommandé à certains lurons qui n'ont pas froid aux yeux; et s'ils le manquent de nouveau, il faudra que je m'en mêle moi-même!

— Monsieur Rigaut, je vous en conjure, dit Joséphine en joignant les mains, renoncez à vos projets de vengeance contre le capitaine Grandval... Il n'avait nullement l'intention de vous trahir; il vous eût rendu au contraire, le cas échéant, tous les services possibles. Le hasard seul et la nécessité...

— C'est bon, c'est bon, interrompit le transporté avec distraction, ne prenez pas ces airs désespérés et ne me parlez pas sur ce ton pleurard... Voilà votre frère qui se remet à me faire les gros yeux et il a, je le sais, la poigne solide... D'ailleurs le surveillant me lorgne et il me causera du désagrément s'il s'aperçoit que nous ne sommes pas d'accord ensemble... Allons! je vais vous laisser tranquille... Mais, voyons, ma belle petite, ne pourriez-vous pas donner une pièce blanche à l'ami de papa? Je boirai à la cantine une bouteille de vin pour combattre le mal de mer! Vrai, je vous trouve gentille et je ferai

compliment à Bertomy sur vous... si vous êtes aussi bonne que jolie.

Joséphine fouilla précipitamment dans sa poche et en tira une pièce de monnaie qu'elle lui remit. Alors Rigaut se hâta de s'esquiver en lui jetant un remerciement ironique.

Cependant Joséphine n'était pas rassurée. Il lui semblait surtout indispensable d'apprendre sans retard à Grandval la présence du transporté sur l'avis, afin de le mettre sur ses gardes, et elle chercha des yeux le capitaine.

Il était encore en conversation avec le pilote et paraissait tracer un dessin d'après les indications de cet homme, en même temps qu'il prenait des notes sous sa dictée. Absorbé par son travail, il n'avait pas vu Rigaut causer avec M^{lle} Bertomy, et il resta quelques instants sans remarquer les appels de Joséphine. Enfin il les aperçut et s'empressa d'accourir.

— Il me semble, Pierre, lui dit-elle tristement, mais sans amertume, que vous me négligez beaucoup! Une pauvre fille est pourtant exposée à des ennuis de plus d'un genre à bord d'un pareil navire.

— Excusez-moi, chère Joséphine, répliqua Grandval un peu confus, mais je suis occupé en ce moment d'un travail dont vous reconnaîtrez peut-être plus tard toute l'importance. Les parages où nous nous trouvons sont justement redoutés des marins; les rochers, les bancs de vase, les courants, les marées y multiplient les difficultés. Grâce aux indications de cet habile pilote, je suis en train de dresser une carte de l'atterrissage entre Cayenne et le Maroni. Les passes, les sondages, les récifs à éviter, tout m'est indiqué avec la plus scrupuleuse exactitude... Comprenez-vous, Joséphine, combien

une pareille carte pourrait n'être utile si, comme je le suppose, j'étais obligé de conduire mon navire dans quelque anse écartée de cette côte ?

— Ah ! mon excellent Pierre, répliqua Joséphine attendrie, le succès, si nous l'obtenons, sera dû à votre sagesse, à votre prévoyance, à votre dévouement... Moi je n'ai que l'enthousiasme et la volonté... Seulement, mon ami, votre zèle pour l'œuvre commune ne doit pas vous faire oublier vos dangers personnels.

Alors elle lui apprit l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Rigaut et lui répéta les menaces proférées par le transporté. Grandval ne s'en montra pas alarmé outre mesure ; cependant il reprit en hochant la tête :

— L'arrivée de ce coquin au pénitencier du Maroni sera une difficulté de plus... Non pas que je craigne rien pour moi-même ; mais il ne faut pas se dissimuler que Rigaut exerce un pouvoir occulte sur les autres transportés. Il s'est vanté en notre présence d'être une espèce de roi du bagne, et les attentats dont j'ai failli devenir victime en sont la preuve. Peut-être même l'audacieuse tentative de ce monstre noir, le Rongou, contre votre personne, a-t-elle eu lieu à son instigation.

Joséphine frémit.

— Ne parlez pas de cela, Pierre, je vous en supplie, dit-elle en détournant les yeux ; cet horrible souvenir bouleverse ma raison et ne s'effacera jamais de ma mémoire, dussé-je vivre cent ans.

— Ah ! mademoiselle, que n'étais-je là ! Par bonheur, il paraît que ce brave Michel a vigoureusement joué des pieds et des mains contre ce nègre maudit... Mais laissons ce sujet qui vous émeut si profondément... Toujours est-il que la fâcheuse influence de Rigaut va sans

doute s'exercer encore sur M. Bertomy dont vous connaissez la faiblesse de caractère.

— Oui, oui, c'est un grand malheur ; mais nous nous efforcerons de soustraire mon père aux mauvaises inspirations... Eh bien ! mon cher Grandval, vous voilà prévenu ; je vous en conjure, soyez prudent.

Le reste de la journée se passa sans événements dignes d'être remarqués. Bientôt on atteignit l'île Royale, où l'on s'arrêta quelques heures pour déposer des passagers et des approvisionnements. Sur le soir, on se remit en route, afin de gagner l'embouchure du Maroni.

La nuit fut agitée, car la mer était dure et le vent assez fort. Joséphine avait cherché un refuge dans une cabine qu'elle partagea avec beaucoup d'autres femmes, et, comme on peut croire, elle ne dormit pas d'un sommeil très-paisible. Aussi, à peine fit-il jour que, s'empressant de quitter la chambre où elle avait passé la nuit, elle monta sur le pont pour chercher de l'air plus pur et plus frais.

En ce moment l'avisos se rapprochait de la côte qui resplendissait sous la lumière matinale, et déjà l'on apercevait la grosse bouée qui signale l'entrée du fleuve. Les rayons du soleil, glissant à la surface des lames, semblaient la mer comme d'une poudre d'or, de perles et de diamants. La terre, fraîche et humide de rosée, semblait sortir peu à peu du sein des eaux et envoyait par bouffées les plus suaves émanations, tandis que des papillons, aux couleurs éclatantes, s'aventuraient sur les flots, comme les premiers messagers de la verdure et des fleurs.

Joséphine contemplait avec admiration cet éblouissant spectacle. A côté d'elle se tenait toujours son frère Michel qui ne la perdait pas de vue au milieu de cette

foule de marins, de militaires et de transportés; et, nous avons regret de le dire, le brave sourd-muet, après une nuit passée sur le pont, bâillait à se démonter la mâchoire, fort indifférent en apparence aux beautés de la nature. Quant au capitaine Grandval, il ne s'était approché qu'un instant de M^{lle} Bertomy pour s'informer de sa santé et lui adresser quelques mots encourageants; puis il était retourné auprès de son pilote, qu'il paraissait n'avoir pas quitté de la nuit.

Bientôt on entra dans la rivière, et le tableau changea brusquement. On avait dépassé la plage sablonneuse des Hattes, située à l'embouchure du Maroni et où quelques centaines de transportés sont employés à débiter des planches. L'avis à vapeur voguait maintenant entre deux rives couvertes de palétuviers ou mangliers qui formaient d'interminables arceaux de verdure. Des volées de grands oiseaux aquatiques, aigrettes blanches, flamants roses, spatules et ibis, voltigeaient dans un air limpide ou à la surface des eaux, en faisant entendre des cris bizarres. On apercevait çà et là quelques légers bateaux, à la forme svelte, taillés dans un seul tronc d'arbre et sur lesquels un homme demi-nu, à la peau cuivrée, aux longs cheveux flottants, se tenait debout et immobile, son arc à la main; c'était un Indien Galibi qui guettait les poissons pour les transpercer d'une flèche rapide aussitôt qu'ils se montraient.

M^{lle} Bertomy se livrait depuis longtemps déjà à cette contemplation, quand la dame de Saint-Joseph, qu'elle avait secourue la veille, parut sur le pont et s'approcha d'elle.

— C'est là, dit la religieuse en la saluant, un spectacle curieux et nouveau pour ceux qui arrivent de France, n'est-il pas vrai, ma fille?

La malade, suivant l'ordinaire, s'était sentie délivrée du mal de mer dès que le navire avait pénétré dans le fleuve; et quoique son visage portât encore la trace de ses récentes souffrances, elle était calme et souriante. Elle tenait à la main un parasol, pour se garantir des rayons obliques mais déjà très-chauds du soleil levant. A quelques pas d'elle, une religieuse de rang inférieur, sans doute une sœur converse, égrenait silencieusement un chapelet.

Ce fut avec une joie véritable que Joséphine retrouva cette dame. Elle lui fit un accueil empressé et s'informa affectueusement de ses nouvelles. Tout en causant, elles s'assirent côte à côte, et la religieuse dit à Joséphine :

— Vous me plaisez beaucoup, mon enfant, car j'ai deviné en vous une fille pieuse à laquelle Dieu n'a pas épargné les épreuves de la souffrance. Puisque vous allez à Saint-Laurent, peut-être trouverai-je l'occasion de vous être utile. Je suis sœur Rosalie, supérieure des religieuses de Saint-Joseph dans les établissements pénitenciers du Maroni.

— Ah! sœur Rosalie, j'aurai bien besoin en effet de vos conseils, de vos secours, de votre protection.

— Et rien de tout cela, mon enfant, ne vous fera défaut... Mais, à votre tour, qui êtes-vous? La femme ou la fille de quelque employé sans doute?

Joséphine baissa la tête en rougissant.

— Hélas! non, ma sœur, balbutia-t-elle; je suis la fille d'un transporté, et j'arrive de France pour voir mon père.

— D'un transporté, répéta la religieuse qui devint froide et réservée tout à coup.

Joséphine remarqua très-bien ce changement.

— Oh ! ma sœur, dit-elle en laissant couler ses larmes, ne le méprisez pas parce qu'il a été frappé par la justice humaine!... Il est innocent du crime pour lequel on l'a condamné... Il est innocent, j'en ai la certitude.

La religieuse parut touchée de cette ardente conviction, de cette douleur.

— Je ne méprise personne, mademoiselle, reprit-elle doucement, et j'éprouve pour tous les malheureux, même coupables, des sentiments de compassion et de charité chrétiennes. Quant à l'erreur judiciaire dont, selon vous, votre père aurait été victime, je ne voudrais pas blesser votre amour filial; mais, nous autres, qui vivons parmi les transportés, nous savons combien ces erreurs sont rares et peu probables. Depuis vingt ans, ma fille, les devoirs de mon ministère me mettent en rapport avec des condamnés de tout sexe et de tout âge, c'est à peine si, pour deux ou pour trois, sur tant de milliers, on a pu dire : Celui-là est frappé injustement par la loi.

— Eh bien, ma sœur, répliqua Joséphine avec chaleur, mon père doit être compté parmi les deux ou trois innocents que vous avez rencontrés dans votre carrière d'abnégation et de charité... Tenez, sœur Rosalie, poursuivit-elle en s'animant de plus en plus, vous ne révoquerez pas en doute, vous, les inspirations d'en haut... La sainte Vierge elle-même m'est apparue dans sa gloire et sa majesté sereine, et elle m'a dit : « Va sauver ton père ! » C'est elle qui m'a décidée à quitter ma modeste demeure, ma paisible existence; c'est elle qui a renversé les obstacles, brisé les volontés ennemies; c'est elle qui me conduit par la main, à travers les difficultés et les dangers... Ma sœur, ma sœur! comment la reine des anges m'aurait-elle imposé cette mission si mon père était coupable?

Sœur Rosalie, dans sa jeunesse, avait peut-être ressenti elle-même quelque chose de cette exaltation religieuse qui se produisait avec tant d'expansion; toutefois elle avait trop vécu pour accepter sans examen les assertions de Joséphine. Elle la regarda donc fixement pendant quelques secondes; la sincérité et la candeur de l'innocente fille dissipèrent ses vagues soupçons.

— Je n'ai aucune raison, mon enfant, répondit-elle, pour mettre en doute ces manifestations divines. Dans tous les cas, votre présence auprès de votre père ne peut produire qu'un excellent effet; vous l'encouragerez, vous le consolerez, vous sauverez son âme, en lui enseignant la résignation et le repentir... C'est là certainement la mission que la sainte Vierge a voulu imposer à votre tendresse filiale.

Alors elle questionna plus intimement Joséphine sur ses affaires, sur sa position de fortune, et M^{lle} Bertomy, sauf quelques réticences commandées par leurs situations réciproques, la mit au courant de ce qui la concernait. Elle lui présenta son frère, le sourd-muet; elle désigna aussi, mais plus timidement, le capitaine Grandval, dont elle parla comme d'un ancien ami de sa famille. Ces explications parurent satisfaisantes à sœur Rosalie.

— Vous êtes une vaillante et courageuse fille, reprit-elle; et vous avez cette foi ardente qui triomphe de tous les obstacles... Mais ne connaissez-vous personne à Saint-Laurent?

Joséphine allait répondre, lorsque levant les yeux par hasard, elle aperçut Rigaut à quelques pas d'elle. La vue de cet homme en ce moment lui fut particulièrement pénible et elle demeura muette.

La religieuse remarqua son émotion et se tourna vers Rigaut qui supporta cet examen avec effronterie.

— Mademoiselle, demanda-t-elle, savez-vous qui est ce transporté ?

— Oui, oui, ma sœur... C'est lui qui a perdu mon père, c'est lui qui est cause de tous nos maux !

— Moi, je le rencontre pour la première fois, dit sœur Rosalie, mais il est bon de lui apprendre le respect.

En même temps cette femme, si bienveillante et si pleine d'onction jusque-là, se leva brusquement et se dirigea d'un pas ferme vers le transporté.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle avec autorité, pourquoi venez-vous dans la partie du pont réservée aux femmes et aux passagers libres ?

Rigaut répondit en ricanant et d'une manière grossière.

— Ah ! est-ce ainsi ? reprit la religieuse ; qu'on appelle le capitaine d'armes et qu'on mette cet homme aux fers jusqu'à notre arrivée à Saint-Laurent.

La supérieure des dames de Saint-Joseph avait qualité pour infliger de pareilles punitions, et un matelot de service se disposait à aller chercher le capitaine d'armes, quand Joséphine supplia sœur Rosalie d'user d'indulgence.

— Vous le voulez, mon enfant ? dit la religieuse en s'apaisant aussitôt ; soit, mais j'aurais dû peut-être... Allons, retirez-vous, poursuivit-elle en s'adressant au transporté ; mademoiselle a demandé votre grâce... Mais ne vous présentez plus devant mes yeux.

Rigaut comprit à temps qu'une bravade pourrait avoir des suites fâcheuses ; aussi, portant la main à son chapeau, se hâta-t-il de s'éloigner, non toutefois sans

avoir fait, en se retournant, une grimace moqueuse que sœur Rosalie ne vit pas ou ne voulut pas voir.

Les deux femmes reprirent leurs places sur un banc. Ce dernier incident, où la religieuse s'était révélée sous un jour si nouveau, avait un peu intimidé Joséphine, qui se taisait ; mais sœur Rosalie semblait avoir oublié déjà ce qui venait de se passer ; elle avait recouvré sa placidité bienveillante et montrait avec enjouement à la jeune fille les beaux paysages qui se succédaient sur les deux rives du fleuve à mesure que l'on avançait.

On se trouvait maintenant dans la partie du Maroni où la marée se faisait peu sentir, et les palétuviers qui, vers l'embouchure, formaient à droite et à gauche comme une muraille de verdure, avaient été remplacés par une végétation plus variée et surtout plus grandiose. C'était maintenant la véritable forêt vierge qui s'étalait aux regards, avec ses arbres, aux gigantesques panaches, avec son inextricable fouillis de bambous, de palmistes, de fougères colossales, avec ses interminables lianes, fleuries par elles-mêmes ou chargées de ces orchidées parasites qui forment partout des guirlandes et des girandoles de fleurs. Aux grands oiseaux aquatiques avaient succédé de beaux marails, des hoccos, des paraquois, des ramiers à gorge dorée, des toucans au bec monstrueux, sans compter la nombreuse et inévitable famille des perroquets.

Comme le navire se trouvait parfois à quelques pas seulement du rivage, on pouvait jeter en passant un rapide regard dans les clairières formées sur la lisière du bois par la chute d'un arbre ou par tout autre circonstance fortuite. C'était alors comme un éblouissement. Dans ces réduits de feuillage où le soleil lançait un rayon d'or, on entrevoyait mille êtres merveilleux, de formes et

de couleurs admirables. Des singes grands et petits se balançaient en grimaçant sur ces cordages de lianes comme sur des escarpolettes; des écureuils se poursuivaient de branche en branche, en poussant des cris joyeux; la poétique légion des oiseaux-mouches, colibris, sucriers, traçait des sillons d'azur, de pourpre et d'émeraude autour des fleurs, et semblait lutter de prestesse, d'élégance et de splendeur avec des papillons d'une grandeur inconnue dans nos climats, qui leur disputaient ces corolles parfumées.

Parfois aussi, mais à longs intervalles, la bordure de feuillage faisait place à un défrichement. Alors on apercevait dans l'espace, relativement étroit, conquis sur la forêt, une habitation solitaire, flanquée de quelques cases à nègres et souvent d'un moulin à sucre. Autour s'étendaient des plantations de bananiers, de cacaotiers, de caféiers, ou des champs de cannes, de rocou, de coton et de manioc. Mais un peu plus loin, la nature reprenait ses droits, et la forêt effaçait sous sa végétation dominatrice toute trace du travail de l'homme.

Sœur Rosalie donnait complaisamment à Joséphine émerveillée des explications sur ce qui attirait ses regards. Elle lui apprit de même comment le fleuve Maroni, sur lequel on voguait en ce moment, se trouvait former la limite entre la Guyane française et la Guyane hollandaise, si bien qu'une rive appartenait à la Hollande et l'autre à la France. Ce détail frappa tout particulièrement M^{lle} Bertomy.

— Mais alors, ma sœur, dit-elle avec vivacité, les transportés doivent s'évader facilement, puisqu'ils n'ont que la rivière à franchir pour se trouver en pays étranger?

La religieuse sourit.

— C'est justement, répondit-elle, le côté qui présente le moins de chances de succès pour les évasions. La Hollande a conclu un traité d'extradition avec la France, et aussitôt qu'un transporté est signalé sur son territoire, il est arrêté et remis à l'administration française. Dans la Guyane anglaise, située au delà, nos évadés pourraient, il est vrai, trouver un refuge, car l'Angleterre n'admet pas l'extradition, excepté dans certains cas déterminés; mais, entre la colonie anglaise et la nôtre, s'étendent des déserts infranchissables, et c'est seulement par mer que les transportés ont essayé quelquefois de l'atteindre.

— En ce cas, ma sœur, reprit Joséphine qui, comme on peut le croire, prenait grand intérêt à cette conversation, la fuite par l'intérieur du pays ne saurait présenter les mêmes difficultés. Ces vastes forêts doivent être des retraites sûres, et on peut y vivre sans peine, grâce à l'abondance du gibier et des fruits sauvages.

Cette fois, le sourire de la religieuse eut un caractère de tristesse et d'ironie.

— Chère petite, reprit-elle, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas. D'abord, dans le Haut-Maroni, au delà des pénitenciers où nous allons, il y a des hordes de nègres *Bosh* ou marrons, qui ont donné leur nom au fleuve, et ces nègres, alléchés par la prime que le gouvernement accorde pour la prise d'un évadé, courent sus à tous ceux qui s'enfuient; ils les suivent à la piste et manquent rarement de les ramener morts ou vifs. Quant à ces bois, si beaux en apparence, vous ne soupçonnez guère ce qu'ils recèlent de terreurs et de dangers.

Alors elle initia sa compagne aux mystères de cette contrée étrange où Joséphine, en effet, n'avait entrevu

encore que des papillons, des colibris et des fleurs. Elle lui parla de ces fourrés impénétrables où le sabre lui-même est impuissant à frayer un passage, où l'on peut tourner pendant plusieurs mois dans un cercle restreint sans parvenir à s'orienter, où le jaguar, puis le serpent grage, le serpent à sonnettes et le serpent corail menacent l'homme d'une mort terrible. Elle lui peignit les rivières et les lagunes, où pullulent les caïmans, et que l'on ne saurait traverser à gué ou à la nage sans être dévoré; ces savanes où le voyageur, s'il n'est englouti dans des abîmes de vase, est foudroyé par l'électricité que lancent les gymnètes, ou enlacé dans les replis de ces boas qui ont parfois trente et quarante pieds de long. Elle lui fit comprendre comment, dans la forêt vierge, l'homme inexpérimenté est en danger de mourir de faim. Pour terminer, elle lui raconta comment de malheureux transportés, après s'être enfuis des pénitenciers pour s'enfoncer dans ces solitudes, étaient revenus d'eux-mêmes, hâves, épuisés, couverts de plaies, et comment ils avaient mieux aimé subir toutes les aggravations de peine auxquelles la loi condamne les évadés que de mener un jour de plus cette effroyable vie des bois.

Joséphine écoutait ces détails avec un véritable désespoir. Comme elle demeurait muette et consternée, sœur Rosalie tira d'une circonstance qui venait de se produire un nouvel argument contre le redoutable climat de la Guyane.

— Tenez, mon enfant, poursuivit-elle, quand en France nous lisions la Bible, et quand nous y voyions que Dieu, pour punir l'endurcissement de Pharaon, avait envoyé « des mouches » contre les oppresseurs des Hébreux, nous n'avions pas idée de ce que pouvait être cette

« plaie d'Égypte. » Ici on comprend bien vite combien elle était cruelle. Parmi les fléaux de ce pays, les moustiques sont peut-être le plus insupportable, et, dans les forêts, le supplice que ces petits monstres ailés font subir nuit et jour aux créatures humaines dépasse toute croyance. On peut aussi en mourir, et, dans tous les cas, on est exposé à des souffrances continuellement renaissantes, qui ôtent toute force, toute énergie... Nous avons en ce moment même un échantillon de ce qu'était cette « troisième plaie d'Égypte. »

En effet, *le Lévrier* passait fréquemment si près du rivage, que ses agrès venaient fouetter les arbres et les buissons. Prenant sans doute ce choc pour une insulte, des milliers de moustiques, de maringouins et d'autres insectes sanguinaires, s'élevaient comme une nuée bourdonnante, et venaient fondre sur le pont du navire. Ces mouches maudites, dont plusieurs étaient de taille à faire jaillir le sang sous leur dard, s'acharnaient contre les personnes qui se trouvaient à bord, et les criblaient de piqûres venimeuses. Déjà, passagers et marins avaient la figure rouge et tuméfiée, les yeux bordés d'un cercle sanglant; le pauvre Michel lui-même se démenait comme un possédé pour échapper à un essaim de bestioles féroces qui, en tourbillonnant autour de lui, l'aveuglaient et semblaient vouloir le dévorer.

Joséphine et la religieuse s'étaient prémunies du mieux possible contre ces hôtes insupportables. Elles avaient mis des gants et rabattu soigneusement leurs voiles. Malgré ces précautions, les bêtes scélérates trouvaient moyen de s'introduire entre les plis les mieux fermés, et le visage des pauvres femmes portait déjà des preuves de ces intrusions opiniâtres. Bientôt sœur Rosalie dit en souriant :

— Je n'y tiens plus; je bats en retraite devant l'ennemi et je vais voir si dans la chambre je ne serai pas mieux à l'abri de ses atteintes... Mademoiselle, ne descendez-vous pas avec moi?

Mais Joséphine était trop agitée en ce moment, elle avait le cœur trop serré pour vouloir s'enfermer dans une cabine sans air et sans lumière. Elle préféra rester sur le pont en dépit des moustiques, et remercia la religieuse, qui s'enfuit.

Bientôt le capitaine Grandval s'approcha tout joyeux de M^{lle} Bertomy.

— Chère Joséphine, lui dit-il à voix basse, en lui montrant des paperasses qu'il tenait à la main, je peux maintenant conduire mon navire sur cette côte par la nuit la plus noire et par les plus mauvais temps; carte d'atterrissage, notes, documents, rien ne me manque, grâce à cet habile et obligeant pilote. J'ai déjà dans la tête tout un plan d'évasion dont je vous parlerai plus tard... Nous réussirons, je l'espère.

— Vous espérez, mon bon Pierre? répliqua Joséphine en soupirant; que Dieu vous entende! Pour moi, je n'espère plus.

Grandval allait lui demander la cause de ce découragement subit, quand un coup de canon retentit à bord de l'avis. Bientôt *le Lévrier* s'arrêta et laissa tomber l'ancre; on était arrivé à Saint-Laurent-du-Maroni.

IX

LA PREMIÈRE ENTREVUE

Saint-Laurent, qui, avec son annexe Saint-Louis, semble destiné à devenir la capitale de la transportation à la Guyane française, s'offre aux regards sous un aspect attrayant. A l'époque où se passent les événements de ce récit, la colonie en était encore à ses débuts, et la plupart de ses établissements avaient le caractère du provisoire. Quoiqu'elle présentât déjà l'apparence d'une ville naissante, aucune construction importante par sa masse n'attirait l'attention. Les habitations étaient basses, petites, recouvertes en bardeaux ou même tout simplement en palmes. Des massifs d'arbres les cachaient en partie et les faisaient paraître beaucoup moins nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement. Cependant un joli clocher, surmonté d'une croix, surgissait de cette verdure et pouvait rappeler à Joséphine les clochers rustiques de son pittoresque pays de Caux.

Dans le port régnait une certaine activité. Plusieurs navires, de nombreuses barques, étaient à l'ancre ou

amarrés au rivage. Sur la grève, on voyait des monceaux de ces bois précieux pour l'ébénisterie, la teinture et la construction, qui sont la principale production de la Guyane. Du reste, en ce moment, la population entière de Saint-Laurent semblait être accourue sur le bord du fleuve. *Le Lévrier*, comme nous l'avons dit, était un de ces avisos de l'Etat qui font, à jour fixe, la correspondance entre les divers établissements pénitentiaires de la Guyane, et le coup de canon qu'il venait de tirer pour annoncer son arrivée avait retenti joyeusement dans toute la colonie. On allait recevoir des nouvelles de France, des lettres, des journaux, des objets impatientement attendus; on allait voir des parents, des personnes chères. Aussi, ecclésiastiques et militaires, employés civils et transportés, se dirigeaient-ils avec empressement vers une plate-forme de bois qui servait de débarcadère et saluaient les arrivants par des acclamations joyeuses.

Au milieu de cette agitation, Joséphine Bertomy n'avait encore qu'une pensée, c'était de s'assurer si, parmi les hommes en chapeaux de paille et en sabots, qui couraient le long du quai, elle n'apercevrait pas son père. Tandis que Michel et le capitaine Grandval s'occupaient des bagages, elle examinait à travers son voile toutes ces figures flétries, parfois hébétées, plus souvent farouches; quelqu'un murmura doucement à son oreille :

— Je sais qui vous cherchez, chère petite; mais d'après ce que vous m'avez dit, *il* ne doit pas se trouver là. Sans doute, à l'heure où nous sommes, *il* est à l'abats dans les défrichements.

C'était sœur Rosalie qui lui parlait ainsi. La supérieure des dames de Saint-Joseph était accompagnée

de plusieurs autres religieuses portant des paquets et se disposant comme elle à débarquer.

— Eh bien! mademoiselle, poursuivit-elle avec bonté, savez-vous où vous devez loger? Il n'y a pas d'auberges ici comme dans les villes d'Europe, et votre situation pourrait être fort embarrassante sur cette terre de la transportation.

Joséphine avoua en rougissant qu'elle n'avait pas songé encore à se procurer un logement, mais que son frère et le capitaine Grandval se chargeraient de ce soin.

— Ces messieurs parviendront aisément à se caser, reprit sœur Rosalie; mais vous devez avoir d'autres exigences. Vous allez vous trouver au milieu d'une population qui ne ressemble guère à ce que l'on voit ailleurs, et il serait grand dommage qu'une honnête et pieuse fille... Eh bien, voyons, mademoiselle, pourquoi ne viendriez-vous pas demeurer avec nous au couvent? Ce n'est pas très-gai, je vous en avertis, et nous ne vivons pas d'une manière magnifique; mais notre maison sera l'asile le plus convenable pour vous. Avec votre robe et votre voile noirs, vous passerez aisément pour une de nos novices.

Cette proposition était très-agréable à Joséphine, qui remercia sœur Rosalie avec effusion; toutefois, elle voulut prendre l'avis de Grandval et de Michel. Le capitaine engagea fortement M^{lle} Bertomy à accepter l'offre obligeante de la religieuse; et le sourd-muet, après avoir reçu l'assurance formelle qu'il pourrait voir sa sœur aussi souvent qu'il le voudrait, et même passer des journées auprès d'elle, consentit à cet arrangement.

Aussi fut-il convenu que M^{lle} Bertomy partirait immédiatement avec les dames de Saint-Joseph et qu'on lui

enverrait ses bagages au couvent par un matelot. Quant à son frère et à Grandval, ils devaient, sitôt qu'ils se seraient procuré un logement, venir rejoindre Joséphine; puis, tous ensemble se mettraient à la recherche de Bertomy.

On se sépara donc et les dames descendirent dans une chaloupe qui ne tarda pas à les déposer sur le rivage.

Joséphine et ses compagnes eurent à traverser une partie de la ville pour atteindre le couvent. Les rues étaient larges, unies, tirées au cordeau; les maisons petites et basses, comme nous l'avons dit, mais uniformes, bien entretenues et d'une propreté scrupuleuse. Dans les rez-de-chaussée servant de boutiques ou d'ateliers, on entendait des chants joyeux; les marteaux résonnaient sur les enclumes; les scies et les rabots grinçaient, les navettes couraient sur le métier des tisserands. Hommes et femmes travaillaient avec ardeur, tandis que des enfants turbulents jouaient sur les portes.

Les transportés du Maroni se partagent en diverses catégories: d'abord celle des transportés employés aux travaux publics, qui se compose surtout des indisciplinés, des évadés, des incorrigibles, ou même tout simplement des condamnés récemment frappés par la loi; puis celle des transportés concessionnaires qui, à raison de leur bonne conduite, ont mérité un adoucissement de peine, et qui souvent ont obtenu la permission de se marier. Les concessionnaires eux-mêmes se divisent en deux classes: les transportés de « la concession suburbaine » forment la population des faubourgs, défrichent et cultivent le sol. Ceux de « la concession urbaine, » gens de métier pour la plupart, forment la population de la ville proprement dite. Ils exercent les professions de serrurier, de charpentier, de tailleur, comme dans les

villes ordinaires, et l'administration prend soin de ne les laisser jamais manquer d'ouvrage.

C'était donc à cette classe de transportés régénérés par le travail qu'appartenaient les habitants de Saint-Laurent; et Joséphine, à qui sœur Rosalie donnait, tout en marchant, des indications obligeantes, avait peine à croire que ces ouvriers chanteurs, ces familles joyeuses ne pussent regarder sans honte dans le passé, sans inquiétude dans l'avenir.

On arriva bientôt au couvent. Il était situé à l'entrée d'un vaste enclos formant le pénitencier des femmes dont les sœurs de Saint-Joseph avaient la surveillance. Dans cet enclos se trouvaient plusieurs petits bâtiments, construits d'une façon symétrique et régulière, où logeaient les transportées ou qui leur servaient d'ateliers; le bâtiment occupé par les religieuses était à peine plus somptueux. Dans les cours, sur des bancs placés à l'ombre des arbres, on apercevait quelques femmes transportées travaillant à des ouvrages de couture; d'autres, des pelles et des sarcloirs à la main, étaient chargées d'enlever les mauvaises herbes dans les préaux. Elles étaient vêtues uniformément d'une robe de grosse toile, d'un maigre fichu drapé en triangle sur le dos et croisé sur la poitrine. Leur coiffure consistait en un chapeau de paille à larges bords, et elles avaient des sabots pour chaussure. Du reste, la plupart étaient occupées en ce moment aux travaux de la campagne.

Sœur Rosalie, à son arrivée au couvent, fut fêtée par toutes les religieuses qui semblaient la chérir et la respecter comme une mère. Au milieu des démonstrations affectueuses dont elle était l'objet, la supérieure n'oublia pas sa nouvelle amie. Elle dit quelques mots à une sœur chargée de certaines fonctions dans l'intérieur du

couvent, et on s'empressa de conduire Joséphine à une chambrette qu'elle devait habiter désormais. Ce n'était rien de plus qu'une cellule, comme celles des religieuses; la modeste couchette, les meubles simples, le prie-Dieu, le crucifix, ne différaient en rien de ceux qu'on peut voir dans les couvents de France; et pourtant combien M^{lle} Bertomy se trouvait heureuse d'être assurée d'un pareil asile dans le pays des transportés!

Quelques instants plus tard, arrivèrent les malles, et la pauvre enfant put vaquer rapidement à quelques soins de toilette. Comme elle achevait de s'habiller, sœur Rosalie elle-même reparut, pour lui annoncer que Michel et le capitaine Grandval l'attendaient au parloir.

— Me voilà, je suis prête, ma bonne sœur, dit Joséphine avec vivacité; je vais donc enfin voir mon père!

— Peut-être, mademoiselle, feriez-vous bien d'attendre qu'il fût revenu du travail, car il y a un bon quart de lieue de la ville à l'endroit où il est employé à couper des arbres, et c'est une longue course pour une frêle enfant comme vous...

Mais Joséphine fit un geste de détermination.

— Allons! allons! je ne vous contrarierai pas, poursuivit la religieuse; il faudra pourtant que vous vous astreigniez aux règles de l'hygiène dans la Guyane si vous ne voulez bientôt tomber malade... Eh bien, puisque vous êtes décidée, je vous dirai que je viens de prendre des renseignements sur votre père et que ces renseignements sont assez satisfaisants. Le transporté Bertomy est seulement depuis peu de jours à Saint-Laurent, et on me le dépeint comme un homme sans grande énergie. Cependant il n'y aurait aucune plainte contre lui, s'il n'était possédé de la funeste manie du jeu. Pour le moment il est affecté aux travaux publics;

mais si, grâce à votre heureuse influence, il persiste à se bien conduire, on pourra lui faire obtenir un adoucissement de peine.

En entendant ce rapport favorable, Joséphine laissa couler ses larmes.

— Merci, ma sœur, reprit-elle, si vous saviez quel bien vous me faites quand vous me parlez ainsi de mon père!

— Je voudrais que mes éloges fussent sans réserve, chère demoiselle... Mais, avant de vous rendre à la forêt, ne prenez-vous pas quelque nourriture?

Joséphine remercia; et, son parasol d'une main, l'autre bras passé dans l'anse d'un petit panier qui contenait des provisions, elle rejoignit sans tarder son frère et Grandval au parloir. Sœur Rosalie leur donna un billet pour le chef des surveillants, et après leur avoir indiqué l'endroit où ils devaient rencontrer Bertomy, elle les laissa partir.

Les promeneurs sortirent de la ville, où leur présence avait excité une vive curiosité, et ils prirent une longue et large route taillée dans la forêt vierge. De chaque côté, on apercevait à des distances régulières les maisons des concessionnaires suburbains, avec leurs plantations d'arbres fruitiers, leurs champs de maïs, de manioc ou de patates douces. Toutefois, les habitations disparurent bientôt; il ne resta plus à droite et à gauche du chemin que des arbres de toute taille et de toute grosseur, formant comme une clôture impénétrable.

Cependant cette belle avenue n'était pas déserte. A chaque instant on rencontrait de lourds chariots, attelés de six à huit bœufs, et chargés de poutres que l'on conduisait à quelque scierie des environs. Des gendarmes passaient à cheval pour faire la *correspondance* entre les

pénitenciers. Des escouades de transportés, la hache sur l'épaule, se rendaient à l'abatis sous la garde des surveillants. D'autres transportés, remplissant l'office de cantonniers, arrachaient les rejets d'arbre et les plantes robustes qui essayaient de croître au milieu de la voie publique; sans ces précautions, quelques mois suffiraient pour transformer de nouveau en forêt vierge les routes les mieux tracées.

Joséphine, obligée de garder des gants et de tenir son voile baissé, afin de se soustraire aux morsures des insectes, avait beaucoup à souffrir de la chaleur. Cependant elle ne voulut pas s'arrêter. Haletante et tout en nage, sous ses vêtements de laine faits pour un autre climat, elle avançait résolument; et quand on la suppliait de ralentir le pas, elle disait avec son exaltation ordinaire :

— Et mon père... mon pauvre père que je vais voir!

Enfin, au milieu du calme qui régnait dans les bois, on entendit un roulement lointain de tambours.

— Courage! chère Joséphine, dit Grandval; nous approchons et nous aurons la chance, je l'espère, d'arriver à l'heure du repos des travailleurs; vous pourrez ainsi passer plus de temps auprès de M. Bertomy.

— Marchons, marchons, répliqua Joséphine.

Au bout de quelques minutes, on atteignit un endroit où une large percée était en voie d'exécution à travers la forêt. Il s'agissait évidemment d'une nouvelle route à ouvrir et déjà elle était à peu près achevée sur une longueur d'une cinquantaine de pas. Au delà, on n'apercevait plus qu'un affreux chaos d'arbres abattus ou déjà sapés par le pied, de branchages entassés, de lianes qui pendaient comme les câbles d'un navire après la rupture d'un mât. Le soleil entraît librement par cette ouverture, éclairant pour la première fois un sol noirâ-

tre, formé par le détritit de trente générations d'arbres séculaires.

Un grand nombre de transportés étaient employés à cet abatage; mais, comme l'avait supposé Grandval en entendant le tambour, c'était l'heure du repos, et les travailleurs, établis à l'ombre çà et là, attendaient un nouveau signal pour reprendre leur pénible besogne. Les uns étaient en train de manger; les autres chantaient ou causaient. La plupart, étendus sur des feuilles sèches, paraissaient accablés de lassitude. Avec leur costume presque blanc, ils formaient des groupes pittoresques et animés dans la sombre verdure des bois.

A la vue de cette foule, Joséphine, tout à l'heure si impatiente, se sentit fort intimidée, et Grandval, de son côté, comprit qu'il ne convenait pas de donner en spectacle à ces hommes souillés de crimes la tendresse filiale de l'honnête et candide enfant. Il pria donc M^{lle} Bertomy de s'arrêter, et ayant fait signe au sourd-muet de rester auprès de sa sœur, il se dirigea seul vers un groupe de surveillants en tunique et en képi, qui se reposaient à l'écart. Après avoir exposé en quelques mots à leur chef le motif de sa venue, il lui remit le billet de sœur Rosalie.

— Bertomy! répéta l'officier en promenant autour de lui un regard attentif; ah! c'est un des nouveaux venus... Tenez, le voilà là-bas qui fait en cachette une partie de cartes avec Cagnard Coupe-Sifflet... Veuillez me suivre.

Et il se dirigea vers deux transportés qui s'étaient établis dans un coin solitaire, sur un tronc renversé.

Grandval eût bien voulu préparer Bertomy à la visite de ses enfants; mais Joséphine et Michel ne pouvant tenir en place, s'étaient hâtés d'approcher.

Bertomy était alors âgé de cinquante ans environ, et il aurait eu une tendance à l'embonpoint si les fatigues, les privations, les ardeurs du climat n'y avaient mis bon ordre. Sa figure large, aux chairs flasques, bistrée par le soleil, tuméfiée par les piqûres d'insectes, n'avait aucune expression sinistre, mais elle annonçait une mollesse voisine de l'abrutissement. Son œil était terne, comme éteint. Ses vêtements, sordides, débraillés, flottaient autour de son grand corps maigre. Sa tournure affaissée contrastait avec celle de Cagnard Coupe-Sifflet, qui était petit, noir, alerte, et dont la face de chat-tigre reflétait les passions les plus viles.

Tous deux étaient tellement occupés de leur jeu qu'ils ne remarquèrent pas l'approche des visiteurs. Du reste la partie touchait à sa fin, et Cagnard dit d'une voix rauque en jetant les cartes, l'une après l'autre, sur la table improvisée :

— Atout ! atout... et atout !... Tu as perdu, l'ancien, et ta ration est à moi.

En même temps, il s'empara d'un morceau de pain déposé sur une souche et déjà à moitié couvert de fourmis.

— Oh ! Cagnard, tu me donneras bien ma revanche ? reprit l'autre d'un ton suppliant.

— Quelle revanche veux-tu donc ? Tu n'as plus rien.

— Eh bien, je te joue ma ration de demain.

Cagnard hésitait, quand il aperçut tout à coup l'officier et les autres personnes qui se dirigeaient vers eux. Il se leva d'un bond.

— Les employés ! murmura-t-il ; ouvre l'œil, l'ancien ! ils vont nous pincer.

Et il décampa.

« L'ancien » s'était redressé pesamment, sans avoir l'air de comprendre ce qui se passait.

— Bertomy, lui dit l'officier, voilà des personnes qui arrivent de France pour vous voir.

— De France ! répéta le transporté avec flegme.

Et il se mit à examiner les survenants. Les traits de Grandval et ceux de Michel lui-même ne parurent éveiller en lui aucun souvenir ; cependant lorsque son regard tomba sur Joséphine, qui venait d'écartier son voile, il éprouva un léger tressaillement.

— Eh ! mais, dit-il comme à lui-même, cette demoiselle ressemble... elle ressemble...

— A sa pauvre mère, à votre chère Madeleine ! s'écria Joséphine d'une voix vibrante ; ah ! père, mon bon père, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Tiens ! c'est la Joséphine ! reprit Bertomy avec plus d'étonnement que de joie ; bonjour, petite ; tu as fait un bon voyage ?

Joséphine ne put répondre et se jeta dans ses bras. Elle couvrait de baisers et de larmes ce rude visage, qui eût été repoussant pour tout autre qu'une fille affectionnée. Bertomy recevait ces caresses sans impatience, mais d'une manière passive, et il disait tranquillement :

— Oui, oui, tu es une bonne petite, je le sais, et tu m'aimes malgré... malgré tout. C'est bien à toi d'être venue et ta présence me vaudra sans doute quelques soulagements dans ma position ; car, vois-tu, on nous écrase de travail ici ; et puis il y a les insectes, la chaleur, les maladies... Mais que nous veut donc celui-là ?

Cette dernière observation s'adressait à Michel, qui, impatient d'avoir sa part dans les caresses paternelles,

avait saisi la main du transporté et la pressait contre ses lèvres.

— Quoi! mon père, s'écria Joséphine rappelée à elle-même, ne le reconnaissez-vous pas non plus? C'est Michel, mon frère Michel.

— Vraiment, qui diable s'en serait douté? Comme il est grand et fort! Quelle carrure! Il assommerait un surveillant d'un coup de poing... Allons! embrasse-moi aussi, mon gars... Bon! j'oublie qu'il ne peut m'entendre.

Bertomy présenta son visage à Michel; mais le sourd-muet ne s'accommodait pas de ces démonstrations tièdes et réservées. Il saisit impétueusement son père dans ses bras et le serra contre sa poitrine avec frénésie. Le transporté, se dégageant tout froissé de ces robustes étreintes filiales, dit d'un ton moitié grondeur, moitié riant :

— Le gaillard, comme il y va! quelles pinces! Mais ça pourra servir... Et ceux qui me font des misères trouveront maintenant à qui parler.

Grandval espérait qu'on allait, à son tour, le présenter à Bertomy; voyant qu'on l'oubliait, dans ce premier moment, il s'éloigna de quelques pas avec l'officier, pour laisser à cette malheureuse famille la liberté de ses épanchements.

Bertomy avait fait asseoir ses enfants sur le tronc d'arbre à ses côtés et déjà l'on commençait à causer du pays, du voyage périlleux que les jeunes gens venaient d'accomplir, quand il remarqua le panier que sa fille avait déposé à ses pieds.

— Hein! la Joséphine, demanda-t-il d'un air de convoitise, aurais-tu eu la bonne idée de m'apporter quelque chose à manger ou à boire? Ça tomberait joliment,

car voilà plusieurs jours que je perds ma ration aux dés ou à l'écarté... Les autres me trichent, je le sais bien; mais c'est plus fort que moi!

— En effet; moi qui oubliais... Pauvre père! est-il donc possible que vous souffriez parfois de la faim?

— Hum! plus souvent qu'à mon tour... Et si encore l'on ne souffrait que de cela!

Joséphine se hâta d'étaler sur l'herbe quelques provisions légères qu'elle s'était procurées à Saint-Laurent. Bertomy se jeta dessus avec voracité, et tout en les faisant disparaître, il marmotait distraitemment :

— Bonne petite!... braves enfants!... Ça sert tout de même d'avoir de la famille.

Ce repas sembla l'avoir mis de la meilleure humeur et disposé à la confiance. Il n'avait pas l'air de soupçonner que le frère et la sœur pussent être venus à la Guyane pour opérer une évasion dont il n'avait parlé que vaguement dans ses lettres; peut-être même avait-il complètement oublié cette ouverture à laquelle l'enthousiaste Joséphine avait attaché tant d'importance. Quoi qu'il en fût, il questionna tranquillement sa fille sur ses projets. Joséphine répondit avec émotion, en baissant la voix :

— Père, nous sommes seuls, et Dieu sait si je trouverai plus tard l'occasion de causer avec vous comme en ce moment... Je ne veux donc pas différer davantage à vous adresser une question sur un point qui m'occupe le jour et la nuit, d'autant moins que, suivant votre réponse, je prendrai une détermination définitive.

— Voyons, petite, de quoi s'agit-il?

Joséphine se posa bien en face de Bertomy, fixa sur lui son œil perçant, et dit en laissant tomber les paroles une à une :

— N'est-ce pas, père, oh ! n'est-ce pas que vous n'avez pas commis le crime abominable pour lequel on vous a condamné ?

Bertomy tressaillit comme s'il eût été mordu par la mouche la plus venimeuse de toutes les Guyanes.

— Ne parlons pas de ça, dit-il avec une sorte de brutalité ; de quoi diable cette enfant va-t-elle se mêler ? Laissons cela, te dis-je ; le passé est passé ; nul n'y peut rien. Je n'aime pas que l'on revienne sur ces anciennes histoires... Tiens, autre chose... veux-tu faire une partie de piquet ou de dés ? Je te joue... ce que tu voudras.

Il tira de sa poche un paquet de cartes crasseuses qu'il se mit à battre avec dextérité.

Mais Joséphine répondit par un geste tellement douloureux, tellement désespéré, que le jeu de cartes rentra aussitôt dans la poche secrète dont il était sorti.

— Père, dit-elle avec angoisse, comment dois-je interpréter votre silence ? Où sont ces protestations d'innocence que vous exprimiez autrefois avec tant d'énergie?... Oh ! je vous en conjure, dites-moi encore... que vous n'avez pas versé le sang.

— Veux-tu bien te taire ! On ne parle pas de choses pareilles... Ils m'ont jugé... Il n'y a pas à revenir là-dessus.

— N'est-il pas vrai que c'est Rigaut... Rigaut seul...

— Ah ! ça, veux-tu me faire assommer par Rigaut s'il apprend que je rejette tout sur lui ?.. A la vérité il est loin et nous ne nous reverrons pas de sitôt, je l'espère... Eh bien, oui, Rigaut est l'auteur de ce mauvais coup. Moi, j'étais un franc imbécile, un bête qu'on menait par le bout du nez. Aussi, la nuit, quand je ne dors pas, je crois toujours voir la figure pâle... Mais,

mille diables, puisque je te dis que je n'aime pas à parler de ça !

Joséphine avait un trop grand intérêt à connaître la vérité pour ne pas insister d'une manière impitoyable.

— Ainsi donc, mon père, reprit-elle, vous avez du moins assisté au crime que vous n'avez pu ou voulu empêcher...

— Est-elle obstinée cette petite ! répliqua Bertomy en frappant du pied ; morbleu ! va-t'on me tourmenter longtemps ainsi ? En ce cas on eût mieux fait de rester où l'on était !

Il y eut un moment de silence. La physionomie du transporté conservait une expression dure et sèche qui ne lui était pas habituelle. Enfin Joséphine reprit en cherchant à contenir son émotion :

— Mon père, je dois me contenter de la réponse vague que vous consentez à me donner... Je veux espérer encore... Mais la nécessité m'oblige à vous adresser une autre question sur laquelle je vous conjure de répondre avec plus de netteté.

Bertomy fit un geste d'impatience.

— Vous savez, poursuivit-elle, qu'à la suite du tragique événement, des papiers d'une grande importance ont disparu. L'existence de ces papiers m'intéresse directement, et si, mon frère et moi, nous avons pu accomplir notre voyage, nous le devons à l'espoir qu'on a de les recouvrer. Vous m'avez fait entendre plusieurs fois, dans vos lettres, que vous saviez où ces pièces étaient cachées. Je viens donc vous demander, mon père, des explications que vous ne pouviez m'écrire, et qui, je vous le répète, sont du plus haut intérêt pour moi.

— Ah ! il s'agit encore du testament de Guérinot ! reprit Bertomy avec humeur ; Rigaut avait bien deviné

qu'on pourrait tirer parti de cette paperasse; aussi ne voulut-il pas la détruire. Il la glissa dans une bouteille à large goulot que nous bouchâmes avec soin et que nous enterrâmes au pied d'un arbre sur la route de Bolbec... S'il n'y avait que ce testament dans la cachette, ce ne serait pas une grande affaire; mais il y a encore dix mille francs en billets de banque dont Rigaut ne jugea pas à propos de faire usage alors et qu'il mit en dépôt pour les bescins de l'avenir. Voilà pourquoi Rigaut est si âpre à défendre ce secret, car s'il parvenait à s'échapper, comme il en a le désir, il trouverait là-bas de quoi se donner du bon temps.

— Ainsi, plus de doutes! répliqua Joséphine avec accablement; vous avez connu le crime, et vous en avez partagé le produit... que le ciel ait pitié de vous et de nous!

Elle ajouta, après une courte pause :

— Eh bien, mon père, l'arbre au pied duquel ont été cachés ces objets précieux est situé, m'avez-vous dit, dans les environs de Bolbec; mais consentez à m'indiquer d'une manière plus précise...

— Ah! ah! la Joséphine, tu veux, je crois, te faire une dot pour épouser quelque beau garçon de Fécamp!... Allons! il y aura peut-être moyen de s'entendre, car, selon toute apparence, ni Rigaut, ni moi, nous n'irons jamais déterrer la bouteille, et il vaut mieux que tu en profites...

— Pouvez-vous m'attribuer une semblable pensée? Je ne souhaite avoir à ma disposition ce dépôt que pour le restituer à ses maîtres légitimes.

— Ça serait une fière bêtise, car papiers et argent n'appartiennent plus à personne... Enfin, puisque tu y tiens tant, on verra; et quand tu auras mis la main

sur le magot, il te sera facile d'envoyer sa part au pauvre papa, qui souvent manque d'argent pour payer son tabac ou pour intéresser une partie avec un camarade... Ah! par exemple, il faudra s'arranger afin que Rigaut ne se doute de rien, car s'il apprenait jamais que j'ai lâché un mot sur cette affaire... Heureusement, il est à l'île Royale et je ne crois pas qu'il en revienne de si tôt!

— Mon père, dit Joséphine avec tristesse, je ne voudrais ni vous tromper, ni vous surprendre. Rigaut, que vous paraissez tant redouter, vient d'arriver ici avec nous, sur un navire de l'Etat.

— Hein! que diable chantes-tu donc? demanda le transporté qui pâlit sensiblement.

Joséphine lui expliqua en peu de mots comment Rigaut, après sa tentative inutile d'évasion, venait d'être envoyé à Saint-Laurent-du-Maroni.

— Tu m'en apprends de belles, reprit Bertomy en essuyant son front baigné de sueur; Rigaut ici! alors c'est fini de rire... Heureusement je n'ai rien dit encore; il y a bien des arbres sur la route de Bolbec, et je te déferais de découvrir... N'importe! que l'enfer confonde Rigaut!

— Cet homme est-il donc si à craindre? J'aurais cru que, dans sa position, il lui était impossible...

— Mieux vaudrait agacer le tigre, se coucher sur les scorpions et les mille-pieds, tirer par la queue le serpent grage, que d'avoir Rigaut contre soi. Je ne sais s'il peut quelque chose contre les « civils; » mais, parmi nous autres, tout le monde tremble quand il nous regarde de travers... Il faudra que je me fasse bien venir de lui, ou il m'arrivera malheur.

Joséphine sentit qu'en ce moment elle ne tirerait rien

de son père, terrifié par le retour inattendu de Rigaut. D'ailleurs, ce qu'elle venait d'apprendre l'avait jetée dans un trouble inexprimable, et toutes ses idées étaient bouleversées.

Comme elle restait pensive et muette, un roulement de tambour retentit à quelque distance. L'heure du repos était passée; les transportés, sur les impérieuses injonctions des surveillants, se levaient en tumulte et saisissaient leurs haches pour retourner à l'abatis.

Bertomy s'était levé comme les autres :

— Allons! reprit-il, voilà *la fatigue* qui recommence... Quel ennui!... Eh bien, la Joséphine, tu t'arrangeras pour que nous nous revoyions le plus souvent possible... En attendant, n'aurais-tu pas quelques sous à me donner? On nous mène rudement, vois-tu, et nous manquons souvent de monnaie, faute de grosses pièces.

Joséphine, rouge et confuse, s'empressa de glisser dans la main de son père tout ce qu'elle avait d'argent. Au même instant, l'officier reparut avec Grandval.

— Bertomy, dit-il, vous savez le règlement... Je ne peux, sans ordre, vous dispenser du travail.

— C'est bon, on y va, répliqua le transporté d'un ton patelin; c'est que, mon lieutenant, quand on a de beaux et braves enfants, comme ceux ci... car ce sont mes enfants... bien légitimes!

L'officier jeta sur la jeune fille un regard de commisération. Quant à Joséphine, elle dit avec effort à Bertomy en lui désignant Grandval :

— Un moment encore, mon père! J'ai oublié de vous faire faire connaissance avec cet excellent jeune homme, qui nous a rendu de grands services à mon frère et à moi, et auquel nous devons, plus qu'à personne, d'avoir pu venir à la Guyane... C'est le capitaine Pierre Grand-

val, le fils à Jérôme Grandval de la Manse-Vieille... vous vous rappelez bien?... La Manse-Vieille, à deux lieues de chez nous!

— Si je me souviens de la Manse-Vieille et du voisin Grandval! s'écria le transporté dont les traits flétris exprimèrent un sentiment de joie mêlé d'amertume. Ah! jeune homme, j'ai bien connu votre père et je lui ai vendu plus d'une fois des bestiaux et du blé... C'était le bon temps, et Jérôme a eu plus de « bonheur » que moi... Ah! ça, vous êtes donc capitaine de navire? C'est joli à votre âge, et je vous remercie de ce que vous avez fait pour mes enfants... Touchez là!

Et il tendit sa main à Grandval.

Le premier mouvement du marin fut de se retirer en arrière; mais, voyant Joséphine le regarder avec anxiété, il se ravisa et pressa légèrement la main qu'on lui tendait. Les yeux de Joséphine se remplirent de larmes.

— Merci, mon bon Pierre, soupira-t-elle.

Les surveillants s'impatientaient; force fut donc d'abrégier les adieux.

— Allons! monsieur Grandval, reprit le transporté avec une sorte de bonhomie, vous reviendrez me voir... Nous causerons de l'ancien temps et nous jouerons une partie ensemble, si le cœur vous en dit.

Après avoir adressé un dernier signe d'adieu à son fils et à sa fille, il alla se mêler aux autres transportés.

— Partons, partons, dit précipitamment Joséphine en s'emparant du bras de Grandval.

On reprit le chemin de la ville. Michel marchait le dernier, et seul il se retournait quelquefois pour essayer de revoir son père au milieu de ce tohu-bohu de travailleurs et d'arbres renversés. M^{lle} Bertomy avait rabattu son voile afin de cacher l'effrayante altération

de ses traits. Après un assez long silence, Grandval lui dit timidement :

— Il me semble que vous n'êtes pas satisfaite du résultat de cette première entrevue avec... votre père?

— Ah! vous aviez raison, Pierre, répliqua Joséphine vec égarement; *il* n'est pas tel que je m'attendais à le trouver d'après ses lettres et d'après mes folles idées... Enfin moi, qu'importe? N'est-ce pas mon devoir d'accepter ma part dans ses hontes et dans ses châtiments?

— Voyons! chère demoiselle, calmez-vous... Nous tirerons votre père de cette affreuse position, et vous savez que déjà je prépare les voies pour y réussir.

— Ne vous pressez pas, Pierre Grandval, répliqua M^{lle} Bertomy d'un ton sombre; je ne *lui* ai rien dit encore du motif réel de mon voyage. Lui-même ne paraît ni s'en souvenir ni s'en soucier. Ce désir qu'il avait exprimé et que j'avais recueilli avec tant d'ardeur, ce désir dont la réalisation, depuis plusieurs mois, ne me laisse aucun repos, n'était sans doute pour lui qu'une vaine parole... Ne vous pressez pas, vous dis-je, je dois de nouveau consulter ma conscience avant d'exposer tant d'existences précieuses.

— Quoi! Joséphine, auriez-vous renoncé...

— Je n'ai renoncé à rien encore... Par pitié! ne m'interrogez pas... Sais-je ce que je ferai, ce que je dirai demain? Cette lumière que je voyais en haut, qui m'éclairait, qui me guidait, vient de s'éteindre ou du moins s'est profondément obscurcie. J'erre dans le vide et les ténèbres; attendez que la lumière brille de nouveau et que je revoie ma route!

Le reste du trajet s'accomplit en silence. A la porte du couvent on se sépara. Grandval et le sourd-muet retournèrent au logement qu'ils avaient trouvé en ville

chez un fonctionnaire public, et Joséphine, épuisée de fatigue et d'émotion, se réfugia dans sa cellule.

Sur le soir, sœur Rosalie vint faire visite à sa jeune hôtesse; elle la trouva tout en larmes et prosternée devant une image de la Vierge. A sa vue, Joséphine se leva et courut se jeter dans ses bras.

— Ah! ma sœur, lui dit-elle en sanglotant, vous qui êtes une sainte, vous qui marquez chaque jour de votre vie par une bonne œuvre, priez pour moi... Priez pour que Dieu me soutienne, pour qu'il me montre mon devoir.

que, quant à lui, il n'était disposé à tolérer ni désordre, ni scandale.

Joséphine ne répondit rien à ces allusions injustes et malveillantes contre l'homme qu'elle aimait. Le caractère de Bertomy commençait à lui apparaître sous son véritable jour. Le transporté avait un esprit faible, incapable par lui-même de mal comme de bien, mais subissant avec facilité toute influence mauvaise. Chez lui, les émotions du jeu, la honte de sa situation actuelle et sans doute aussi l'action énervante du climat, avaient achevé de briser les ressorts d'une âme mal trempée. Joséphine se voyait donc dans la nécessité de le disputer à l'espèce de démon qui semblait l'avoir ressaisi déjà et elle sentait toute sa faiblesse en pareille circonstance.

Aussi se garda-t-elle encore de révéler le motif véritable de son voyage à la Guyane; et quittant un peu brusquement son père, elle retourna au couvent, plus découragée, plus triste que jamais.

Il avait été convenu que, ce jour-là même, on ferait visite à Marguerite Robin, la paysanne du pays de Caux, qui, condamnée à la transportation pour crime d'infanticide, avait épousé un concessionnaire suburbain de Saint-Laurent. Grandval devait être de la partie. Il avait connu autrefois la famille Robin, et puis il comptait conclure un marché avec Lefrançois, le mari de Marguerite, qui pouvait, comme la plupart des concessionnaires, se livrer à de petites spéculations commerciales et avait, disait-on, des bois d'ébénisterie à vendre. Du reste, sœur Rosalie, exactement renseignée sur tous les habitants de Saint-Laurent, parlait avec éloge des époux Lefrançois, et les citait comme un ménage modèle parmi les concessionnaires de la colonie.

X

LES CONCESSIONNAIRES

Le lendemain matin, Joséphine était plus calme. Toutefois elle ne voulut pas que Grandval l'accompagnât dans la visite qu'elle fit à son père, de peur de lui imposer une gêne pénible, et elle se rendit seule avec le sourd-muet dans la forêt.

Elle trouva Bertomy très-différent de ce qu'elle l'avait vu la veille. Sa bonhomie avait disparu; il se montra sec, égoïste et brutal. Ayant perdu l'argent qu'il avait reçu de sa fille, il en demanda de nouveau, et se plaignit qu'on ne lui eût pas encore apporté quelques provisions délicates. Il murmura contre les enfants qui étaient « regardants » avec leur père. Evidemment il avait vu Rigaut et subissait déjà la domination de cette nature perverse. Joséphine en douta encore moins quand Bertomy fit entendre qu'il connaissait la prétendue trahison de Grandval à l'égard « d'un pauvre camarade. » Il parla d'amis dangereux, contre lesquels une brave fille devait se tenir en garde; et il annonça

A l'heure dite, Grandval et Michel arrivèrent donc. Joséphine mit dans son panier quelques bagatelles d'Europe qu'elle destinait en cadeaux à Marguerite; et, escortée de ses deux protecteurs habituels, elle se dirigea vers la demeure des époux Lefrançois.

Les concessions, situées hors de la ville et occupées par des ménages agricoles, consistent, comme nous le savons, en maisonnettes à un seul étage. Elles sont espacées de cinquante mètres en cinquante mètres, à droite et à gauche d'une large avenue, et disposées de manière à ne jamais se faire vis-à-vis, afin de prévenir sans doute des rapports possibles de mauvais voisinage entre les concessionnaires. Quelques bâtiments légers servant de cuisine, d'atelier ou d'étable, les accompagnent; et derrière chacune d'elles, s'étend un terrain de deux cents mètres de long sur cent mètres de large, où l'on cultive les fruits et les légumes d'Europe, conjointement avec les productions particulières au pays. Mais, sol et récoltes, tout appartient en propre au concessionnaire, quand par son travail et sa bonne conduite il a obtenu que sa concession soit définitive. Il peut aliéner sa propriété, la vendre, en acquérir de nouvelles, aussitôt qu'il a payé sa dette à la loi; il a le droit de faire venir sa famille pour l'y installer, et l'Etat se charge généreusement des frais du voyage.

Du reste, il ne faut pas croire que le transporté arrive sans efforts et sans peine à cette situation enviée de propriétaire. L'abatis des arbres, le défrichement, l'ouverture des routes, le creusement des fossés, la construction des maisons, tout cela est son ouvrage. L'administration réunit un groupe de vingt transportés qui, par une conduite sans reproches, se sont rendus dignes de cette faveur; elle met à leur disposition du terrain

pour vingt lots, elle leur fournit gratuitement les outils, les chariots et les attelages nécessaires; elle les nourrit pendant un temps déterminé. Ces vingt hommes, travaillant en commun, doivent percer dans les bois une route d'un kilomètre de long, mettre en culture le sol de chaque lot, construire les vingt maisons d'habitation sur un plan uniforme. Alors l'association cesse; les lots sont tirés au sort, et chaque transporté s'établit sur celui qui lui est échu en partage. Le concessionnaire doit donc se résigner à de longues et rudes fatigues; et si l'on songe que tous ses travaux s'accomplissent sous un climat brûlant, qui use rapidement les Européens, on reconnaîtra que son petit domaine est légitimement gagné.

C'était donc vers un de ces cottages de concessionnaires que Joséphine et ses compagnons se dirigeaient, et ils avaient hâte d'arriver. Bien que la saison des pluies, qui remplace l'hiver dans les pays tropicaux, tirât à sa fin, on avait assez souvent encore de violentes et subites averses. Or le soleil, si pur le matin et les jours précédents, venait de se couvrir de nuages, et quoique la chaleur fût toujours insupportable, les cataractes célestes menaçaient de s'ouvrir d'un moment à l'autre.

Aussi M^{lle} Bertomy, qui n'avait qu'un léger parasol pour se garantir de l'orage, pressait-elle le pas. Effrayée par ce ciel menaçant, elle regardait avec impatience les habitations uniformes qui s'élevaient alternativement à droite et à gauche de la route; et déjà de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber sur les feuilles des palmiers, quand on atteignit enfin la demeure des époux Lefrançois.

Cette concession, au premier aspect, ne différait en rien des autres. L'étage unique de la maisonnette était

élevé de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre par des piliers en maçonnerie, et cette espèce de sous-sol, en isolant l'habitation, la préservait des insectes et de l'humidité. On montait à la demeure du transporté par un petit perron de bois. La toiture était en planches; les fenêtres, garnies de nattes transparentes, étaient protégées, en outre, par des volets. Dans la cour, un hangar servait de cuisine; de l'autre côté, il y avait une étable où l'on entendait beugler une vache, tandis qu'un porc gras montrait son groin sordide à l'échancrure d'une porte. Des poules nombreuses, auxquelles se mêlaient quelques autres beaux oiseaux gallinacés inconnus en Europe, picoraient autour de la maison; et le coq, en élevant sa voix sonore, pouvait rappeler aux exilés les joies de leur enfance, les souvenirs de la patrie.

Mais, ce qui frappait surtout chez les époux Lefrançois, c'étaient l'ordre et la propreté qui semblaient régner partout. Le bâtiment était fraîchement badigeonné, la toiture nette et polie. Dans la cour, on ne voyait aucun immondice qui nécessitât l'intervention des ignobles vautours urubus, aucune de ces plantes parasites qui germent, se développent et se multiplient avec une si inconcevable rapidité. Derrière la maison, l'œil se reposait sur de belles plantations, sur des champs merveilleusement cultivés. Tout cela, sans doute, ce n'était pas la richesse, mais une aisance relative qu'eussent enviée bien des pauvres diables du vieux monde.

Comme les promeneurs s'étaient arrêtés devant l'habitation, cherchant à s'assurer qu'ils ne se trompaient pas, une femme d'une trentaine d'années, portant le costume, si familier à leurs yeux, des paysannes normandes, apparut sur le seuil et leur dit avec douceur :

— Entrez, mademoiselle, entrez, mes bons messieurs. L'averse ne sera pas de longue durée, je l'espère, mais elle sera forte. Mettez-vous à l'abri chez nous.

Mieux encore que cette amicale invitation, un grondement sourd qui se faisait entendre à quelque distance et qui se rapprochait avec rapidité, coupa court aux hésitations de Joséphine et de ses amis. Ils entrèrent donc et quand ils eurent franchi le seuil hospitalier, la pluie tomba si drue, si serrée, si abondante qu'elle semblait devoir changer tout le pays en un immense lac.

On se trouvait maintenant dans une pièce assez vaste qui, avec une autre chambre dont elle était séparée par une légère cloison, formait tout le logement de la famille. Là encore régnait la propreté la plus méticuleuse. Les meubles, de fabrication un peu grossière, semblaient être pourtant d'un bois rare et recherché; c'étaient une commode, une de ces grandes armoires si appréciées des ménagères, une table et des tabourets. Sur la commode on avait étalé quelques ouvrages en coco ciselé, comme en exécutent les forçats et quelques boîtes en paille de couleur, représentant des dessins naïfs. Le long des murailles pendaient plusieurs gravures de religion. La porte intérieure, demeurée ouverte, permettait de s'assurer que la seconde chambre était meublée à peu près de la même manière, sauf qu'elle contenait un lit, entouré de sa moustiquaire, et un berceau tout blanc, aux rideaux de gaze, où dormait un petit enfant. Il n'y avait de cheminée ni dans l'une ni dans l'autre pièce, cet accessoire obligé de nos maisons européennes se trouvant inutile dans ce pays du soleil.

Tandis que la maîtresse du logis, avec une politesse modeste et réservée, s'efforçait d'avancer des sièges, elle devint elle-même l'objet d'un examen attentif. Elle

n'était plus jolie, si jamais elle l'avait été; mais ses traits exprimaient une résignation mélancolique. On remarquait dans ses mouvements un air de gaucherie craintive qui éveillait la sympathie.

— Vous êtes sans doute M^{me} Lefrançois? demanda Grandval; j'aurais à causer avec votre mari.

La pauvre femme lui jeta un regard inquiet; mais rassurée par l'air franc et ouvert du marin, elle répondit avec empressement :

— Mon mari travaille dans le champ de cannes à sucre, monsieur, et cette pluie va le faire rentrer sans doute, à moins qu'il ne se soit réfugié sous un abri en feuilles de palmier qu'il s'est construit là-bas à portée des cultures... Mais je puis l'appeler.

— Ne le dérangez pas, dit Joséphine, nous l'attendrons; et si le capitaine Grandval est venu pour lui, moi je suis venue pour vous... Marguerite, pauvre Marguerite, m'avez-vous donc oubliée?

Et elle leva son voile.

Marguerite la regarda fixement et quelque chose de farouche passa d'abord sur son visage; mais cette impression dura seulement l'espace d'un éclair. Bientôt une joie pure, immense se refléta sur ses traits et elle s'écria impétueusement :

— Mademoiselle Bertomy! Est-ce possible?... Les anges peuvent-ils descendre parmi les damnés?

— Je ne suis pas un ange, Marguerite; et il n'y a pas de damnés sur la terre, où la piété et le repentir peuvent changer les damnés en anges... Ne voulez-vous pas m'embrasser?

Et la douce jeune fille lui tendit les bras.

Marguerite fit un mouvement comme pour s'y précipiter;

pitier; mais elle se retint. Tombant à genoux devant Joséphine, elle fondit en larmes et s'écria :

— Je ne suis pas digne d'un pareil bonheur, ma bonne, ma digne, ma sainte demoiselle!... Ah! c'est un jour béni que celui où vous entrez dans ma maison! Ici votre souvenir est toujours présent... Quand je regarde en arrière, je ne vois qu'une figure compatissante, sereine, lumineuse, comme celle de la Vierge, c'est la vôtre!... Alors que tout me repoussait, me maudissait, me haïssait, seule vous m'avez secourue, plainte et consolée... C'est votre pensée surtout qui m'a donné l'horreur de mes fautes et qui m'a ramenée au bien.

Joséphine la releva et l'embrassa, malgré sa résistance; la pauvre femme était suffoquée par les sanglots.

— Allons! remettez-vous, chère Marguerite; oubliez ce passé si douloureux... Et puis ne voulez-vous pas dire un mot à ces messieurs qui ne sont pas non plus tout à fait des étrangers pour vous?... C'est mon frère Michel Bertomy, et le capitaine Grandval, fils au père Grandval de la Manse-Vieille.

La femme du transporté se tourna vers les deux jeunes gens et balbutia quelques paroles obligeantes; mais évidemment Joséphine l'absorbait tout entière. Elle s'assit par terre à ses pieds, et lui prenant les mains dans les siennes, elle se mit à la contempler avec amour.

— Voyons! Marguerite, soyez donc raisonnable, reprit M^{lle} Bertomy; parlez-moi plutôt de votre situation présente... Elle est paisible et heureuse, j'imagine?

— Plus heureuse que je ne le mérite, mademoiselle, répliqua Marguerite humblement, nous vivons ici dans l'abondance. J'ai un bon mari, économe et travailleur... Comme moi, ajouta-t-elle plus bas, il a commis des fautes; mais nous ne parlons jamais du temps passé. Excepté

par quelques méchantes gens, comme il y en a dans ce pays, nous sommes bien vus de tout le monde. Nous recevons fréquemment la visite de M. le curé, des bonnes sœurs, de M. le gouverneur lui-même, et on ne nous adresse que des paroles encourageantes... Mais, ajouta-t-elle en se relevant par un mouvement impétueux, vous ne savez pas encore quelle est notre principale consolation!

Elle courut dans la pièce voisine et revint bientôt portant dans ses bras une enfant de huit à dix mois, fraîche et rose, qui, quoique éveillée en sursaut, ne laissait pas de sourire à sa mère. Marguerite la présenta à M^{lle} Bertomy en lui disant :

— C'est ma fille! n'est-ce pas qu'elle est belle? Mon mari et moi nous raffolons de cette créature bénie que Dieu nous a envoyée dans sa miséricorde... Et savez-vous comment elle s'appelle? Joséphine, comme vous... Il m'a semblé que votre nom lui porterait bonheur, comme celui d'une sainte!

— Je vous remercie, Marguerite; hélas! ce nom ne m'a guère porté bonheur à moi-même.

Et elle se mit à caresser l'enfant. La pauvre mère paraissait toute glorieuse de voir sa fille dans les bras de son ancienne protectrice, quand Joséphine dit avec distraction :

— Etes-vous sûre, Marguerite, de l'aimer toujours comme vous l'aimez aujourd'hui?

En dépit d'elle-même, elle venait de se souvenir que cette mère, si tendre et si dévouée, avait été condamnée autrefois pour crime d'infanticide.

Marguerite, dont l'esprit du reste était toujours en éveil sur ce point, comprit le sentiment qui perçait dans ces paroles. Ses larmes recommencèrent à couler.

— Oh! mademoiselle, mademoiselle, s'écria-t-elle en se cachant le visage, est-ce à vous que devait venir une semblable pensée?... Dieu ne m'a donc pas entièrement pardonné, puisque vous pouvez croire...

Joséphine toute confuse s'empressa de protester contre l'intention qu'on lui supposait et finit par apaiser Marguerite à force de paroles affectueuses. Enfin la mère, ayant reporté l'enfant dans son berceau, dit en s'essuyant les yeux

— A quoi pensé-je donc? Je ne vous ai encore rien offert, ainsi qu'à ces messieurs... Pourtant vous prendrez bien un coup de cidre peut-être?

— Du cidre ici! s'écria Grandval avec étonnement; vous avez donc des pommes à la Guyane?

Marguerite sourit et sortit encore un instant. Elle déposa bientôt sur la table plusieurs verres et un grand pot contenant une boisson mousseuse, de couleur dorée, assez semblable en effet au cidre de Normandie. Cette boisson, faite avec de l'eau et du jus de canne à sucre que l'on laisse fermenter, a une saveur piquante des plus agréables. La maîtresse du logis s'empressa de remplir les verres, et Joséphine, avant d'approcher le sien de ses lèvres, crut devoir porter un petit toast, selon l'usage des campagnes.

— Marguerite, dit-elle, je bois à la continuation de cette prospérité qui commence ici et qui durera autant que vous, je l'espère.

— Merci, chère demoiselle, répliqua Marguerite en s'attendrissant de nouveau. Ah! Lefrançois et moi, nous avons eu de bien mauvais jours!... Puisse la bonne Vierge épargner à notre chère petite les épreuves par lesquelles nous avons passé!

Pendant cette conversation, la pluie qui avait crépité

un moment avec une violence extraordinaire sur la toiture de la maison, avait cessé tout à coup, et le soleil venait de reparaitre aussi brillant que jamais. Comme Marguerite s'efforçait de modérer son émotion, afin de montrer bon visage à ses hôtes, la porte s'ouvrit et une voix rude s'écria :

— Tonnerre! qui fait donc pleurer ma femme? Ne sait-on pas qu'elle est nourrice et que son chagrin peut être préjudiciable à l'enfant?

Lefrançois, qui venait de parler, était un homme de haute taille, robuste, au teint coloré, d'une physionomie plutôt grossière que méchante. Il avait pour costume une blouse et un pantalon de toile, et il était coiffé d'un chapeau de paille à larges bords. Il marchait pieds nus, ce qui avait empêché qu'on l'entendit venir.

Il jetait un regard défiant sur ces inconnus qu'il trouvait établis dans sa demeure, quand Marguerite lui dit avec empressement :

— Ne t'inquiète pas, mon ami; les larmes que je verse sont des larmes de joie et celles-là ne font pas de mal... Je t'ai parlé bien souvent de Joséphine Bertomy, la bonne et généreuse demoiselle que j'ai connue au pays. Eh bien! elle est devant toi... et voici son frère M. Michel, et puis enfin le fils d'un ancien voisin, M. Grandval, capitaine de navire... Jamais ta maison n'a reçu si bonne compagnie, Lefrançois, et une compagnie qui doive y être mieux venue.

Le transporté, en entendant ces explications, changea de contenance. Il déposa derrière la porte un instrument de labourage dont il était chargé, ôta son chapeau et dit avec embarras, mais avec une intention évidente de cordialité :

— C'est bien, c'est bien, Marguerite; je ne savais

pas... J'étais si loin de me douter... Ah! nous avons, en effet, parlé bien des fois de M^{lle} Joséphine, oui!... Et je suis heureux de la voir chez nous... Et ces messieurs aussi, quoique... quoique nous ne soyons que du pauvre monde.

Lefrançois ne semblait pas fort en compliments; mais, comme nous l'avons dit, il avait l'intention de se montrer cordial, et il se joignit à sa femme pour faire les honneurs du logis. Pendant quelques instants, la conversation roula sur des banalités. Enfin, Grandval apprit à Lefrançois qu'en sa qualité de capitaine de navire, il achetait des bois d'ébénisterie pour France, et demanda au concessionnaire s'il n'en avait pas à lui vendre.

— Mais certainement, monsieur le marin, répliqua Lefrançois; ma concession n'absorbe pas mon temps au point que je ne puisse aller parfois couper un arbre ou deux dans la forêt; on les fait traîner jusqu'ici par un couple de vaches, et quand les capitaines de navires ou les marchands viennent à passer, on leur vend quelques billes d'acajou, de coubaril ou d'amarante.

— Eh bien, monsieur Lefrançois, pourquoi ne me montreriez-vous pas celles dont vous pouvez disposer en ce moment?

Grandval avait compris que M^{lle} Bertomy désirait se trouver seule avec Marguerite, et le but principal de sa proposition était de donner aux deux femmes l'occasion de s'entretenir en liberté. Lefrançois ayant accepté, ils sortirent, tandis que le sourd-muet, dont la présence ne pouvait être gênante, demeurait en compagnie de sa sœur et de M^{me} Lefrançois.

Alors, en effet, elles se mirent à causer avec plus d'intimité et d'abandon qu'auparavant. Joséphine remit à Marguerite la lettre de sa tante, puis elle tira de sou-

panier les modestes cadeaux destinés à la femme du transporté et parmi lesquels se trouvaient divers objets pour l'enfant. La pauvre mère était ravie; elle baisait les mains de Joséphine avec effusion; elle voulait que ces présents demeuraient sur la table afin d'éblouir son mari quand il rentrerait. Bientôt elle reprit avec un certain embarras :

— Vous ne m'avez pas dit encore, mademoiselle, pour quoi vous êtes venue de France.

— L'ignorez-vous en effet, ma chère? demanda tristement Joséphine.

— Eh bien, non, mademoiselle; j'ai entendu parler, j'en conviens, de la condamnation de M. Bertomy; je sais même qu'il est à Saint-Laurent depuis quelques jours, quoique mon mari et moi nous n'ayons pu le voir encore. Mais je suis nourrice et Lefrançois me permet seulement de sortir pour aller à la messe ou chez les bonnes sœurs. Quant à lui, il éprouve une grande répugnance à se trouver avec les autres transportés, concessionnaires ou non; on croirait qu'ils lui font peur. Cependant il a pris déjà des informations, afin de se rapprocher de M. Bertomy et de lui offrir ses services... Mais est-il possible, mademoiselle, que vous, si honnête, si charitable et si pieuse, vous ayez été frappée ainsi?

— Je n'en dois être que plus indulgente pour les fautes et les misères des autres... Oui, Marguerite, mon père a failli, et mon devoir était de lui apporter les consolations et les encouragements dont il a besoin.

— Alors, votre séjour à Saint-Laurent se prolongera sans doute?

— Je l'ignore. J'avais des projets qui, maintenant, sont inexécutables, je le crains.

Il y eut un moment de silence. Joséphine demeurait

sombre et pensive. Tout à coup elle demanda d'un ton singulier :

— Quelle est votre opinion, Marguerite, sur le système nouveau que l'on applique ici?

— Ce n'est pas à moi de m'en plaindre, mademoiselle, ni à Lefrançois non plus, et nous bénissons chaque jour les hommes sages et bienfaisants qui en ont conçu l'idée. La justice n'est plus sans miséricorde; les coupables peuvent se réhabiliter par le travail et le repentir... Aussi, beaucoup de pauvres gens qui, comme nous, conservaient de bons sentiments en eux-mêmes, se félicitent-ils du nouvel état de choses. Malheureusement, il y a des incorrigibles, des âmes gangrenées, que la douceur du régime actuel ne saurait, pas plus que le dur régime d'autrefois, rappeler au bien. Ceux-là, je dois l'avouer, n'ont pas perdu leur puissance pour le mal et aucun effort ne les sauvera.

— Ainsi donc, Marguerite, si votre mari et vous trouviez l'occasion de vous enfuir, vous n'en profiteriez pas?

— Nous enfuir, mademoiselle? Eh! seigneur! où irions-nous? Ici nous ne pouvons jamais devenir riches, nous le savons; mais du moins nous avons la tranquillité et le bien-être; aussi, sommes-nous résolus, quand notre libération définitive arrivera, de ne pas quitter notre concession.... Moi, par exemple, qu'irais-je faire au pays, je vous le demande? Supporter le mépris de ceux qui m'ont connue autrefois; voir l'homme qui a été cause de ma chute, heureux et estimé, tandis que je serais vouée à l'infamie?... Et mon pauvre Lefrançois pourquoi retournerait-il au village des Vosges où il est né? C'était un excellent ouvrier, employé dans une scierie des montagnes. Jamais il n'y avait eu de plainte contre lui. Une fois le contre-maitre de la fabrique le brutalisa,

le frappa. Il alla se plaindre au patron qui le jeta hors de l'usine, sans vouloir l'entendre. Lefrançois est irascible et sanguin. La nuit suivante il revint et pénétra dans la scierie,.... l'incendie dévora tout. Lefrançois fut arrêté; il pouvait nier, il aima mieux avouer et on le condamna... Eh bien! quel motif aurait-il, lui aussi, de retourner dans son pays natal? Ici, nous avons trouvé comme une nouvelle patrie, nous y avons trouvé une famille; ma fille y est née, nous y mourrons.

— Vous oubliez, Marguerite, que votre fille deviendra grande; et quand il vous' faudra l'élever dans ce milieu de perversité obstinée ou d'expiation, douloureuse...

— Je vous comprends, mademoiselle, et c'est là pour moi un sujet de mortelles inquiétudes... Mais l'enfant est encore si jeune !

En ce moment, Grandval et le transporté rentrèrent dans la maison, forts satisfaits l'un de l'autre en apparence.

— Marché conclu, monsieur Lefrançois, dit le capitaine; je ferai prendre ces billes et on les joindra au train de bois que l'on doit expédier prochainement pour mon compte à l'embouchure de la rivière... En attendant, je vais vous payer la somme convenue; veuillez m'en donner quittance.

Il tira de sa poche un porte-monnaie, qui semblait bien garni, et aligna sur la table un certain nombre de pièces d'or.

— C'est que, voyez-vous, capitaine, je ne sais pas écrire... Marguerite, qui est une savante, se charge d'ordinaire...

— Eh bien, soit; que M^{me} Lefrançois écrive la quittance.

La femme du transporté s'empressa d'aller chercher

un petit pot contenant une liqueur noire assez semblable à de l'encre ou à du cirage, puis une plume arrachée autrefois à l'un de ses oiseaux de basse-cour. Enfin, ayant déchiré un feuillet de son livre de compte, elle griffonna, sous la dictée de Grandval, la quittance demandée.

Alors Lefrançois prit d'une main tremblante l'or étalé sur la table; il y avait trois cents francs. Jamais les deux époux n'avaient possédé une pareille somme et ils ne purent modérer les élans de leur joie.

— Vois-tu, Marguerite, s'écria le mari, ce sera pour Finette! Dès demain j'irai à la ville prendre en son nom un livret de caisse d'épargne, car il n'est pas nécessaire de garder tant d'argent chez nous, à cause des mauvais voisins... Seulement tu prélèveras là-dessus de quoi t'acheter une robe neuve.

— Je n'ai pas besoin de robe neuve, répliqua la femme; tout l'argent sera pour la petite; cela lui fera une dot plus tard... Ah! voilà une heureuse journée! ajouta-t-elle, mais toutes les bénédictions célestes devaient descendre sur notre maison puisque M^{lle} Bertomy y est entrée!

Elle montra au transporté les présents de Joséphine. L'un et l'autre ne savaient plus comment exprimer leur ravissement; et ce n'étaient pas seulement ces cadeaux si précieux pour eux, ce n'était pas cette somme si légitimement gagnée qui les rendaient heureux et fiers, mais ils se sentaient rentrés en communion avec les honnêtes gens; on les traitait sur un pied d'égalité; ce loyal marin, cette belle et pure jeune fille leur témoignaient estime et affection. C'était, pour ces pauvres êtres déçus, la plus douce jouissance, en même temps que l'encouragement le plus énergique à persister dans la bonne voie.

Pendant qu'ils s'abandonnaient à ces agréables impressions, de faibles cris d'enfant s'élevèrent de la pièce voisine.

— Bon Dieu! s'écria Marguerite, quelqu'une de ces mauvaises mouches se serait-elle glissée sous la moustiquaire de Finette?

Et elle s'élança dans la chambre; mais sans doute le mal n'était pas aussi grand qu'elle l'avait redouté, car bientôt elle reparut, tenant dans ses bras l'enfant qui souriait toujours.

Cependant il était temps de retourner à la ville. Les visiteurs prirent congé et, après que les deux femmes se furent embrassées et eurent promis de se revoir souvent, on se sépara.

XI

LE PLAN D'ÉVASION

Joséphine et ses fidèles compagnons habitaient Saint-Laurent depuis une dizaine de jours déjà, et aux autres difficultés de la situation était venu se joindre une difficulté nouvelle : la santé de M^{lle} Bertomy semblait sérieusement altérée. Ce ne pouvait être impunément, en effet, que la jeune fille avait supporté tant de violentes émotions, tant de fatigues; et d'ailleurs il fallait que sa frêle organisation payât tribut au climat de la Guyane. Elle avait donc été prise d'une de ces fièvres intermittentes si communes dans le pays; et malgré la quinine, malgré les soins empressés des religieuses, les accès se multipliaient d'une manière alarmante.

Toutefois, Joséphine n'avait pas manqué un jour d'aller voir son père, quand, un matin, Grandval et Michel vinrent la prendre au couvent pour la conduire au chantier de la forêt. M^{lle} Bertomy put seulement se traîner jusqu'au parloir, et tomba épuisée sur un banc.

— Impossible de vous accompagner aujourd'hui, mon bon Pierre, dit-elle; cette cruelle fièvre ne me laisse aucun repos, et sœur Rosalie me défend absolument de quitter la maison.

— Obéissez-lui, chère Joséphine, votre état de santé m'inquiète, et il est temps que cette vie tourmentée finisse pour vous... Eh bien, Michel et moi, nous nous rendrons seuls auprès de votre père. Sans doute, dans vos longues conversations avec lui, vous lui avez appris déjà ce qu'il doit savoir ?

— Hélas! non, mon cher Granval, répliqua Joséphine avec un profond découragement. Quand je le vois, il ne songe qu'à m'arracher sou par sou le peu d'argent que je possède; et puis je ne peux lui parler sans que cet odieux Rigaut vienne se mettre en tiers avec nous.

— Il faut le chasser, il faut appeler les gardiens.

— Je n'ose pas; mon père le défend toujours, et quand je me montre fâchée des importunités de cet homme, il me reproche aigrement d'écouter avec plus de complaisance... une autre personne qui, en effet, méritemieux d'être écoutée.

— Je sais, Joséphine, que M. Bertomy, si bienveillant pour moi lors de notre première entrevue, m'a pris en haine depuis qu'il est retombé sous l'influence de ce scélérat de Rigaut... Aussi le plus pressé est-il de le soustraire à cette funeste domination... Il redeviendra doux et maniable aussitôt qu'il sera rendu à lui-même, aussitôt qu'il ne redoutera plus la colère de son despote associé. Il n'y a donc pas à hésiter, mademoiselle. Avec votre permission, je vais révéler aujourd'hui même à M. Bertomy notre plan d'évasion, et, si vous le voulez, dans quelques jours votre père sera libre.

— Que dites-vous, Pierre? demanda Joséphine avec

un étonnement mêlé d'effroi; les choses sont-elles déjà si avancées?

— De quoi croyez-vous donc que je suis occupé depuis notre arrivée à Saint-Laurent? Mon plan est tout prêt et je peux sans retard le mettre à exécution.

— Est-il possible? Et moi qui vous croyais absorbé par vos spéculations commerciales!... Eh bien, dites-moi ce que vous comptez faire.

Voici en quoi ce plan consistait :

Les bois précieux, que le capitaine avait achetés à Saint-Laurent, devaient être expédiés, quelques jours plus tard, dans des chalands à l'embouchure du fleuve, où Grandval, après être retourné à Cayenne en compagnie de Joséphine et de Michel, viendrait les prendre avec son brick. Le chargement opéré, le navire irait jeter l'ancre dans une petite baie située sur la côte du continent, entre le Maroni et Cayenne. Cette baie, appelée la Criquedu-Diable, était d'un abord très-dangereux et à cause de cela peu fréquentée; mais Grandval, grâce à ses renseignements particuliers, se croyait certain d'y amener facilement *la Prospérité*. Là on attendrait Bertomy qui, de son côté, se rendrait par terre à la Crique, et, aussitôt qu'il serait à bord, on mettrait à la voile pour les Etats-Unis.

La difficulté était de faire arriver Bertomy à la Criquedu-Diable en temps opportun. Entre cet endroit et Saint-Laurent, il y avait plusieurs jours de marche, à travers des forêts impénétrables et des savanes noyées encore plus dangereuses. Comment le père de Joséphine se dirigerait-il dans ces redoutables solitudes, où tant d'autres transportés avaient péri avant lui en essayant de se sauver? Grandval, dans son embarras, crut devoir tout confier au concessionnaire Lefrançois. Les Lefrançois

ne pouvaient rien refuser à la famille Bertomy, et Grandval lui-même exerçait déjà sur eux beaucoup d'influence. Aussi, malgré les lois sévères qui punissent les personnes coupables d'avoir favorisé l'évasion d'un transporté, le concessionnaire crut-il devoir prêter son concours en cette circonstance. Il mit le capitaine en rapport avec un de ces Indiens Galibis qui errent au milieu des colonies guyanaises, vivant de pêche et de chasse. Celui-ci s'engagea, moyennant une récompense promise, à conduire la personne qu'on lui désignerait jusqu'à la Crique-du-Diable et à la nourrir en chemin des produits de son adresse. Tout avait donc été convenu; Lefrançois, qui connaissait le Galibi depuis longtemps, répondait de sa fidélité, et il ne restait plus qu'à fixer le jour de l'évasion.

Joséphine écoutait d'un air troublé tous ces détails.

— Il me semble, Pierre, reprit-elle, que votre projet présente encore bien des dangers?

— Il est vrai, mademoiselle; il y en aura certainement pour tout le monde. Il y en aura pour vous et pour votre frère qui devrez rester à bord pendant que le brick sera en croisière dans une mer capricieuse, sous le vent d'une côte malsaine; il y en aura surtout pour votre père, qui se trouvera dans la nécessité de traverser des forêts et des savanes quand la saison des pluies dure encore. Mais il n'existe pas d'autres moyens d'évasion, et vainement ai-je recherché avec Lefrançois, qui connaît le pays, des voies moins périlleuses. Une surveillance active est établie à la sortie des ports et à l'embouchure des rivières; tous les navires sont visités au passage. Si nous tentions de cacher votre père dans une embarcation, il serait certainement découvert, arrêté, et ne pourrait éviter une condamnation nouvelle.

Mon plan seul est praticable, et peut-être réussira-t-il, en dépit des chances contraires.

Joséphine paraissait fort agitée.

— Pierre, Pierre, dit-elle enfin, ce que nous allons faire est-il légitime? J'ai souvent des scrupules et comme des remords...

— Pourquoi donc, chère Joséphine? N'avez-vous pas affirmé bien des fois que votre père est innocent?

— Il l'est, gardez-vous d'en douter! Mais s'il ne l'était pas...

L'anxiété de la pauvre jeune fille devenait de plus en plus poignante; enfin des flots de larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle dit avec abandon:

— Ayez pitié de moi, Pierre, car je ne sais plus à quoi me résoudre... Eh bien! vous êtes un homme d'intelligence et un homme de cœur, je me fie entièrement à vous. Décidez vous-même à quel parti nous devons nous arrêter.

Grandval se leva.

— Il suffit, reprit-il; Michel et moi nous allons nous rendre à la forêt, et j'aurai avec votre père une explication décisive. Toutefois, peut-être n'en connaissez-vous le résultat que ce soir. Après notre visite à M. Bertomy, Michel, qui est dans la confidence de tous mes plans, doit aller chez les Lefrançois pour faire certaines écritures dont on l'a prié, et moi, de mon côté, j'ai été invité, par l'intermédiaire de mon hôtesse, à me trouver aujourd'hui, vers les trois heures, à une concession isolée, non loin de la scierie. Là, paraît-il, on pourra me vendre des bois pour compléter mon chargement, et j'ai hâte d'en finir avec les affaires.

— Près de la scierie! répéta Joséphine avec inquiétude c'est bien loin, et cet endroit est fort solitaire... Vous

oubliez toujours, Grandval, que vous avez de redoutables ennemis !

— Bah ! c'était bon à Cayenne ; depuis que nous sommes à Saint-Laurent on ne semble plus s'occuper de moi... En quittant la concession où je suis attendu, j'irai prendre Michel chez Lefrançois et nous reviendrons vous rendre compte de notre entrevue avec votre père. Jusque-là calmez vous et surtout guérissez vous, chère Joséphine ; il est nécessaire que vous soyez en bonne santé pour supporter de nouvelles épreuves.

— Vous avez raison, Pierre ; aussi vais-je remonter à ma chambre et suivre toutes les prescriptions de sœur Rosalie... Quelle douleur pour moi si, par cette inopportune maladie, je devenais un obstacle à la réalisation de vos espérances !

Elle tendit sa petite main brûlante à Grandval, et, après avoir embrassé son frère, elle regagna péniblement sa cellule.

Les deux jeunes gens quittèrent le couvent et s'engagèrent dans cette longue et large avenue qui s'étend entre le pénitencier de Saint-Laurent et celui de Saint-Louis. Suivant l'habitude, ils avaient calculé leur marche afin d'arriver à l'heure du repos des travailleurs. Mais, ce jour-là, le soleil avait des ardeurs implacables ; transportés et surveillants n'offraient plus le spectacle de cette animation, de cette gaieté même qui avaient frappé Grandval, lors de sa première visite. Des transportés étaient endormis ou du moins couchés à l'ombre de tous les massifs de verdure, sans souci des scorpions, des fourmis de feu et surtout des mouches *hominivores*, insectes presque imperceptibles qui se glissent dans le nez ou les oreilles du dormeur et lui causent infailliblement la mort au milieu d'atroces souffrances. La chaleur

écrasait les plus actifs, rendait muets les plus bavards. Certains groupes causaient pourtant à demi voix, mais languissamment, avec effort, comme si quelques monosyllabes, échangés à longs intervalles, étaient pour les interlocuteurs une fatigue. Aussi rien ne troublait-il le silence majestueux de ces solitudes ; et l'on n'eût pu croire qu'une centaine d'hommes se trouvaient réunis dans cette partie du bois.

Grandval et Michel étaient connus des surveillants qui les savaient autorisés à communiquer avec Bertomy ; aussi l'un d'eux se souleva-t-il pour leur indiquer du doigt la personne qu'ils cherchaient. Bertomy, à demi couché sur des feuilles flétries, employait, comme à l'ordinaire, ses heures de récréation à jouer aux cartes contre un autre transporté, et son adversaire, en ce moment, était Rigaut. Une grosse pierre, placée entre eux deux, servait de table, et il avait fallu un bien âpre désir de gain pour décider deux travailleurs épuisés à faire un tel usage de leurs loisirs.

Le capitaine, sans se laisser intimider par la présence de Rigaut, s'approcha d'un pas tranquille ; mais Michel, à la vue de son père qu'il adorait, courut en avant, et poussant une de ces clameurs qui lui étaient particulières, embrassa convulsivement Bertomy.

Celui-ci, moitié riant, moitié fâché, se dégagea des étreintes de son fils :

— Au diable ! grommela-t-il ; ce gros garçon est tout à fait un sauvage, et il a failli m'étrangler !.. Eh bien, ajouta-t-il en regardant autour de lui, et sa sœur, où est-elle donc ? Pourquoi ne la voit-on pas ?

Grandval se hâta d'annoncer que M^{lle} Bertomy était malade de la fièvre et incapable de marcher.

— Malade ! répéta le transporté en haussant les épaules ;

il n'était pas nécessaire de venir dans ce pays pour y être malade! Quelle mauviette est-ce donc? Mais je commence à voir de quoi il retourne: elle est lasse de commencer chaque jour quelques pauvres provisions ou m'apporter chaque jour quelques pièces qu'il faut lui arracher comme quelques méchantes pièces qu'il faut lui arracher comme avec des tenailles... Et cependant je ne suis pas en veine ces temps-ci; tout à l'heure encore, j'ai perdu plus que je n'ai vaillant... Y a-t-il des enfants ladres et dénutrés!

Grandval coupa court à ces offensantes récriminations, en remettant à Bertomy, au nom de Joséphine, une pièce de monnaie plus grosse que celles dont la jeune fille pouvait disposer d'ordinaire. Bertomy sembla un peu apaisé par cette libéralité; mais Rigaut, qui écoutait la conversation, dit avec un sourire moqueur :

— De quoi te plains-tu, Bertomy? Ne t'ai-je pas prévenu bien des fois que ta fille et ce beau capitaine d'eau salée s'entendaient à merveille? Il vient aujourd'hui pour elle, demain elle viendra pour lui... Il faut en prendre ton parti, mon vieux; et j'ai dans l'idée que les noces se feront sans toi et malgré toi, si elles ne sont faites déjà!

— Je ne suis pourtant pas un père pour rire! dit Bertomy en enflant sa voix et en se redressant d'un air majestueux.

Grandval se tourna vers Rigaut.

— Qui vous a permis, lui dit-il avec fermeté, de vous mêler à notre entretien? Vous devriez mieux comprendre votre situation et songer que vos conseils comme votre présence, ne sont nullement désirés ici!

Un éclair de menace passa dans les yeux enfoncés de Rigaut, mais le ton du marin avait suffi pour faire lever la tête à trois ou quatre surveillants, couchés à

quelque distance. Rigaut sentit que, cette fois encore, la colère et l'insolence ne lui réussiraient pas.

— C'est bon, monsieur, dit-il doucereusement; vous n'êtes pas tendre, on le sait, pour les pauvres diables... Je vais vous laisser avec Bertomy... Mais vous ne chanteriez pas sur ce ton si vous n'étiez sûr que je suis incapable de venger une offense!

— Vous ne disiez pas cela autrefois, monsieur Rigaut, et j'ai des motifs pour vous croire au contraire plus redoutable que jamais. Seulement vous ne me faites pas peur, et je ne souffrirai pas, par exemple, que vous parliez devant moi d'une personne digne de respect comme vous venez d'en parler tout à l'heure!

— Si son père, qui est mon ami, le souffre, pourquoi ne le souffririez-vous pas de même?

— Certainement, je suis ton ami! s'empressa de dire le transporté; entre camarades doit-on comme ça épilucher les paroles?

— Hein! qu'y a-t-il là-bas? cria un surveillant dont l'attention fut attirée par ce commencement d'altercation.

Rigaut s'empressa de se lever.

— Rien, rien, monsieur, répliqua-t-il; on cause bonnement avec les marins.

Puis, s'adressant à Bertomy :

— Donne-moi l'argent! dit-il d'un ton bref.

— Mais, Rigaut, songe donc...

— Ah! ça on renie ses dettes de jeu à présent?

— Non, mais je ne te dois pas toute la pièce et..

— Je te rendrai le reste... ou je te le jouerai... Tonnerre! vas-tu te faire tirer l'oreille?

Bertomy lui tendit en soupirant la pièce qu'il venait de recevoir du capitaine. Rigaut la glissa dans sa

poche; puis il jeta un regard de triomphe à Grandval, et lui dit avec une expression haineuse :

— Je tiens à justifier, mon gentil monsieur, la bonne opinion que vous avez de moi... On ne m'a jamais molesté impunément. Vous avez eu jusqu'ici une chance enragée; mais mon tour viendra... et peut-être plus tôt que vous ne pensez.

En même temps, il s'inclina avec une politesse ironique et alla s'asseoir à quelque distance.

Bertomy parut délivré d'un grand poids.

— Il est de mauvaise humeur aujourd'hui, reprit-il avec embarras pendant que le capitaine prenait place sur les feuilles sèches à son côté; d'ailleurs, il a de la rancune contre vous, monsieur Grandval, et pourtant la Joséphine assure que vous n'avez rien à vous reprocher.

— Qu'il dise de moi ce qu'il voudra... Mais vous, Bertomy, devriez-vous permettre à cet homme même de prononcer le nom de votre belle et sainte fille?... Enfin, c'est assez nous occuper de lui... J'ai à vous entretenir sur un sujet digne de toute votre attention.

Il reprit, après une courte pause, en baissant encore la voix :

— Joséphine, monsieur Bertomy, n'a pas trouvé jusqu'à ce jour occasion de vous apprendre le motif réel de notre voyage à la Guyane; mais ne l'avez-vous jamais soupçonné?

— Bah! il s'agit encore du testament de Guérinot? dit Bertomy en bâillant.

— De cela et d'autre chose qui vous touche plus directement... Ce que Joséphine n'a pas osé vous dire, tant que le projet n'était pas mûr et pouvait paraître impraticable, je vais vous le dire en son nom: Bertomy,

notre intention est de vous faire évader, de vous rendre la liberté et de vous conduire aux Etats-Unis d'Amérique... C'est uniquement pour cela que vos enfants et moi, nous sommes ici.

Le transporté fit un soubresaut. Cet homme si mou, aux mouvements si nonchalants, se redressa tout à coup; ses joues flasques se colorèrent, et ses yeux mornes brillèrent d'un feu subit. Les seuls mots « d'évader » et de « liberté » avaient suffi pour le transfigurer. Cependant le doute lui revint aussitôt :

— Allons! vous voulez rire, reprit-il d'un ton bourru; autrefois, en effet, j'ai touché un mot de cela à la petite, dans une de mes lettres; mais en l'air et pour dire quelque chose... Au fond je sais bien que c'est une folie.

— Vous croyez? Et pourtant sur ce mot tombé de votre plume nous avons tous joué notre existence... Ecoutez-moi donc.

En même temps, Grandval, sans entrer dans le détail de son plan, exposa rapidement à Bertomy par quels moyens on espérait opérer son évvasion. Le transporté, d'abord incrédule, semblait se ranimer au fur et à mesure qu'on lui énumérait les chances favorables de l'entreprise. Aussi, Grandval lui ayant demandé s'il pourrait tromper la vigilance des gardiens, répondit-il avec empressement :

— Rien de plus facile. On est si convaincu de l'impossibilité où nous sommes de quitter la colonie, que la surveillance n'est pas bien sévère. Je me sauverai quand il faudra... Je manquerai à l'appel du soir ou du matin; on tirera un coup de canon, on donnera l'ordre de visiter les bâtiments du port, et tout sera dit. On ne supposera pas qu'il y a en mer un grand

navire à mes ordres, car pareille chose ne s'est jamais vue... Eh bien ! mon brave jeune homme, tout cela me paraît sagement combiné, tout cela peut réussir.

— Ainsi donc, monsieur Berthomy, vous acceptez ?

— Si j'accepte ! Il faudrait que je fusse stupide pour n'accepter pas ! .. Etre libre ! quitter ce pays damné ! .. Et puis je désire depuis si longtemps aller aux Etats-Unis ! C'est la patrie des dollars ; ils sont joueurs là bas et je sais le moyen de faire sauter toutes leurs banques. Je deviendrai riche à millions, je... Mais voyez donc, ajouta le transporté plus bas et en désignant Rigaut qui les observait avec une attention alarmante, il nous épie... Se douterait-il déjà...

— Il importe pourtant beaucoup, monsieur Bertomy, que Rigaut ne soupçonne rien de nos projets, et vous conserverez assez d'énergie, je veux le croire, pour ne lui faire aucune confiance.

— Oui, vous avez raison ; et quand il viendra me demander ce qui s'est passé entre nous, j'inventerai un mensonge pour l'attraper... Tenez, monsieur Grandval, à présent que j'ai l'espoir de prendre bientôt la clef des champs, je peux vous parler à cœur ouvert sur le compte de Rigaut. Je suis obligé de le ménager, de le traiter en ami ; mais, depuis son retour, il me rend la vie insupportable, il me tyrannise et me fait peur. On croit, voyez-vous, que quand on nous a une bonne fois envoyés ici, il n'y a plus rien à craindre de nous ; mais les hommes de la trempe de Rigaut sont redoutables tant qu'il leur reste un souffle de vie. Il vous hait, et tout à l'heure il avait un mauvais sourire en vous parlant ; je serais bien surpris s'il ne vous avait préparé un piège où vous pouvez tomber d'un moment à l'autre.

Grandval sourit dédaigneusement, selon son habitude. Bertomy poursuivit avec beaucoup de chaleur :

— Délivrez-moi bien vite, mon garçon ; emmenez-moi d'ici, je vous en conjure. Il paraît que vous aimez Joséphine et que la petite vous aime ; eh bien, vous vous épouserez, si vous en avez la fantaisie. En manière de dot, je vous dirai où sont cachés le testament de Guérinot et les dix mille francs de billets de banque ; vous en ferez ce qu'il vous plaira. Rigaut m'a menacé vingt fois de me tuer si je vous révélais ce secret ; mais bientôt je pourrai me moquer de ses menaces... Lui aussi annonce l'intention de s'évader et je sais que, de son côté, il prépare quelque chose ; mais ses mesures ne sauraient être bien prises comme les nôtres ; et je serai sans doute libre et heureux depuis longtemps en Amérique, quand il traînera encore la misère dans ce pays maudit.

Le roulement de tambour qui annonçait la reprise des travaux rompit cet entretien. Le marin, après avoir promis à Bertomy de lui faire connaître dans un bref délai le jour fixé pour l'évasion, se disposa à se retirer avec Michel. Au moment de quitter le transporté, il lui dit encore tout bas :

— Méfiez-vous de Rigaut.

— Méfiez-vous en vous-même, répliqua Bertomy.

En s'éloignant, Grandval et le sourd-muet remarquèrent que Rigaut, immobile à sa place, continuait de les observer avec une sorte d'anxiété. Parvenus au bout de la percée nouvelle, ils se séparèrent, le capitaine pour aller à la concession où on l'attendait, Michel pour se rendre chez Lefrançois. Alors Rigaut ne put retenir un sourire de joie et de haine satisfaite ; il courut à Bertomy, et le saisissant par le bras, il se mit à l'interroger d'un ton impérieux.

XII

LA MAISON DÉSERTE

Demeuré seul, Grandval se dirigea vers l'habitation où il avait été mandé. Les renseignements qu'il possédait sur les propriétaires de cette habitation étaient assez vagues ; mais il avait l'espoir de conclure un marché qui lui permettrait de quitter prochainement la colonie, et il suivit de nouveau la longue avenue qui relie Saint-Laurent à Saint-Louis. La concession était située, comme nous l'avons dit, à peu près à moitié chemin entre ces deux villes, non loin de la scierie de l'Etat, dont les environs, à cette époque, étaient presque déserts. Il y avait une demi-lieue à parcourir pour y arriver, et une marche d'une demi-lieue, aux heures les plus chaudes de la journée, est, comme nous l'avons dit, une rude besogne pour un Européen, sous le ciel tropical. Néanmoins le capitaine s'avavançait d'un bon pas. Il ne rencontrait aucun passant. Les concessions qui bordaient la route demeuraient closes, comme si leurs propriétaires n'eussent pu s'arracher encore aux dou-

ceurs de la sieste. Peu à peu, elles devinrent plus rares et disparurent tout à fait. Il n'y eut plus, de chaque côté du chemin, que ces fouillis de grands arbres, enchevêtrés de lianes, qui formaient comme de gigantesques murailles de verdure. Cependant Grandval continuait de marcher résolument, et il atteignit enfin une concession isolée qu'il reconnut à des signes certains pour celle où il était attendu.

Cette propriété, conquise ainsi que les autres sur les grands bois, avait un air de tristesse et d'abandon. On eût dit que, depuis plusieurs mois, nul travailleur n'avait donné à ses cultures le soin qu'elles réclamaient. Dans le jardin attenant à la maison, comme dans les champs de cannes à sucre et de manioc situés par derrière, de robustes végétaux parasites dressaient leurs têtes épineuses ou étalaient leurs feuilles massives. La maison elle-même, séparée de la voie publique, selon l'usage, par une cour et une haie percée d'une porte en treillis, avait un aspect de délabrement. La végétation parasite envahissait jusqu'au toit en planches, assez rudement maltraité par les dernières pluies. La porte et les volets étaient clos ; aucune volaille ne picorait dans la basse-cour, aucun bétail ne s'agitait dans l'étable. Enfin, un écriteau, attaché à un piquet, se dressait au-dessus de la haie et portait en caractères à demi effacés : *Concession à vendre.*

Grandval n'osait d'abord s'adresser à cette maison d'un aspect si peu avenant ; mais, après quelque hésitation, il s'approcha de la porte en treillis et la secoua, s'attendant à la trouver fermée. A sa grande surprise, cette porte céda sitôt qu'il l'eut touchée et il pénétra sans obstacle dans la cour.

Là les signes de délabrement et d'abandon devinrent

plus frappants. Le sol était raviné par les eaux pluviales ; les mauvaises herbes couvraient tout ; quelques bancs de bois, renversés depuis longtemps, avaient fini par s'incruster dans la terre et recélaient sans doute sous leurs planches vermoulues de hideux scorpions, de venimeuses scolopendres. Rien n'annonçait que des créatures humaines fussent venues récemment dans cette concession ou dussent y venir bientôt.

Grandval, se rendant enfin à l'évidence, crut ou qu'il s'était trompé ou qu'il était dupe d'une mystification. Aussi se retirait-il déjà quand un noir, sortant d'une espèce de case en ruines qui s'élevait dans un angle de la cour, s'approcha précipitamment et dit avec l'humilité ordinaire des nègres à l'égard des blancs :

— Bonjour, moussé.

Cet homme avait pour unique vêtement un vieux caleçon de toile et un mouchoir rayé qu'il avait jeté sur ses épaules musculeuses en guise de manteau ; on voyait seulement l'extrémité inférieure de son visage, c'est-à-dire un nez épaté, des dents blanches et des lèvres lippues, la partie supérieure étant cachée par un chapeau de paille tout déchiré, dont les larges ailes retombaient jusque sur son dos.

Du reste, tout cela n'était pas de nature à étonner le marin qui dit d'un ton de bonne humeur :

— Eh ! compère moricaud, est-ce que tu es seul à la maison ? N'y a-t-il pas ici des bois à vendre pour la marine ?

— Possible, moussé, répliqua le nègre avec empressement ; maite à mo été su la concession... vo attendé li... Mo allé cherché li vite, vite.

— Et où diable veux-tu que je l'attende ? demanda Grandval en regardant autour de lui avec un embarras

comique ; ton maître ne paraît guère habitué à recevoir de la compagnie !

— Vo attendé li dans maison, dit le noir ; li veni dans pitit moceau de temps... Mo cherché li vite, vite.

En même temps il s'approcha du bâtiment, et, tirant de dessous l'escalier une grosse clef rouillée, la glissa dans la serrure. La porte s'ouvrit, et aussitôt le nègre s'effaça pour permettre au visiteur d'entrer.

Grandval hésita ; la pièce était fort obscure ; de plus il s'en exhalait une odeur de renfermé et de moisi qui attestait qu'elle n'avait pas été aérée depuis longtemps. Le noir vit son indécision et dit avec volubilité :

— Maison sombre pou gadé bon frais, et pis à cause des moustiques... Mais mo maite veni dans pitit moceau de temps... Mo allé chercher li.

Grandval n'ayant aucun motif de défiance, entra machinalement. A peine eut-il fait quelques pas, que la porte se referma et aussitôt la clef tourna deux fois dans la serrure. Il se trouva seul dans l'obscurité.

Pour le coup, le jeune marin prit l'alarme ; il frappa la porte des pieds et des mains en appelant le noir. Un ricanement sauvage fut la seule réponse qu'il reçut, et il lui sembla que l'on s'éloignait en courant.

Grandval, après avoir lâché quelques jurons, ne tarda pas à se calmer.

— Bah ! se dit-il, c'est là une idée baroque comme en ont ces imbéciles de moricauds. Celui-ci sans doute a reçu l'ordre de me faire attendre, et il n'a trouvé rien de mieux que de me tenir en prison dans cette mesure jusqu'à ce qu'il ait prévenu son maître... Comme ça on est sûr que je ne perdrai pas patience. C'est de la politesse à la mode du Congo !

Ces réflexions rendirent au capitaine toute sa tran-

quillité. Aussi bien il sentait, dans la poche de sa jaquette, le bon revolver à six coups, dont il ne se séparait jamais et dont, le matin même, il avait soigneusement renouvelé les cartouches. Avec une pareille arme, il croyait n'avoir rien à redouter, non-seulement du nègre, mais encore d'une bande entière de coquins. De faibles rayons lumineux, en se glissant par des fentes, permettaient de voir venir le danger, si un danger quelconque se présentait.

Grandval voulut pourtant donner plus de jour à sa prison temporaire et il s'approcha des fenêtres pour en ouvrir les volets. A sa grande surprise, il trouva chacun de ces volets assujetti par un cadenas.

Ses soupçons lui revinrent et il s'imagina encore qu'il était tombé dans un piège; mais, en y réfléchissant, cette circonstance alarmante finit par lui paraître toute naturelle. La maison étant inhabitée d'ordinaire, on avait dû la mettre à l'abri des rôdeurs; ainsi s'expliquaient ces cadenas que Grandval, du reste, se croyait de force à briser, en cas de nécessité. Persuadé qu'on allait d'une minute à l'autre le délivrer et qu'il allait voir apparaître le maître de la concession avec son stupide serviteur, il ne voulut commettre aucun acte de violence et résolut d'attendre patiemment le retour de ses hôtes. Il quitta donc la fenêtre et, ayant trouvé sous sa main le dossier d'une chaise de bois, il s'assit.

Dans les premiers moments il s'abandonna tout entier au sentiment de bien-être qu'il éprouvait à se trouver dans un endroit frais et paisible. Il respirait avec délices, en épongeant avec son mouchoir son front baigné de sueur. Comme il prêtait l'oreille pour épier le bruit des pas au dehors, il entendit autour de lui et dans la pièce même où il se trouvait, des frôlements légers,

une sorte de fourmillement du plus singulier caractère. On eût dit de petits êtres, nombreux et agiles, s'ébatant çà et là et poussant par intervalles de faibles sifflements.

Grandval crut avoir affaire à des rats, qui devaient en effet pulluler dans cette maison abandonnée, et ne s'inquiéta pas de ce turbulent voisinage. Néanmoins il demeura attentif, quand, au milieu de ces bruits presque imperceptibles, se détacha une sorte de claquement monotone, continu, comme celui d'une crécelle. Si nouveau venu que fût le marin à la Guyane, ce claquement lui était familier déjà : c'était le son que produit, en choquant les écailles de sa queue, le redoutable serpent nommé crotal par les naturalistes, boïcininga par les Indiens et serpent à sonnettes par le vulgaire.

La présence d'un serpent dans l'intérieur d'une maison serait un fait extraordinaire en Europe; mais à la Guyane, dans l'Inde et en général dans les pays de la zone torride, les faits de ce genre sont très-communs et causent de fréquents accidents. L'habitude de laisser ouvertes jour et nuit les portes et les fenêtres donne aux reptiles, venimeux ou non, toute facilité pour envahir les habitations. Aussi une incessante vigilance est-elle nécessaire; le soir, en se couchant, on peut trouver un serpent blotti sous l'oreiller; le matin, en se levant, on peut le découvrir dans les vêtements qu'on a quittés la veille. Beaucoup de maisons ont des serpents dans leurs fentes et leurs crevasses, comme les nôtres ont des souris; et, en certains pays, des noirs font métier de délivrer, au moyen d'incantations et de sortilèges, les bâtiments hantés par ces affreux parasites.

Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'un boïcininga eût

trouvé moyen de se glisser dans cette maison déserte, et le marin fut plus effrayé que surpris en reconnaissant quel était son compagnon de solitude. Heureusement, le serpent, qui continuait d'agiter ses grelots, se trouvait à l'autre extrémité de la pièce. Grandval songeait à transporter son siège plus loin encore, lorsque le bruit de grelots se répéta derrière lui, faible d'abord, puis de plus en plus net. Il supposait que le boïcininga, malgré la lenteur habituelle de ses mouvements, avait trouvé moyen de changer brusquement de place; mais ses doutes, à cet égard, ne furent pas de longue durée. Il distingua bientôt un double cliquetis d'écaillés, l'un en avant, l'autre en arrière. Il y avait deux boïciningas qui semblaient se chercher et se répondre.

Pour le coup, Grandval sentit un frisson parcourir tous ses membres. Deux adversaires de cette espèce, c'était trop, et il fallait fuir au plus vite. Il voulait donc se lever et essayer d'enfoncer la porte, quand le danger se présenta plus terrible et plus pressant encore qu'il ne l'avait imaginé.

Il se trouvait enfermé déjà depuis plusieurs minutes; ses yeux, paralysés par le passage subit d'une grande lumière à une obscurité relative, avaient fini par s'habituer à cette obscurité. Aussi bien, comme nous l'avons dit, des rayons lumineux filtraient par les jointures assez grossières des volets, et il en était venu à voir confusément les objets environnants. Or, en promenant son regard autour de lui, il eut l'explication des bruits légers qu'il avait entendus, sans en comprendre la cause.

Ce n'étaient pas des rats qui s'ébattaient dans cette salle presque entièrement démeublée; c'étaient des serpents de tailles et de couleurs différentes, mais paraissant

tous appartenir aux espèces les plus venimeuses. Outre les deux boïciningas, qui continuaient leur abominable concert, il y avait là une hideuse collection de reptiles. Les uns glissaient sur le plancher; les autres s'entortillaient aux solives du plafond, aux misérables meubles oubliés dans ce taudis. De quelque côté que se portassent les yeux, on apercevait une forme longue et mince qui frétillait. Tout près de la fenêtre que Grandval avait tenté d'ouvrir, un énorme serpent grage était *lové*, c'est-à-dire plié en cercle, et c'était miracle qu'il n'eût pas commencé l'attaque quand le jeune marin avait passé sans défiance à sa portée. Dans un angle de la pièce se trouvait un panier ouvert et renversé d'où ces reptiles étaient sortis; et l'on entendait toujours à l'intérieur ce fourmillement dont nous avons parlé, comme s'il n'eût pas vomi encore tout son immonde contenu.

Grandval était brave et, dans son existence aventureuse, il avait plus d'une fois affronté la mort sans pâlir; mais, en se voyant cerné par ces bêtes effroyables, ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

La première impression passée, il recouvra un peu de présence d'esprit. Il s'agissait de ne pas s'abandonner soi-même; mais que faire? Si Grandval se levait, n'était-il pas à craindre que les reptiles, excités par ce mouvement, ne s'élançassent sur lui? Ne pouvait-il aussi, dans l'obscurité, poser le pied sur un de ceux qui rampaient à terre ou mettre la main sur ceux qui grimpaient contre les meubles et les corniches? Dans les deux cas, une morsure mortelle devait être le résultat de la moindre imprudence. Il avait bien son revolver; mais à quoi devait lui servir cette arme contre des ennemis si agiles, si insaisissables?

En dépit de ces hésitations et de ces perplexités, il

songeait toujours à se précipiter vers la porte pour tenter de l'enfoncer; il s'aperçut bientôt qu'il avait laissé passer le moment favorable.

Quelque chose s'enroulait avec lenteur autour d'une de ses jambes, protégée seulement par un pantalon de toile. Il soupçonna de quoi il s'agissait, et n'osa y porter la main; mais, baissant la tête avec précaution, il examina ce qui l'envahissait ainsi. Horreur! C'était bien encore un serpent, et, grâce à la faible lumière provenant d'un trou du volet, il put en déterminer l'espèce; c'était un aye-aye, ainsi appelé parce que sa morsure est, dit-on, si foudroyante, que la victime n'a pas même le temps de pousser cette exclamation.

Le mouvement du marin semblait avoir inquiété l'aye-aye, qui s'était arrêté et avait dressé la tête en sifflant tout bas. L'homme étant redevenu immobile, le serpent reprit avec tranquillité sa marche ascensionnelle. Grandval sentait que le moindre geste serait immédiatement puni de mort et n'osait bouger. Cependant, comme il avait les bras libres, il crut nécessaire de se mettre en défense pour le cas où l'aye-aye, arrivé à la hauteur de son visage, aurait la fantaisie de mordre, et il voulut chercher dans sa poche, avec le moins possible de secousse, le pistolet, son unique mais précaire moyen de salut.

Cette action si simple lui révéla un nouveau danger. Sur le bras même qu'il élevait déjà apparut un objet d'un rouge vif, venu là sans qu'on pût s'expliquer comment. On eût dit d'un magnifique bracelet de corail, comme ceux qui parent les élégantes napolitaines. Mais le bracelet se mouvait et avait des yeux scintillants comme des diamants. Le malheureux jeune homme reconnut le serpent-corail, le plus mignon, le plus gra-

cieux et le plus beau des serpents, mais dont la petite dent aiguë donne aussi sûrement et aussi rapidement la mort que celle du grage ou du boïcininga.

Cependant Grandval résolut, à tous risques, de prendre son revolver, ne fût-ce que pour venger sa mort aussitôt qu'il se sentirait blessé, et sans s'inquiéter si l'un ou l'autre de ses adversaires lui permettrait d'accomplir son désir, il chercha le pistolet dans sa poche, l'arma contre sa poitrine, et attendit l'occasion d'en faire usage. Du reste, il comprenait que la détonation d'une arme à feu pouvait, en irritant ces bêtes formidables, accélérer la catastrophe, et il se promettait de ne tirer qu'à la dernière extrémité, quand tout autre moyen de salut serait impossible.

Son action avait inquiété de nouveau l'aye-aye et le corail. Ils s'étaient arrêtés dans leur marche, et ce fut seulement après un temps assez long qu'ils recommencèrent à s'agiter. Grandval suivait maintenant avec un sang-froid inconcevable les péripéties de ce drame où sa vie était en jeu, et il profitait de l'expérience acquise. Dès que les reptiles reprenaient leur assurance et cherchaient à l'enlacer davantage, il opérait un léger mouvement qui, sans les effrayer ou les irriter outre mesure, les obligeait de demeurer cois. Sa main, armée du revolver, se tenait prête à faire voler en morceaux celui qui le premier voudrait user de ses terribles mâchoires.

Près d'une demi-heure s'écoula dans ces angoisses, et il fallait que le capitaine eût une âme bien énergiquement trempée, une organisation de fer, pour les supporter sans fléchir. Il n'avait pas cessé de prêter l'oreille afin de s'assurer si l'on venait à son secours; mais personne ne passait sur la route voisine; le nègre et son maître ne paraissaient pas. Une seule fois, il avait en-

tendu un faible bruit à la porte, comme si quelqu'un eût épié avec précaution à travers les fentes; mais il n'avait osé ni se retourner ni appeler, et cet espionnage, s'il était réel, n'avait amené aucun changement favorable.

Cependant cette horrible situation ne pouvait se prolonger. A la vérité, le petit corail s'était gîté dans le pli que formait extérieurement la manche du marin et témoignait quelque velléité de faire la sieste en cet endroit. En revanche, le serpent aye-aye, qui était de grande taille, paraissait beaucoup moins paisible; il s'était remis en marche, et les mouvements saccadés de Grandval ne l'intimidaient plus. Bientôt il enroula dans ses nœuds mobiles le bras de sa victime et le montant de la chaise. Le marin ne pouvait plus suivre des yeux ses progrès, mais il le sentait s'élever toujours, et d'un instant à l'autre, la tête hideuse du reptile allait se trouver au niveau de la sienne.

En ce moment enfin, des pas précipités se firent entendre dans la cour, et une voix haletante, que Grandval crut reconnaître pour celle du concessionnaire Lefrançois, s'écria du dehors :

— Capitaine! monsieur Grandval! Etes-vous là!

Le marin ne réfléchit pas aux conséquences probables de son action; il répondit avec tout ce qui lui restait de vigueur :

— Oui, oui... par ici !... Au secours!

Le bruit inattendu de cette voix parut exaspérer l'aye-aye, qui dressa tout à coup sa tête triangulaire, à la gueule béante, devant le visage de Grandval, en poussant un long sifflement. Prompt comme l'éclair, Grandval fit feu de son pistolet et le serpent décapité se tordit sur le plancher dans de cruelles convulsions. Puis le

marin, ayant lancé au loin le corail par un mouvement subit, se leva impétueusement et courut vers la porte.

Cependant le danger n'avait pas cessé; la chambre était pleine de fumée, et comme on l'avait prévu, les nombreux reptiles qu'elle contenait, affolés par la terreur, bondissaient de toutes parts, se dressant sur leurs queues, sifflant ou agitant leurs crécelles. L'un d'eux se jeta sur Grandval, mais il retomba sans avoir eu le temps de l'enlacer. Le capitaine, se voyant poursuivi par ces redoutables animaux qui semblaient frappés de vertige, s'appuya contre la muraille, et déchargea plusieurs fois encore son revolver pour les écarter. Ces explosions répétées ne firent que redoubler leur furie; ils continuaient de voltiger frénétiquement dans la fumée, comme s'ils avaient des ailes, tournant toute leur rage contre l'audacieux qui les avait provoqués.

Grandval se sentait perdu si la lutte se prolongeait une minute encore; c'était miracle qu'il n'eût pas été atteint par une de ces gueules empoisonnées qui le menaçaient à la fois. Il n'avait plus qu'un coup de pistolet à tirer, et peut-être, les explosions venant à cesser, les serpents, moins effrayés, allaient-ils mieux combiner leur vengeance. Il désespérait donc complètement de son salut, quand on cria de la cour :

— Courage! monsieur Grandval, nous voici!

Au même instant, la porte reçut un choc tellement fort, tellement irrésistible, que la serrure rouillée se brisa, les ais se fendirent, et des flots de lumière pénétrèrent dans l'intérieur de la maison, tandis que des tourbillons de fumée s'en échappaient. Les reptiles, dès qu'ils virent cette issue ouverte, s'élançèrent hors de la salle basse, et un des libérateurs de Grandval sentit la queue de l'un d'eux lui fouetter le visage en passant.

Malgré son trouble, le marin eut assez de présence d'esprit pour s'écrier :

— N'approchez pas !... La maison est pleine de serpents !

Lui-même franchit d'un saut le petit escalier de bois et vint tomber presque mourant dans les bras de ses sauveurs, qui étaient Michel Bertomy et Lefrançois, le mari de Marguerite.

Un mot seulement pour expliquer leur présence à la concession abandonnée.

On se souvient que le sourd-muet, en quittant Grandval, devait se rendre chez les Lefrançois pour transcrire quelques comptes relatifs à leur exploitation. Le mari et la femme n'avaient pas manqué de lui demander des nouvelles du capitaine, dont ils avaient espéré la visite et auquel ils portaient, comme nous l'avons dit, un vif intérêt. Michel, moitié par signes, moitié en écrivant sur ses tablettes, leur avait appris pourquoi Grandval n'était pas avec lui.

Dans ces explications, une circonstance frappa Lefrançois. La concession désignée pour lieu de rendez-vous était inhabitée depuis plusieurs mois, le propriétaire ayant voulu retourner en France à l'expiration de sa peine; par conséquent, il ne pouvait s'y trouver personne pour vendre des bois d'ébenisterie. Lefrançois connaissait les tentatives criminelles auxquelles Grandval avait failli succomber déjà; il flaira un nouveau piège tendu au marin et communiqua ses soupçons à Michel. Celui-ci, qui, après sa sœur et son père, n'aimait personne au monde autant que Grandval, prit feu au premier indice de la vérité, et tous deux, remettant à un autre jour la besogne projetée, s'étaient empressés d'accourir à la concession déserte. Nous avons vu com-

bien leurs prévisions s'étaient trouvées sages et combien leur secours avait été efficace.

Grandval s'était assis sur un banc, à l'autre extrémité de la cour, loin de la porte de la maison d'où sortaient encore par intervalles quelques reptiles. Bientôt il se releva et dit en s'efforçant de sourire :

— Voilà qui est fini... De par tous les diables! mes amis, vous êtes arrivés à propos... J'en avais assez! Merci, mon brave Lefrançois... Merci, mon bon Michel... sans vous j'étais flambé.

Et il raconta comment un nègre inconnu l'avait enfermé par surprise dans cette maison maudite. Le concessionnaire l'écoutait attentivement :

— Un noir en effet, reprit-il, peut seul avoir conçu l'idée de cette infernale ruse. Les Africains vous ont des imaginations féroces. D'ailleurs, celui-ci, pour avoir réuni tant de reptiles venimeux, doit posséder le secret, que l'on attribue à certains noirs, de se rendre invulnérables aux morsures, et il faut qu'il soit ce qu'on appelle *lavé pour le serpent*. Or, aucun nègre du pays ne possède ce secret, et je n'en connais pas auquel se rapporte le signalement que vous venez de donner... Mais, ajouta-t-il en se levant, cet homme ne saurait être loin... Cherchons-le sans retard et, si nous le trouvons, il aura des comptes à nous rendre.

— Vous avez raison! s'écria Grandval; il reste une cartouche dans mon revolver, et morbleu! j'aurais la joie la plus vive à loger ma dernière balle dans la cervelle du scélérat... Ne perdons pas de temps.

Les trois hommes se mirent donc à fouiller avec un soin scrupuleux l'habitation et ses dépendances. Pour la maison, ce fut bientôt fait; elle ne se composait que d'une pièce, celle précisément où Grandval avait été

enfermé en si mauvaise compagnie, et un coup d'œil suffit pour reconnaître que personne ne se cachait dans le sous-sol. On visita de même l'étable, la cuisine et la petite case d'où le nègre était sorti; mais, excepté une calebasse à moitié pleine de jus de canne à sucre, oubliée dans cette case, rien ne prouva qu'une créature humaine y fût entrée depuis longtemps. Alors on parcourut les terres de la concession; nulle part on ne découvrit les traces du noir. Selon toute apparence ce misérable, trouvant la maison déserte favorable à ses desseins, s'y était arrêté seulement le temps de préparer son horrible piège, puis l'avait quittée pour toujours.

A la suite de ces recherches inutiles, Lefrançois demanda de nouveaux détails sur la personne du nègre mystérieux. Grandval affirma qu'il avait les dents limées en pointes.

— En ce cas, dit Lefrançois, il appartiendrait à la race d'anthropophages qu'on appelle les Rongous; eux seuls, que je sache, ont les dents limées de cette manière.

— Les Rongous! répéta Grandval; vous m'y faites penser... Mon coquin semblait prendre à tâche de me cacher son visage derrière son grand chapeau défoncé... Voyons, Lefrançois, ce scélérat de D'chimbo, le Rongou, qui désole les environs de Cayenne, ne pourrait-il être venu par terre jusqu'ici?

— Un pareil voyage serait, je le pense, tout à fait impossible pour un Européen; mais qui sait de quoi sont capables ces sauvages, habitués à la vie des bois? Véritablement, capitaine Grandval, votre noir de ce matin me paraît être le Rongou de l'île de Cayenne.

— Je n'en doute plus, et les accointances que l'on soupçonne entre ce bandit et certains transportés expli-

quent suffisamment... Eh bien! je vais faire ma déclaration à l'autorité compétente sur les événements de la journée, et sans doute on découvrira cette fois le monstre acharné à ma poursuite, ainsi que ses complices.

— Faites votre déclaration, monsieur Grandval; mais je vous en conjure, n'en quittez pas moins au plus vite ce triste pays. Vos ennemis sont implacables, et quoique vous leur ayez jusqu'à présent échappé par miracle, ils finiront, comme on vous l'a dit, par se trouver les plus forts.

— Ma foi! décidément vous avez raison, Lefrançois; mais vous n'ignorez pas quelle mission les enfants de Bertomy et moi nous sommes venus remplir ici, et aucun de nous ne voudra quitter Saint-Laurent sans l'avoir remplie.

— Et moi, capitaine, répliqua le transporté en soupirant, ne me suis-je pas engagé à vous aider de tout mon pouvoir?... Ah! il faut que nous vous aimions bien, il faut que la Marguerite ait contracté de grandes obligations envers M^{lle} Bertomy pour que nous ayons consenti à favoriser un pareil projet! Mais enfin, puisque tout est convenu entre nous, pourquoi ne me chargez-vous pas de conduire seul cette affaire, et ne partez-vous pas immédiatement avec M. Michel et M^{lle} Joséphine pour Cayenne? Je ferai évader Bertomy, et je le ferai conduire jusqu'à la Crique-du-Diable. Hier encore j'ai vu l'Indien Galibi Zao, qui doit lui servir de guide, et il est tout prêt à se mettre en route. Voyons, capitaine Grandval, pourquoi séjourner ici davantage? La frivole considération d'ajouter quelques billes de bois à votre cargaison serait-elle capable de vous retenir, quand tant de périls vous menacent?

— Ce n'est pas cela, mon cher Lefrançois; ma cargai-

son ne m'inquiète guère, car, à vrai dire, elle n'est qu'un prétexte... Mais Joséphine paraît bien souffrante, et d'ailleurs l'avis qui doit nous ramener à Cayenne, ne passera ici que dans trois ou quatre jours. Enfin je veux m'occuper personnellement de certains détails de l'entreprise, pour diminuer, s'il est possible, la responsabilité qui pèserait sur vous en cas d'insuccès.

Pendant cette conversation, les promeneurs étaient revenus dans la cour de l'habitation. Grandval voulut s'asseoir sur le banc où il s'était reposé déjà.

— J'en suis honteux, Lefrançois, dit-il, mais mes sottes jambes se dérobent sous moi.

— Les miennes fléchiraient à moins, capitaine; mais de grâce, ne nous arrêtons pas ici; nous y aurions un trop vilain voisinage. Poussons plutôt jusque chez moi; je vous offrirai un coup de cidre de canne à sucre, ou même un verre de cognac, pour vous remettre le cœur.

Grandval accepta, et, appuyé sur le sourd-muet et sur Lefrançois, il se dirigea vers la demeure du concessionnaire.

XIII

LA PROPOSITION

Le jour même, Grandval se rendit au Gouvernement de la colonie pour signaler le nouvel attentat dirigé contre sa personne. Les particularités étranges de cette affaire ne pouvaient manquer d'exciter vivement l'attention de l'autorité, et les agressions diverses que le marin avait dû repousser depuis son arrivée à la Guyane, ne laissaient aucun doute sur les intentions et les mobiles de ses persécuteurs.

Cependant les perquisitions, opérées sans retard à la maison déserte, n'amènèrent aucun résultat. Quand les agents de la force publique y arrivèrent, toute trace de la récente aventure en avait été soigneusement effacée. La porte était close, et la clef fut trouvée sous l'escalier de bois où les voisins la savaient habituellement déposée. Dans l'intérieur, plus un seul serpent; le panier aux reptiles avait disparu; les quelques meubles oubliés par l'ancien propriétaire, étaient à leur place et semblaient n'avoir pas été touchés depuis plusieurs mois. Si donc

on n'avait constaté sur les murs la marque des balles que Grandval avait lancées au hasard, si surtout on n'avait remarqué dans un coin une nuée de fourmis achevant de réduire en squelette le corps mutilé d'un aye-aye, on eût pu croire que le marin et ses compagnons avaient voulu se jouer de la crédulité publique en inventant cette histoire romanesque.

Dans la cour et sur les terres de la concession, même absence d'indices; on ne releva aucun vestige de pas, sauf ceux des trois Européens, et on battit vainement tous les fourrés des environs. On interrogea les travailleurs de la scierie qui en était peu éloignée; nul d'entre eux n'avait vu le noir dont on donnait le signalement, ni même aucun noir pendant la journée précédente.

On ne put retrouver non plus le transporté qui était venu proposer à l'hôtesse du capitaine une vente de bois; sans doute l'individu chargé de cette commission avait pris soin de se déguiser. Cependant, comme il était clair que l'auteur du piège devait être en rapport avec les transportés, et comme Rigaut, dont on connaissait la haine contre le marin, s'offrait naturellement au soupçon, Rigaut fut appelé devant le magistrat et pressé de questions sur sa participation au crime. Il répondit qu'il ne savait ce qu'on voulait lui dire; ni promesses, ni menaces ne lui arrachèrent aucun aveu. On le mit pourtant au cachot, en attendant que l'affaire fût éclaircie, et cette captivité, comme on peut croire, n'était pas de nature à diminuer sa haine contre Grandval.

Quelques jours se passèrent. Joséphine avait été cruellement affligée en apprenant le nouveau danger qu'avait couru son généreux ami. Par bonheur, sa fièvre après quelques accès, avait cédé aux soins et aux médicaments des religieuses; et, quoique la jeune fille fût

encore faible, elle avait repris un peu d'activité, elle pouvait de nouveau s'occuper de l'entreprise commune. De son côté, Bertomy insistait pour que l'évasion eût lieu avant le retour de son soi-disant ami, contre lequel ne s'élevait aucune charge matérielle, et dont il redoutait la clairvoyance au moment décisif. On prit donc les dispositions dernières, et nous devons rappeler au lecteur l'ensemble du plan d'évasion qu'il s'agissait d'exécuter.

Grandval, ainsi que Joséphine et Michel, devaient retourner à Cayenne par le prochain aviso, revenir avec le brick à l'embouchure de la rivière, puis se rendre à la Crique-du-Diable où l'on attendrait Bertomy.

Celui-ci, de son côté, devait, à un jour convenu, s'évader du pénitencier, ce qui, comme nous l'avons dit, ne semblait pas présenter de difficultés sérieuses, et aller à un endroit de la forêt où il rencontrerait le Galibi Zao qui s'était engagé à lui servir de guide. On ne comptait guère plus de douze ou quinze lieues par terre de Saint-Laurent à la Crique-du-Diable; mais on estimait qu'à raison des difficultés de la marche, à travers d'affreux déserts souvent inondés dans cette saison, il faudrait peut-être quatre ou cinq jours pour franchir cet espace. Arrivés au terme du voyage, le fugitif et son guide feraient un signal au navire pour qu'on envoyât un canot les prendre, et on espérait qu'alors Bertomy n'aurait plus aucune tribulation nouvelle à redouter.

Tout fut donc ainsi réglé et le jour du départ était fixé déjà, quand se produisit une prétention tout à fait imprévue.

Michel avait une ardente affection pour son père, affection d'autant plus puissante que le pauvre sourd-

muet ne pouvait apprécier certains détails de caractère qui eussent été de nature à la diminuer. En apprenant que Bertomy aurait à parcourir, sans autre protection que celle d'un sauvage, des déserts effroyables, il exprima énergiquement le désir d'accompagner le fugitif et de partager ses dangers. Ni les supplications de sa sœur, ni les raisons qu'on alléguait pour lui faire comprendre l'inutilité de son dévouement, ne purent le détourner de sa résolution. Bertomy, à qui l'on en référa, jugea différemment de la proposition de son fils.

— J'accepte, dit-il; Michel ne parle pas, il est vrai, mais il sait toujours se faire comprendre, et il ne manque pas de bon sens. Je ne serai pas fâché de l'avoir pour camarade, car aussi bien il paraît que je n'aurai pas tout roses dans ce voyage. Il est solide et pourra me tirer de plus d'un mauvais pas. J'aurai plus de confiance en lui que dans cette brute de Galibi, qui serait incapable de distinguer un as de cœur d'un dix de trèfle... Que Michel vienne donc; et s'il rencontre une mauvaise chance en ma compagnie, n'est-ce pas le devoir des enfants de se mettre en avant pour les pères?

Malgré l'égoïsme de Bertomy, Joséphine et surtout Grandval voyaient bien des inconvénients au projet de Michel. Enfin la jeune fille, après avoir médité à ce sujet et adressé au ciel une ardente prière, dit à Grandval avec sa pieuse exaltation :

— Cédons au vœu de ce pauvre garçon, mon bon Pierre. Je dois comprendre ce vœu, moi, car si j'étais au lieu d'une femme faible, malade, impuissante, un homme robuste comme lui, je ne m'en remettrais à personne d'accompagner mon père. Pourquoi nous opposer à ce que Michel fasse ce que je ferais à sa place?

Il fut donc convenu que Joséphine et Grandval parti-

raient seuls pour Cayenne. Quant à Michel, il resterait à Saint-Laurent, en apparence pour passer auprès de son père le plus de temps possible, et il annoncerait l'intention de ne partir à son tour que lorsque *la Prospérité* viendrait achever son chargement à l'embranchement de la rivière. Ces arrangements devaient sembler tout naturels à l'administration un peu déflante de la colonie, et nul ne soupçonnerait sans doute que le pauvre sourd-muet pût prendre part à un hardi projet d'évasion.

Alors Grandval essaya de préparer Michel à toutes les éventualités du voyage. Il lui traça une carte assez exacte du pays entre Saint-Laurent et la Crique-du-Diable; il lui remit une boussole de poche qui lui permettrait de s'orienter et de retrouver sa route, si le guide indien faisait défaut, et Michel avait déjà des connaissances nautiques suffisantes pour tirer le meilleur parti de ces objets. Le capitaine ne manqua pas non plus de lui donner de nombreux renseignements sur la vie des bois, sur les précautions à prendre, sur les moyens de parer à certaines difficultés. Il alla jusqu'à rédiger, d'après les témoignages les plus certains, des instructions que le sourd-muet devait emporter avec lui et relire de temps en temps. Michel se livrait avec ardeur à cette étude qui pouvait avoir tant d'importance plus tard, et l'expérience qu'il avait acquise personnellement lui en faisait apprécier la nécessité.

La veille de l'embarquement, Joséphine attendait dans sa cellule que son frère et le capitaine vinssent la prendre pour aller tous ensemble dire adieu au transporté, quand sœur Rosalie entra.

La supérieure des dames de Saint-Joseph, pendant le séjour de M^{lle} Bertomy au couvent, s'était toujours montrée bonne et affectueuse, mais pleine de réserve à

son égard. Elle avait trop de perspicacité pour ne pas voir que Joséphine, outre les chagrins qu'elle avouait, était dévorée de soucis. Cependant elle n'avait pas cru jusqu'ici devoir provoquer les confidences de sa pensionnaire; elle s'était bornée à l'observer en secret et à lui témoigner par des attentions délicates la sympathie qu'elle éprouvait pour ses souffrances.

Mais, ce jour-là, sœur Rosalie, en remarquant les yeux rouges et les traits altérés de Joséphine, ne put contenir l'expression de son inquiétude. Après l'avoir embrassée, elle la fit asseoir à son côté, et, retenant dans ses mains les mains de la jeune fille, elle lui dit d'un ton caressant :

— Quoi! mon enfant, vous avez pleuré encore?... Maintenant que vous voilà débarrassée de la fièvre, allez-vous retomber malade de chagrin?... Voyons, chère petite, convenez que vous me cachez quelque chose?

— Eh! que vous cacherais-je, ma chère sœur? répliqua Joséphine avec un peu d'embarras; ignorez-vous combien j'ai sujet de m'affliger? Aujourd'hui même je vais faire mes adieux à mon père... et peut-être ne nous reverrons-nous plus en ce monde!

— Il faut se résigner à la nécessité, ma fille... Tenez, je l'avoue, j'ai craint, à voir vos inquiétudes secrètes, à voir ces allées et ces venues avec votre frère et le capitaine Grandval, que vous n'avez médité tous ensemble quelque'un de ces projets absurdes, irréalisables, comme on en forme souvent, à l'égard des prisonniers!... Je le reconnais maintenant, c'était un jugement téméraire puisque vous allez partir; mais l'idée m'était venue que, vous et vos amis, vous songiez... à faire évader votre père!

Tout en parlant, la religieuse dardait un regard inquisiteur sur Joséphine qui rougit.

— Eh bien, quand cela serait, ma sœur? répondit-elle en baissant les yeux; le devoir d'une fille n'est-il pas de venir en aide à un père malheureux?

— Aujourd'hui, mademoiselle, vous dites « malheureux; » autrefois, vous disiez « innocent. »

— Qu'il soit innocent ou coupable, ne dois-je pas compatir à ses souffrances? Et si j'avais conçu la pensée de les faire cesser, la Providence si miséricordieuse pourrait-elle m'en punir?

— Ce serait une pensée funeste, ma fille, répliqua la religieuse avec douceur; d'abord, quel droit une personne privée aurait-elle de s'opposer à un châtement légitime infligé par la justice humaine?... Et puis, en dehors de ces considérations, un projet tel que celui dont il s'agit n'aurait aucune chance de succès.

— Croyez-vous donc, ma sœur, toute espèce d'évasion impossible? Beaucoup ont réussi, pourtant.

— Il est vrai, mais elles étaient accompagnées de circonstances fortuites, qui ne peuvent se représenter, que nul ne saurait prévoir... Pour une qui a réussi combien d'autres ont misérablement tourné? Croyez-moi, mon enfant, toutes les précautions sont prises; et si vous avez conçu de semblables desseins à l'égard de votre père, vous avez bien fait d'y renoncer, car ils auraient eu sans aucun doute les plus tragiques conséquences!

Joséphine ne répondit rien et détourna la tête d'un air pensif. Sœur Rosalie poursuivit après une pause :

— Quant à moi, ma chère fille, je m'intéresse aussi au transporté Bertomy, à cause de vous, et je n'ai pas oublié mes promesses. Aussi ai-je parlé de lui à M. le

gouverneur, et j'ai la satisfaction de vous annoncer, pour mon cadeau d'adieu, que votre père fait partie d'un groupe de vingt nouveaux concessionnaires que l'on est en train de former en ce moment.

Cette nouvelle ne produisit pas sur Joséphine la vive impression que sœur Rosalie attendait peut-être.

— Mon père concessionnaire comme Lefrançois! dit M^{lle} Bertomy avec réflexion; son sort en deviendra-t-il beaucoup plus supportable?

— Certainement, mademoiselle, répliqua la religieuse un peu piquée de cette froideur; obtenir une concession est le vœu le plus cher des transportés qui ont encore quelque honnêteté dans l'âme. Le travail élève et purifie; d'ailleurs, l'aisance qui en résulte est un attrait suffisant pour la plupart de ces hommes. Votre père mérite votre affection, je n'en doute pas; mais, de votre propre aveu, il cède avec une déplorable facilité à tous les entraînements. Si donc, par impossible, il recouvrait maintenant une liberté absolue, ne serait-il pas à craindre qu'il en fit encore un mauvais usage?

Joséphine tressaillit, car cette pensée, comme nous le savons, s'était déjà bien souvent présentée à son esprit. Sœur Rosalie continua en reprenant le ton affectueux :

— Tenez, chère enfant, je vais vous parler à cœur ouvert. En arrivant ici, vous m'avez conté que vous obéissiez à une voix divine qui vous disait : « Sauve toi père! » Encore une fois, je n'oserais contester cette manifestation surnaturelle; mais est-ce bien le salut matériel, la libération illégale de votre père que la voix d'en haut a voulu faire entendre? Ne serait-ce pas plutôt du salut de son âme qu'il s'agissait? Pour moi, ma fille, je ne saurais avoir aucun doute à cet égard, et peut-être la faveur qu'on accorde à Bertomy est-elle

un des moyens par lesquels la Providence veut opérer sa rédemption. L'activité physique lui sera un refuge contre les inspirations mauvaises; il aura la tranquillité de l'âme en même temps que le bien-être du corps. Il passera ainsi le reste de sa vie en paix avec les autres et avec lui-même; et à sa dernière heure il sera en droit d'espérer les récompenses célestes.

Cette fois, Joséphine se leva impétueusement.

— Oui, oui, vous avez raison, ma sœur, s'écria-t-elle, avec émotion; vous m'ouvrez les yeux... C'est certainement là ce que la voix d'en haut a voulu dire... Eh bien, je me rends à l'instant auprès de mon père; je lui annoncerai que, grâce à vous, il va obtenir une concession... Il acceptera; pourquoi n'accepterait-il pas? Ah! vous ne savez pas de quel terrible poids vous venez de décharger ma conscience! Bonne sœur, soyez bénie!

Elle avait pris la religieuse dans ses bras et la couvrait convulsivement de baisers et de larmes. Sœur Rosalie soupçonnait peut-être la cause secrète de ces transports désordonnés, mais elle n'en fit rien paraître.

— A la bonne heure, ma fille, reprit-elle. J'ai eu bien du mal pour obtenir cette faveur à laquelle, il faut l'avouer, votre père n'avait pas des droits suffisants. Aussi votre indifférence me semblait-elle de l'ingratitude à mon égard.

En même temps elle se mit à énumérer les avantages dont jouissent les concessionnaires, et plus Joséphine écoutait Rosalie, plus elle se confirmait dans la pensée que ce nouveau parti était préférable à l'audacieuse entreprise dont on avait préparé l'exécution. Elle exprimait encore sa reconnaissance à la religieuse quand son frère et Grandval vinrent la chercher.

Ce jour étant un dimanche, les transportés, astreints

aux travaux publics, n'avaient pas été conduits à l'abatage. C'était donc dans l'intérieur de la ville, au pénitencier où logeaient les transportés de cette catégorie, que devait avoir lieu la dernière entrevue de la fille et du père.

Chemin faisant, Joséphine, encore émue des brillantes images qu'on venait de faire passer devant ses yeux, instruisit Michel et le capitaine du changement favorable qui allait s'opérer dans la situation de Bertomy. Grandval, effrayé des risques auxquels le père et le fils devaient se trouver exposés dans les bois, jugea, comme Joséphine, que la condition nouvelle promise au transporté était préférable à ces éventualités périlleuses; mais Michel ne se montra pas du même avis. Dans son aveugle dévouement pour son père, il ne voulait pas renoncer à des plans si bien combinés. Tirant ses tablettes, il écrivit d'une main que l'agitation de son esprit rendait tremblante :

— Je délivrerai mon père ou je mourrai à la peine.

Joséphine essaya par signes de le calmer. Comme elle n'y réussissait pas, elle prit les tablettes à son tour et traça rapidement ces mots :

— Nous allons consulter notre père et il décidera.

Cette promesse apaisa enfin le sourd-muet et l'on continua d'avancer.

Le pénitencier, proprement dit, consistait, comme celui des femmes, en un enclos dans lequel s'élevaient plusieurs bâtiments, isolés les uns des autres et disposés d'une manière régulière afin de rendre la surveillance facile. Une esplanade, qui s'étendait devant ces constructions, était ombragée de grands arbres sur lesquels les ignobles vautours urubus avaient fait élection de domicile. Dans cette espèce de préau se trouvaient en

ce moment les transportés, les uns causant et se promenant, les autres se livrant à diverses sortes de jeux, sous l'œil vigilant de leurs gardiens habituels.

Joséphine s'empressa de rabattre son voile et de se cacher le mieux possible sous son parasol. Quant à Grandval, bien qu'il sût que Rigaut était encore au cachot, il se tint sur la défensive, et se promit de ne se laisser approcher par personne. Seul, Michel ne sembla concevoir aucune crainte et chercha des yeux son père au milieu de cette foule turbulente.

Bertomy, selon son habitude, était en train de jouer avec un autre transporté quand on vint lui annoncer l'arrivée des visiteurs. Cette fois, il accourut sans se faire attendre, et prit place à côté d'eux sur un banc isolé. A peine donna-t-il à ses enfants le temps de lui adresser les compliments ordinaires :

— Eh bien ! demanda-t-il d'un ton brusque quoique à voix basse, où en sommes-nous ? Les préparatifs sont-ils faits ? A présent que je dois déguerpir, je m'en nuie à la mort, ici... Et vous lambinez toujours !

Joséphine lui dit avec timidité qu'elle avait à lui apprendre un événement de nature à modifier complètement leurs projets.

— Bon ! quelque anicroche encore ! C'est toi, sans doute, la Joséphine, qui inventes des simagrées pour nous entraver !... Si je le croyais... Mais écoutez tous : Il n'y a plus à lanterner. Rigaut va être relâché demain ou après-demain, parce qu'il n'y a pas de preuves contre lui dans cette dernière affaire. Or, quand nous allons l'avoir encore à nos trousses, Dieu sait ce qu'il arrivera... Je ne donnerais pas deux sous de la peau de ce pauvre Grandval. Quant à moi, Rigaut, qui déjà me fait espionner par les autres, va m'assommer de ques-

tions pour m'obliger à conter ce que je ne me soucie pas de dire... Je vous le répète, il nous faut partir tous au plus vite, ou il nous en cuira.

— Mon père, reprit Joséphine, peut-être existe-t-il un autre moyen de vous soustraire à la domination de Rigaut ; j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Parle... Voyons! de quoi s'agit-il?

Sa fille lui apprit qu'il allait être nommé concessionnaire, et elle commençait à lui démontrer combien cette situation était enviable quand il l'interrompit.

— Es-tu folle, petite? dit-il avec rudesse; moi, m'échiner de travail, pendant un an ou deux, à abattre des arbres, à creuser des fossés, à défricher le sol, à construire des maisons, tout cela pour posséder à la fin une laide bicoque et un lopin de terre qu'ensemble on ne louerait pas cent écus dans notre Normandie? Merci bien, je serais mort avant d'être au bout... Le travail m'ennuie; il fait trop chaud sous ce damné climat. Qu'ils aillent au diable avec leur concession! Je ne la leur ai pas demandée et je n'en veux pas.

Cette détermination nettement exprimée consterna la pauvre Joséphine.

— Père, avez-vous songé aux privations, aux fatigues, aux souffrances de toutes sortes qui vous attendent dans ce voyage, et ne vaudrait-il pas mieux...

— C'est là sans doute une invention de ces bégueines chez lesquelles tu demeures, reprit Bertomy avec colère; on fait des contes stupides sur ceux qui tentent de se sauver. Moi, je préfère tout à la vie insupportable que je mène, et je suis sûr d'avoir encore de beaux jours, si l'on me prête un peu d'assistance. Une fois que je serai aux Etats-Unis avec quelques écus dans ma poche, vous pourrez aller où vous voudrez, je ne vous gênerai

plus. Je sais les moyens de devenir riche... Tirez-moi seulement d'ici, le reste me regarde.

Les yeux du joueur brillaient d'un feu étrange; sans aucun doute, l'espoir de se livrer en liberté à son irrésistible passion contribuait plus que tout le reste à le raffermir dans ses idées de fuite. Joséphine comprit que de nouvelles instances seraient inutiles et elle murmura tristement :

— Allons! tout est dit... Sainte Vierge, protégez-les!

On se mit donc à causer encore du projet d'évasion. Grandval, comme la jeune fille, regrettait vivement que Bertomy ne voulût pas entrer dans la voie nouvelle ouverte devant lui. Seul le sourd-muet semblait être au comble de la joie.

Les dernières dispositions ayant été arrêtées, Joséphine et le capitaine qui devaient partir le lendemain matin firent leurs adieux à Bertomy. La pauvre enfant pleura à chaudes larmes.

— Mon père, disait-elle, cher et malheureux père, j'ai le cœur serré comme si je ne devais plus vous revoir... Oh! de grâce tenez compte des affreux pressentiments qui m'agitent... Réfléchissez encore, je vous en conjure. S'il vous arrivait malheur, à vous ou à mon frère... à tous les deux peut-être... j'en éprouverais des regrets éternels!

Bertomy lui-même ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Allons! allons! répliqua-t-il, ce sont là des sottises. Nous nous reverrons, je te le promets... Nous nous reverrons d'ici à huit ou dix jours, suivant nos calculs... Et puis, ajouta-t-il en baissant la voix et en prenant le ton mignard en usage avec les enfants, je te dirai le fameux secret... Tu auras les papiers, et les

dix mille francs, et tout... Enfin vous vous marierez ensemble, puisque c'est votre idée... Seulement, comme je me serai dépouillé en votre faveur, vous vous arrangerez pour que je puisse faire bonne figure là-bas aux Etats-Unis.

Cette insinuation dont Bertomy ne paraissait même pas soupçonner la bassesse refoula les sentiments affectueux de Joséphine. Elle se tut et s'enveloppa dans son voile. Aussi bien cette scène avait attiré l'attention des transportés et des surveillants qui se tenaient à quelque distance, et elle redoutait de se donner en spectacle.

Grandval fit à son tour ses adieux à Bertomy, et après lui avoir serré la main, il prit son chapeau qu'il avait déposé sur le banc. Il allait le placer sur sa tête lorsqu'il s'en échappa un énorme scorpion, qui agitait sa longue queue armée d'un dard venimeux.

Joséphine ne put retenir un cri et recula précipitamment. Prompt comme l'éclair, le capitaine posa le pied sur l'insecte, qui se redressait furieux, et l'écrasa.

Evidemment c'était là un nouveau tour des transportés, et quand Grandval tua le scorpion, on eût pu voir un sourire railleur sur les lèvres de ceux qui l'observaient de loin. Or, pendant la conversation précédente, personne ne s'était approché de la famille Bertomy; le banc sur lequel on avait pris place était isolé, comme nous l'avons dit, et il était absolument impossible de s'expliquer de quelle manière le dangereux insecte se trouvait là.

Grandval feignit pourtant d'attribuer au hasard cette circonstance suspecte et dédaigna de porter plainte aux surveillants. En revanche, Bertomy reprit en hochant la tête :

— Il y a encore du Rigaut là-dessous, la chose est

sûre. Je vous le répète, enfants, ne nous endormons pas, car si on lâche Rigaut avant que nous soyons loin, il fera tout manquer.

Cet incident abrégé les adieux, et Joséphine ayant embrassé son père encore une fois, Michel et Grandval l'entraînèrent tout en larmes.

Le lendemain, comme on en était convenu, M^{lle} Bertomy et le capitaine s'embarquèrent pour Cayenne. Sœur Rosalie, en revenant d'accompagner Joséphine à bord de l'avis, disait avec un accent de profonde tristesse :

— Cette malheureuse enfant me cache encore quelque chose... Pourvu, mon Dieu! qu'elle n'ait pas obéi aux entraînements de sa folle exaltation et qu'en voulant sauver son père elle n'ait pas contribué à le perdre!

XIV

LE RENDEZ-VOUS

Trois jours après les événements que nous venons de raconter, nous trouvons le concessionnaire Lefrançois dans une partie sombre et solitaire de la forêt vierge, à une demi-lieue environ de Saint-Laurent. Cet endroit, que n'avoisinaut aucun chemin, était une étroite clairière, entourée de maripas aux feuilles gigantesques, que reliaient entre eux des lianes rouges et des grenadilles, avec l'accompagnement obligé d'orchidées en fleurs. A quelques pas de là, un ruisseau qui, pendant la saison sèche, formait un filet d'eau imperceptible, mais qui, en ce moment, coulait à pleins bords, se glissait avec un faible murmure sous une voûte de feuillage et ne réfléchissait que de loin en loin un rayon de soleil.

Lefrançois, assis sur un tronc d'arbre renversé, attendait déjà depuis longtemps. A ses pieds était un paquet assez volumineux, paraissant contenir des bagages. Il avait l'œil attentif et l'oreille au guet. Il se retournait au bruit le plus léger, au plus imperceptible mouve-

ment dans le fourré; mais il ne tardait pas à reconnaître que la cause de cette alerte était ou un agouti, ce lièvre des pays tropicaux, qui se glissait dans les broussailles pour chercher des noix de palmier acouara dont il est friand, ou un pack, bel animal de la forme d'un cochon d'Inde, mais considérablement plus fort, qui, enhardi par le silence, venait s'ébattre à la surface du ruisseau, ou bien encore un macaque qui se balançait à la branche d'un sapotillier. Bientôt tout retombait dans un calme majestueux, et Lefrançois n'entendait plus que lui-même quand il s'agitait pour se défendre contre des fourmis noires ou rouges, qui tentaient par moments de le prendre d'assaut, et dont les morsures sont à peine moins redoutables que celles des scorpions et des mille-pieds.

Enfin pourtant il distingua un bruit de pas furtifs dans la profondeur du fourré et son visage s'épanouit; mais, à la réflexion, il eut encore conscience d'une méprise.

— Ils ne sauraient venir de ce côté! murmura-t-il; c'est Zao sans doute... Ce paresseux d'Indien est lui-même en retard.

Au même instant, quelque chose de rouge se montra dans la verdure et une voix cria :

— Moi venu, *banaré* (ami ou compère):

C'est le salut habituel des Galibis, et bientôt Zao, se dégageant des broussailles, apparut dans la clairière.

Zao pouvait passer pour un type de cette race indienne qui, vivant côte à côte avec la civilisation, conserve ses mœurs simples, ses goûts sauvages et ses habitudes nomades. Il était de moyenne taille, mais robuste, bien proportionné et on pouvait d'autant mieux s'en assurer qu'il avait pour unique vêtement une petite jupe bleue, appelée *calimbé*, et un collier d'ouabé.

En revanche, sa peau cuivrée était rougie avec du roucon broyé dans de l'huile de carapa, et ses cheveux noirs, coupés carrément sur le front, retombaient en mèches longues et roides par derrière. Un sac de toile était suspendu sur son dos par une corde; il tenait d'une main son arc de six pieds de long et ses flèches empoisonnées par le curare, de l'autre un sabre d'abatis qui lui servait à s'ouvrir une route dans le bois. Malgré cet équipement belliqueux, Zao semblait avoir toute la lenteur, toute la timidité des Galibis; et, sauf l'expression de finesse qui brillait dans ses yeux petits et enfoncés, on eût cru n'avoir rien à craindre ni rien à espérer de son initiative.

Lefrançois fit quelques pas au-devant de lui.

— Ah! c'est toi, Zao? dit-il d'un ton d'humeur; tu devrais être ici depuis longtemps! Que faisais-tu donc?

— Oh! banaré, répliqua le Galibi avec la stupidité affectée du sauvage qui ne peut pas ou ne veut pas répondre nettement.

— Je te demande pourquoi tu es venu si tard?

— Mo disé adieu à mo femme et à mo piti.

— Bon! tu ne fais pas tant de façons avec ta femme et tes enfants; tu vas, tu viens, sans te mettre beaucoup en peine d'eux.

— Et pis mo voulé prendre toti (tortue) et tuer avec flèche poisson atipa pour souper.

— Nous avons quelques provisions; il ne sera pas nécessaire de recourir à ta pêche et à ta chasse aujourd'hui.

— Et to pas oublié tafia? demanda le Galibi avec empressement.

— Non, non, il y a là dans ce paquet une bouteille pleine de tafia, et tu en auras ta part pendant le voyage... Mais, voyons, Zao, en attendant que les autres arrivent

enfin, tout est-il bien entendu? Tu t'engages, n'est-ce pas, à conduire ces deux blancs à la Crique-du-Diable, en évitant soigneusement les habitations, en les nourrissant de ta chasse et en les protégeant contre toute espèce de dangers?... Dis, ne sont-ce pas là tes engagements?

— Oh! banaré, répliqua l'indien de son ton évasif.

— Encore une fois ne sont-ce pas nos conventions?

— Oh!

— Voyons, explique-toi... on croirait que tu as quelque chose sur le cœur.

Ainsi pressé, le Galibi finit par exposer que « le bon blanc moussé Lefrançois » avait promis à pauvre *Calina* (1) une jupe bleue et quatre rouleaux (2) pour servir de guide à un blanc; mais que moussé Lefrançois était trop juste pour exiger que Zao servit de guide à deux pour le même prix. La vie sauvage, on le voit, n'empêche pas d'entendre les affaires.

Lefrançois sourit des prétentions de l'Indien.

— Allons! allons! reprit-il, acquitte-toi bien de ta tâche et tu n'auras pas à te plaindre de nous... La récompense, en effet, doit être proportionnée au service, et quand tu reviendras de la Crique après le succès, au lieu de quatre rouleaux tu en auras huit, au lieu d'une jupe bleue tu en auras deux, et de plus une bonne bouteille de tafia... Es-tu satisfait, Zao, et peut-on compter sur toi?

Zao n'avait pas espéré sans doute que ses exigences seraient acceptées si facilement, car, en recevant ces pro-

(1) *Calina*, c'est le nom que les Galibis se donnent à eux-mêmes.

(2) Un *rouleau*, à Cayenne, se compose de soixante pièces de deux sous appelées *sous marqués*.

messes dont l'exécution devait faire de lui le plus riche Galibi de l'univers, il se mit à danser, puis à chanter sa prospérité future d'une voix rude et gutturale. Bientôt pourtant il interrompit danse et musique, et dit avec une sorte d'enthousiasme :

— Pourquoi blancs pas venir, banaré? Mo, voulué partir.

— Je ne comprends rien à leur retard... Mais bah ! il n'y a pas à s'inquiéter, je l'espère; sans doute M. Bertomy n'aura pas trouvé le moment favorable... Tiens, puisque nous sommes seuls, écoute-moi encore.

Lefrançois fit de nouveau à l'Indien les recommandations les plus minutieuses afin d'assurer la sécurité et le bien-être des voyageurs. Chaque soir le Galibi devait leur construire une hutte de feuillage ou carbet ; il devait, le jour, leur procurer du poisson, du gibier, les garantir contre les attaques des bêtes malfaisantes. Il chercha surtout à l'intéresser au sourd-muet que son infirmité exposait plus que personne aux dangers des déserts. Zao répondait à tout cela par son éternel « oh ! banaré » ; et la conversation ne paraissait pas près de finir, quand ils entendirent au loin une espèce de clapotement, comme si l'on eût marché avec précaution dans le lit du ruisseau.

Les causeurs se turent et prêtèrent l'oreille. Le clapotement devint plus fort, plus rapproché, et bientôt, en effet, on aperçut deux hommes qui, appuyés sur des bâtons, s'avançaient avec lenteur en marchant dans l'eau.

Lefrançois et Zao s'étaient jetés derrière un arbre. Les deux hommes qui cheminaient si péniblement allaient passer sans les voir ; mais Lefrançois poussa un léger sifflement et se montra ainsi que l'indien. Aussitôt

les autres sortirent de l'eau et s'avancèrent vers eux ; on a deviné Bertomy et son fils Michel.

Bertomy paraissait de fort mauvaise humeur.

— Mille diables ! camarade Lefrançois, dit-il en tordant ses vêtements mouillés, y a-t-il du sens commun à nous faire barboter ainsi dans un ruisseau ! Je suis épuisé de fatigue et je crois que tous les petits caïmans du monde, ont exercé leurs dents sur le gras de mes jambes... Quelle abominable manière de voyager !

— C'était le seul moyen, monsieur Bertomy, de cacher vos traces, à ceux qui vous chercheront sans doute. Moi-même, je compte prendre le même chemin, quand je retournerai à ma concession... Mais laissons cela... Vous êtes donc parvenu heureusement à vous échapper ?

— Cela n'a pas été difficile ; pendant que nous étions au travail, je me suis glissé dans le fourré, et ce soir seulement, à l'heure de l'appel, on s'apercevra de mon absence.

— Ainsi personne ne vous a vu, personne ne vous a poursuivi ?

— Personne. Rigaut, dont je craignais tant le retour, est sorti hier du cachot et [il est venu à « la fatigue » avec nous. Mais, au lieu de m'espionner et de me presser de questions, comme je m'y attendais, il s'est contenté de ricaner en me regardant et de m'adresser des moqueries auxquelles je ne comprenais rien. Il chuchotait continuellement avec les camarades et ne s'inquiétait guère de moi. Aussi ai-je pu faire sans obstacle mes dispositions. Je me suis rendu à l'endroit où Michel m'attendait ; tous deux ensemble nous sommes arrivés au ruisseau sans avoir rencontré âme qui vive.

— Alors tout est pour le mieux, dit le concessionnaire ; mais il ne faut pas s'arrêter longtemps ici,

monsieur Bertomy; vous pouvez avoir été épié à votre insu. Il importe que, vous et votre fils, vous alliez passer la nuit plus avant dans la forêt et voici votre guide Zao qui vous trouvera une place convenable.

— Bah! rien ne presse, répliqua Bertomy avec sa mollesse habituelle; on peut bien respirer un moment; et puis je mangerais volontiers quelque chose, car aujourd'hui encore j'ai perdu ma ration au jeu.

En même temps il s'assit sur le tronc d'arbre et s'étira les membres d'un air de fatigue.

Le Galibi contemplait les nouveaux venus avec curiosité. Il connaissait déjà Michel, qu'il avait rencontré chez Lefrançois, et il était venu lui serrer la main en prononçant le mot sacramentel « banaré. » Quant à Bertomy, il le voyait pour la première fois; mais le transporté appartenait à la race blanche, la race dominante dans ces pays où tant de races diverses vivent côte à côte; et quoique Zao eût une idée vague de la déchéance morale du transporté, il crut néanmoins devoir lui faire toutes les avances de politesse que son imagination naïve lui suggérait. Il s'approcha donc de Bertomy et lui dit, en essayant d'imiter la prononciation européenne :

— Bojou, moussé... Mo content conduire to... Banaré mo.

Malgré la gravité de l'Indien, Bertomy se mit à rire.

— Sur ma foi! l'ami rouge, dit-il d'un ton moqueur, tu as une drôle de manière de causer! Comment nous entendrons-nous? Je ne te proposerai jamais une partie, non plus qu'à Michel, quoique j'aie apporté mes cartes dans ma poche, et le voyage n'en sera pas plus amusant... Enfin, pourvu que tu nous conduises par la bonne route et que tu trouves de quoi nous remplir le

ventre, je ne te rendrai pas la vie dure; mais, de par le diable! il faudra marcher droit ou sinon... je ne plaisante pas, moi!

Zao ne paraissait pas comprendre grand'chose à ces fanfaronnades, que, du reste, Bertomy eût été fort embarrassé d'exécuter. Lefrançois dit au transporté :

— Prenez-garde, monsieur Bertomy, que vous allez vous trouver, vous et votre fils, complètement à la merci de cet Indien. Les Galibis ne sont pas méchants; ils sont plutôt doux et timides; cependant, si vous traitez trop rudement celui-ci, il serait capable de vous abandonner dans les bois... Mais hâtons-nous d'en finir; la nuit approche et chaque minute est précieuse.

Il ouvrit son ballot et en tira les divers objets que l'on avait jugés nécessaires dans ce pénible voyage; c'étaient d'abord deux sabres d'abatis, pouvant au besoin servir de défense, et deux pistolets que les Européens devaient se partager avec quelques munitions; puis des effets de rechange, parmi lesquels se trouvaient des souliers pour Bertomy, le transporté ne pouvant faire de longues marches avec les incommodes sabots du pénitencier. Il y avait encore une petite boîte contenant un flacon d'alcali, quelques prises de quinine et divers autres médicaments, ainsi qu'une note manuscrite sur la manière d'en faire usage. Enfin, deux sacs, munis de courroies, et assez semblables à des carniers de chasseurs, devaient être portés par Bertomy et par Michel. Le reste des approvisionnements consistait en biscuits de mer et en une bouteille de rhum ou tafia que l'on devait réserver pour les circonstances importantes.

Les effets les plus précieux et les moins lourds furent répartis dans les deux carniers destinés au père et au fils; les autres furent confiés à Zao, dont le havre-sac

renfermait habituellement une notable partie de son ménage. Puis Bertomy fit quelques préparatifs de toilette; les souliers remplacèrent ses sabots qui furent jetés dans le plus profond du ruisseau, après avoir été préalablement remplis de pierres. Enfin on procéda à une collation avec de la viande froide et des cassaves que Lefrançois avait apportées sur ses provisions particulières.

Pendant ce repas, auquel il ne prit aucune part, Lefrançois se montrait de plus en plus inquiet. Aussitôt que l'appétit des convives sembla calmé, il dit avec précipitation :

— Maintenant, partez; je vous en conjure; si l'on venait nous surprendre.....

— Eh bien, nous voici, répliqua Bertomy en se levant avec peine; au fait, il me semble que d'ici on entend encore le tambour des transportés et je ne me soucie plus de retourner là-bas; je veux essayer d'autre chose... Merci donc, monsieur Lefrançois; vous êtes un brave homme, et si jamais je gagne un million ou deux, je me souviendrai de vous.

Michel avait déjà chargé lestement son sac sur ses épaules; quand Bertomy voulut aussi charger le sien, il fit une piteuse grimace.

— Ah! ça, dit-il, je vais donc marcher pendant quatre ou cinq jours avec ce lourd fardeau? En ce moment que la chaleur est tombée, passe encore; mais demain et les jours suivants, je n'y tiendrai jamais.

Réellement les fatigues d'un semblable voyage pouvaient excéder les forces d'un homme usé prématurément et dépourvu d'énergie. Cette vérité parut évidente à Lefrançois, qui dit d'un ton découragé :

— Vous avez peut-être raison, monsieur Bertomy;

mais il en est temps encore, voulez-vous renoncer à l'entreprise? Dans un quart d'heure vous pouvez avoir regagné le chantier d'abatage; votre courte absence, dans le cas où elle aurait été remarquée déjà, aura pour unique conséquence une punition légère... Vous accepterez la concession qu'on vous promet, et quand vous serez concessionnaire à votre tour, je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi... Voyons, est-ce entendu, et faut-il congédier Zao?

Bertomy réfléchit quelques instants, et Michel, quoiqu'il n'eût pu entendre cette conversation, en avait pourtant sans doute compris la portée, car une vive anxiété se peignait sur son visage. Mais le transporté reprit brusquement :

— Ma foi! non; là-bas je retrouverais cet enragé de Rigaut.. Et puis la Joséphine et le capitaine doivent m'attendre déjà sur leur navire pour me conduire aux Etats-Unis... Bah! vogue la galère! Ce sac sera moins lourd quand nous aurons fait brèche aux provisions qu'il contient... En avant donc! et battons les cartes pour avoir de l'atout.

Lefrançois poussa un profond soupir; décidément il augurait mal de cette aventure, mais il sentit que ses efforts pour déterminer le père et le fils à revenir en arrière seraient inutiles. Il serra donc la main à Bertomy, embrassa l'excellent Michel, qui avait les larmes aux yeux, et donna au Galibi quelques instructions dernières; puis on se sépara, et les voyageurs, marchant à la file indienne derrière Zao, s'enfoncèrent dans la forêt.

Lefrançois demeurait immobile, écoutant le frémissement de plus en plus faible qu'ils produisaient dans le feuillage longtemps encore après avoir disparu. Enfin, tout étant redevenu silencieux, il fit à son tour ses pré-

paratifs de départ. Il prit soin de jeter dans le ruisseau les restes du diner, de relever les herbes froissées et d'effacer les marques de pas dans la clairière, afin qu'un « chercheur de pistes » ne pût reconnaître que plusieurs personnes avaient fait halte en cet endroit. Puis, convaincu qu'il n'avait négligé aucune précaution essentielle, il descendit dans l'eau pour retourner chez lui sans laisser de trace.

Le courant était fort, et les arbres, qui à chaque instant se rejoignaient au-dessus du ruisseau, rendaient la marche d'autant plus lente et plus pénible. Mais Lefrançois ne songeait pas à ces difficultés, et il murmurait tout pensif en avançant :

— Puisse cette affaire n'avoir pas de suites fâcheuses pour ma famille et pour moi ! Si l'on venait à savoir que j'ai favorisé l'évasion de Bertomy, on m'appellerait devant le juge, on me retirerait ma concession peut-être... Cependant, je ne pouvais faire moins pour la bonne demoiselle, pour M. Michel, pour le digne capitaine Grandvall... Ma femme ne m'eût pas pardonné un refus... Qui sait pourtant si, dans l'intérêt de tous, il n'eût pas mieux valu refuser !

Il s'arrêtait de temps en temps afin d'écouter et de reprendre haleine. Comme il allait sortir du ruisseau, un coup de canon, aussitôt répété par mille échos, retentit du côté de la ville.

— Ah ! dit-il avec inquiétude, l'évasion de Bertomy est déjà connue et voilà que, selon l'usage, on donne l'alarme. Pourvu que Bertomy ait pu se mettre en sûreté, pourvu...

Il n'eût pas le temps d'achever ; plusieurs autres coups de canon suivirent le premier et Lefrançois en compta jusqu'à cinq.

— Cinq transportés se sont donc évadés ce soir ! murmura-t-il avec stupeur ; que signifie tout ceci?... rien de bon, j'imagine... Mais à présent je n'y peux plus rien.

Et il se hâta de rentrer chez lui, où il arriva sans accident.

Rappelons ici, au risque de nous répéter, certains détails nécessaires sur l'intérieur de la Guyane française.

Notre possession, qui a cinquante ou soixante lieues de longueur et dont la profondeur est inconnue, n'est habitée, comme nous l'avons dit, que sur certains points isolés de son vaste territoire. Couverte de forêts, de savanes et de marécages, elle manque tout à fait de voies de communications par terre. En dehors de l'île de Cayenne, c'est seulement le long des grands fleuves, l'Oyapock, l'Approuague et le Maroni, que l'on trouve des habitations et des établissements de quelque importance. Le reste du pays est inculte et désert. C'est à peine si l'on rencontre de loin en loin, dans ces solitudes inhospitalières, quelques Indiens nomades ou quelques noirs marrons qui s'accrochent aux exigences de la nature sauvage; encore se tiennent-ils de préférence auprès des rivières, où la pêche peut suppléer à l'insuf-

fisance de la chasse et des autres ressources locales.

On n'avait donc exagéré en rien les fatigues et les dangers auxquels les deux Bertomy, sous la conduite de Zao, allaient être exposés, et dès le premier jour de marche ils en eurent la preuve. Obligés de quitter le voisinage du Maroni et de s'enfoncer dans les régions les plus inaccessibles, afin d'échapper aux recherches dont ils pouvaient être l'objet, ils avaient eu fort à souffrir. Tantôt il leur avait fallu se frayer une route, le sabre à la main, dans la forêt vierge; tantôt traverser des savanes sèches, couvertes de gigantesques roseaux aux tiges roides et coupantes, ou bien des marécages boueux, où grouillaient mille bêtes immondes. La saison des pluies finissait à peine, et l'eau qui tombe en quantité prodigieuse à la Guyane pendant cette saison, n'ayant pas eu encore le temps de s'écouler vers la mer ou d'être absorbée par le soleil, multipliait les obstacles et les difficultés. Aussi, malgré une halte assez longue aux heures les plus chaudes de la journée, les voyageurs étaient-ils à bout de force quand, aux approches du soir, ils durent s'arrêter de nouveau et commencer leurs préparatifs pour la nuit.

Durant la marche, Zao, s'il n'était pas compagnon divertissant, s'était montré du moins guide intelligent et fidèle. Quoique timide et lent par caractère, aucun obstacle ne semblait l'embarrasser; avec une sagacité merveilleuse, il faisait face à toutes les nécessités. Dans les bois, c'était lui qui ouvrait la marche et savait trouver un passage à travers des troncs entrelacés, des plantes grimpantes qui semblaient impénétrables. Dans les marais ou *prispris*, c'était lui encore qui s'avancait le premier, sondant la vase molle; et les autres devaient mettre leurs pieds exactement dans la trace des siens,

car, au moindre écart à droite ou à gauche, ils risquent d'être engloutis.

Malgré tout cela, il épiait d'un œil attentif les animaux utiles ou malfaisants que l'on rencontrait, et une fois il avait cloué contre une branche, avec une flèche à pointes en éventail, un serpent-oiseleur qui faisait mine de s'élaner sur Bertomy. Il savait découvrir les tortues cachées dans l'herbe, atteindre de sa flèche rapide un singe ou un perroquet au sommet d'un palmier. Enfin sa vue perçante distinguait aisément au milieu des fourrés le fruit comestible ou la baie rafraîchissante qu'il s'empressait ensuite d'offrir à ses compagnons pour leur faire reprendre courage.

Depuis la veille, on n'avait pas rencontré une seule créature humaine, circonstance fort explicable du reste, puisque l'on tournait constamment le dos aux lieux habités. Néanmoins, plusieurs fois pendant la journée, le Galibi avait fait faire halte tout à coup à ses compagnons et prêté l'oreille à des sons lointains qu'il croyait percevoir dans l'immensité des bois; mais sans doute ses craintes s'étaient trouvées vaines, car il n'avait pas tardé à reprendre son pas égal, et sa figure, rougie avec du roucou, n'avait plus exprimé qu'une impassibilité glaciale.

L'endroit où l'on s'était arrêté pour passer la nuit avait un caractère de tristesse et de grandeur sauvages. C'était sur la lisière d'une forêt, en face d'une savane à moitié noyée. A perte de vue s'étendaient des flaques d'eau dormante et des roseaux desséchés qui se heurtaient avec un bruit métallique à chaque bouffée de vent. Au-dessus du marécage, des bandes de grands oiseaux poussaient des cris discordants. A la surface de cette eau stagnante qui réfléchissait, comme un miroir

l'eau, les teintes splendides du couchant, on voyait des formes allongées et immobiles; on a deviné des amoureux.

Sur la limite de la savane et de la forêt, il y avait un léger monticule, dépourvu d'arbres et de buissons, d'où l'on pouvait surveiller les ennemis du bois comme ceux de la plaine. Zao avait choisi cette place pour le campement, et à peine arrivé il se mit au travail, malgré ses fatigues précédentes. Il commença par allumer un feu d'herbes sèches sur le sommet du monticule, afin de purger le terrain des insectes malfaisants qui pouvaient s'y trouver et qui plus tard auraient désagréablement manifesté leur présence. Puis, le Galibi entra dans la forêt et coupa une grande quantité de branchages que Michel et lui transportèrent sur l'éminence. De ces branchages, une partie était destinée à entretenir le feu pendant la nuit pour écarter les bêtes féroces, l'autre servit à élever rapidement un carbet de verdure où les deux Européens devaient trouver un asile confortable en égard aux circonstances.

L'Indien, avec la dextérité que donne l'habitude, s'acquitta presque seul de ces soins divers. Bertomy, épuisé de fatigue, s'était jeté sur le sol; il paraissait incapable d'agir et même de parler. Quant au sourd-muet, il ne demandait pas mieux que de se rendre utile; mais son inexpérience, la nouveauté de la situation, enfin la difficulté de se faire comprendre l'empêchaient de donner à Zao une assistance sérieuse. Il se contentait donc d'observer attentivement toutes les dispositions du Galibi, afin de les imiter de son mieux pendant le reste du voyage.

Malgré tout cela, quand la nuit fut tombée avec sa soudaineté ordinaire, le petit campement des voyageurs

présentait l'aspect le plus satisfaisant. Le carbet, sorte de berceau de feuillage, était achevé et garni d'un lit de mousse sèche, dont chaque brin avait été soigneusement examiné. Devant la hutte, brillait un feu clair où l'on préparait le souper de la troupe, et ce souper, quoique un peu barbare, n'en pouvait pas moins satisfaire des estomacs affamés. Le mets principal consistait en un singe que Zao avait tué et qui, dépouillé de sa peau, rôtissait tout entier à une broche de bois, en exhalant un fumet délicieux. Le second service devait se composer d'une belle tortue qui cuisait à l'estouffade dans sa carapace, sur un lit de braises. Pour dessert, on avait des dattes de maripa, des noix balatas et des jaunes d'œufs, fruits silvestres, qu'on avait cueillis pendant la marche. Enfin, pour que rien ne manquât à ce festin du désert, Zao, ayant fait des entailles à l'écorce de plusieurs palmiers, avait rempli des Calebasses d'un suc gommeux et sucré, qui devait tenir lieu de vin.

En présence de ces somptueux apprêts, Michel, à qui l'exercice de la journée avait donné un violent appétit, se frottait les mains d'un air joyeux; et Bertomy lui-même, secouant son accablement, semblait un peu reprendre vigueur et courage. Le père et le fils surveillaient avec intérêt la cuisson du souper, auquel Zao, tout en allant et venant, donnait des soins assidus; et le glapissement lointain des ocelots et des margays, qui s'éleva dans l'intérieur de la forêt vierge aussitôt après le coucher du soleil, ne réussit à détourner l'attention de personne.

Enfin le Galibi jugea les viandes cuites à point et invita ses compagnons à s'asseoir devant le carbet. Il débroucha le rôti sur une large feuille qui devait tenir lieu de plat; et Michel, ayant tiré de son sac quelques

biscuits, il sembla que rien ne manquait à la fête.

Comme Zao découpait avec son couteau le râble appétissant du singe, il s'interrompit tout à coup pour écouter. Bertomy alarmé prêta l'oreille à son tour; mais, sauf le rauquement d'un jaguar qui se faisait entendre par intervalles à une immense distance, rien ne troublait le calme de la nuit. Voyant toutefois l'Indien regarder vers le même point d'un air soucieux, il lui demanda avec impatience :

— Eh bien, Zao, qu'est-ce donc?

— Oh! banaré, répliqua le Galibi distraitement.

— Encore une fois, de quoi s'agit-il?

— Pas parler, banaré.

Bertomy, de plus en plus inquiet écouta, et regarda de nouveau; mais sans doute ses sens n'avaient pas la perfection de ceux du sauvage, car il ne vit et n'entendit rien encore. Enfin Zao se redressa et dit avec effroi :

— Oh! banaré, beaucoup!... Et eux venir ici.

— Qui donc vient ici?

— Beaucoup hommes blancs... Eux avoir suivi nous toute la journée et feu à nous les attirer.

Bertomy s'était levé d'un bond; la terreur lui faisait oublier ses fatigues et son appétit.

— Des blancs qui nous poursuivent! reprit-il; comment peux-tu savoir que ce sont des blancs? On n'y voit pas.

— *Calinas* et noirs avoir pas chaussures... Hommes là-bas avoir chaussures, et parler langage des blancs... Eux être ici dans petit moment.

— Mais alors ce sont des gendarmes ou des soldats chargés de m'arrêter! s'écria Bertomy; éteignons le feu... sauvons-nous dans la forêt!

— Eux vu nous, répliqua le Galibi tout tremblant; eux tuer pauvre Zao si Zao résister... Eux méchants blancs peut-être!

Bertomy essaya de combattre cette pusillanimité de l'Indien; ne pouvant y réussir, il dit avec une farouche résignation :

— Eh bien, soit... Qu'ils me ramènent au pénitencier! Aussi bien cet échantillon des misères qui nous attendent me suffit et au delà. Je laisserais ma peau dans cette entreprise impossible... Ma foi, à la garde de Dieu!

Le sourd-muet, soupçonnant de quoi il s'agissait, s'était levé brusquement. D'une main il tenait son sabre, de l'autre un pistolet chargé, afin de défendre son père au besoin, et il cherchait des yeux contre quels ennemis il pouvait avoir à combattre.

On les aperçut enfin qui sortaient d'une pointe de bois, non loin du bivouac. Ils étaient cinq, et la couleur claire de leurs vêtements les faisait distinguer assez nettement dans la nuit. Ils se dirigèrent vers l'éminence et se mirent à l'escalader avec célérité. Comme les deux Bertomy et Zao demeuraient irrésolus, un de ceux qui accouraient cria d'une voix moqueuse :

— Mille diables! il paraît qu'on mène joyeuse vie de ce côté! On se goberge; on a pour souper chair et poisson, dont l'odeur se sent d'une lieue, tandis que les amis crèvent de faim et se serrent le ventre... Part à deux!... Part à quatre!... Part à trente!... Tout pour nous et rien pour les autres!

En même temps, Rigaut, les habits en lambeaux, les pieds boueux, apparut dans la sphère lumineuse produite par le feu de bivouac. Il était accompagné de trois autres transportés, en costume du pénitencier comme lui, et d'un noir qui servait de guide. Ils

étaient sans provisions, sans bagages, sans armes, sauf le guide qui portait un sabre d'abatis; tous paraissaient épuisés de fatigue et de besoin.

À la vue de cette bande farouche, Zao et Michel reculérent terrifiés. Bertomy en eût peut-être fait autant s'il eût osé.

— Tiens! est-ce toi, Rigaut? demanda-t-il avec un étonnement qui ressemblait singulièrement à une violente contrariété; et puis, n'est-ce pas Cagnard-Coupe-Sifflet, Mardochée et Bouche-en-Cœur qui viennent là? En voilà une surprise!... Pourquoi diable ne m'avez-vous pas dit hier que, vous aussi, vous vouliez prendre de la poudre d'escampette?

— Eh! sournois, répliqua Rigaut ironiquement, pourquoi de ton côté t'es-tu caché de moi, moi ton meilleur ami? Mais cette question se traitera plus tard entre nous... Depuis ce matin nous vous suivons à la piste. Par quels effroyables chemins vous nous avez fait passer! Tout à l'heure nous avions perdu votre trace, et nous étions menacés de nous coucher sans souper, quand la lumière de votre feu nous a attirés ici... Enfin nous voilà! et puisque vous avez ce que nous n'avons pas, nous allons partager en bons camarades... Eh! les amis, ajouta-t-il en s'adressant aux autres, quelle aubaine, quand on n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures! Le souper est tout prêt... mettons nous à table.

Ceux à qui il parlait n'avaient pas attendu cette invitation; ils s'étaient jetés, comme des loups, sur le repas, sans s'inquiéter le moins du monde du consentement des propriétaires. Rigaut ne tarda pas à les imiter, et Bertomy, autant peut-être pour échapper à certaines interrogations embarrassantes que pour apaiser sa faim, vint leur disputer sa part.

Michel et le Galibi se tenaient derrière les autres, mangeant avec modération le peu qu'on leur abandonnait. Zao avait une grande frayeur de ces blancs dont il connaissait le mépris pour sa race. Quant au sourd-muet, il ne cessait de regarder le nègre qui avait servi de guide aux transportés, et qui, accroupi sur la terre nue, engloutissait avec voracité tout ce qu'il pouvait saisir.

Cependant le repas, préparé pour trois personnes, ne pouvait suffire à huit, dont la plupart étaient comme enragées à la suite d'un long jeûne. Le singe rôti, la tortue grillée, les fruits, disparurent rapidement, et les appétits étaient loin d'être satisfaits. Alors on se rua sur les sacs contenant les provisions, et on les mit au pillage. Vainement Bertomy et Zao lui-même essayèrent-ils de faire des représentations; on n'en tint aucun compte; et le Galibi ayant voulu enlever au noir, dont il avait moins peur que des autres, des biscuits dont il s'était emparé, celui-ci le saisit par ses longs cheveux et les tira avec violence, comme s'il eût voulu les arracher. Le pauvre Zao, pleurant de douleur, abandonna l'objet en litige et se retira à quelques pas. En un instant tous les vivres furent dévorés ou gâtés. Il n'y eut pas jusqu'à cette unique bouteille de tafia, réservée pour les grandes occasions, qui ne fût lestement vidée jusqu'à la dernière goutte.

Michel et l'Indien assistèrent avec un cruel serrement de cœur à ce gaspillage qui pouvait rendre le reste de leur voyage impossible. Mais Bertomy paraissait beaucoup plus occupé de savoir ce qui concernait les nouveaux venus, et voici à peu près les renseignements qu'il recueillit à cet égard, tandis qu'ils se livraient à leur brutal appétit.

Rigaut, en sortant du cachot où il avait été enfermé pendant quelques jours pour sa complicité présumée dans l'attentat contre Grandval, avait repris avec ardeur ses anciens projets d'évasion. Il s'était entendu avec plusieurs de ses camarades possédés du même désir, et c'était ce projet qui les absorbait les jours précédents quand Bertomy les avait vus chuchoter avec tant de vivacité.

Ils avaient quitté le chantier de travail peu d'instants après Bertomy, et étaient allés, à leur tour, rejoindre dans la forêt un noir qui devait leur servir de guide et sur lequel Rigaut exerçait une certaine influence. Leur plan était de profiter d'une nuit obscure pour s'emparer par ruse ou par force d'une embarcation, fût-ce un canot indien, de chercher à tromper la surveillance rigoureuse qui s'exerçait à l'embouchure de la rivière, et enfin de gagner la mer, où l'on aurait chance de rencontrer quelque navire étranger.

Toutefois, pour le succès de ce plan, il importait d'attendre plusieurs jours, car, à la nouvelle de leur évasion, la plus active vigilance allait être recommandée tout le long de la rive française du Maroni. La prudence conseillait même aux évadés de s'enfoncer le plus avant possible dans l'intérieur du pays, afin de faire perdre leurs traces, et comme Bertomy, cédant aux mêmes nécessités, avait pris la même direction, ils ne tardèrent pas, en rôdant dans la forêt, à rencontrer sa piste.

Certaines remarques leur donnèrent à penser que cette piste, encore toute fraîche, était celle de transportés évadés comme eux; Rigaut soupçonna même la vérité, à savoir, qu'elle était celle de Bertomy. Le père de Joséphine, en effet, n'avait pas si bien gardé son secret qu'il n'en eût laissé pressentir quelque chose. D'autre part,

Rigaut avait vu Bertomy disparaître du chantier d'abatage un moment avant lui; enfin, les coups de canon tirés le soir de l'évasion l'avaient averti qu'un transporté autre que lui et ses amis s'était échappé le même jour et presque à la même heure.

D'après tout cela, Rigaut n'avait pas eu de peine à deviner qui était le cinquième fugitif. Or, ce devait être une bonne fortune pour lui et ses camarades de s'associer dans ces solitudes à un compagnon pourvu des ressources et des approvisionnements dont ils manquaient. Aussi avait-il insisté pour qu'on suivît la trace découverte dans les bois; et nous savons comment, après l'avoir perdue aux approches de la nuit, il avait fini par la retrouver.

Ce ne fut que difficilement et à diverses reprises que Bertomy parvint à connaître ces particularités; bientôt même les nouveaux venus ne furent plus en état de répondre aux questions. Ils étaient alourdis et comme hébétés par la masse de nourriture dont ils avaient chargé leur estomac; et la bouteille de tafia qu'on venait de vider avait suffi, la lassitude et la chaleur aidant, pour leur causer une sorte d'ivresse. Aussi, les provisions étant consumées, la plupart s'endormirent-ils autour du feu. Le carbet construit à la hâte par le Galibi était trop étroit pour les contenir tous; Rigaut, qui exerçait l'autorité d'un chef et qui, en ce moment, paraissait lui-même n'avoir pas l'usage complet de ses facultés, déclara qu'il occuperait la hutte avec les deux Bertomy; et aussitôt il s'y installa, sans s'informer si son désir s'accordait ou non avec celui des autres.

De son côté, le noir, qui avait absorbé à lui seul la majeure partie des vivres et surtout prélevé une triple

part sur le tafia, se leva de sa place et s'approchant de Zao, lui dit dans son jargon avec insolence :

— Mo pas fait pour coucher sur terre nue... To, méchant Galibi, construire tout de suite un *boucan* (1) pour mo... Mo ordonne!

Et il menaçait Zao de son sabre.

Le pauvre Indien répondit tout tremblant que l'obscurité l'empêcherait de découvrir dans la forêt l'espèce de bois en usage pour établir un boucan. Le noir irrité le saisit encore par ses longs cheveux et les tira avec fureur; Zao poussa de grands cris.

— Allons! allons! ami peau rouge, dit tranquillement Rigaut de l'intérieur du carbet, consens à faire ce que veut ce gaillard-là, car il ne plaisante guère, et certains amis de Bertomy pourraient te l'apprendre... C'est le Rongou!

— Le Rongou! répéta Zao pour qui le célèbre noir avait les proportions d'un monstre légendaire.

— Le Rongou! répéta Bertomy lui-même avec épouvante.

Celui qui était l'objet de cette terreur, loin de s'en montrer blessé, en parut tout glorieux, et dit avec un naïf orgueil :

— Oui, mo le Rongou... Mo tout tuer, tout voler, tout brûler aux environs de *Cépérou* (2); et personne, pas soldat, pas gendarme, pové prendre mo... Le Rongou peur de rien, ni blanc, ni noir.... Les sabres et les balles pové pas entamer la peau de li... Li pas craindre serpents et tigres.... et li faire obéir un Galibi peut-être!

Zao n'osa plus résister. Sans rien répondre, il courut

(1) *Boucan*, lit de feuillage.

(2) *Cépérou*, nom indien de Cayenne.

vers la forêt voisine, où il coupa des branchages au hasard. Il en apporta successivement trois charges avec lesquelles il s'empessa de construire un abri grossier pour son persécuteur. Celui-ci surveillait le travail d'un air superbe; ce fut seulement quand l'œuvre fut à peu près achevée qu'il daigna y mettre la main pour la perfectionner. Enfin, satisfait en apparence de l'obéissance de l'Indien, il se coucha dans le boucan et parut s'endormir.

Déjà Rigaut et Bertomy lui-même, vaincus par la fatigue, s'abandonnaient au sommeil comme les autres transportés. Seul, le sourd-muet, blotti dans un coin, veillait encore et réfléchissait à la situation nouvelle. Lui aussi avait reconnu dans ce noir aux manières insolentes et farouches, le scélérat contre lequel il avait lutté à l'habitation Gallois et qu'il savait le mortel ennemi de Grandval. La pensée de vivre forcément en compagnie de ce brigand anthropophage le frappait d'épouvante, et il se demandait comment son père et lui pourraient se soustraire à la tyrannie insupportable dont ils venaient d'avoir un échantillon.

Il s'approcha doucement de Zao qui, accroupi devant le feu, le menton posé sur les genoux, jetait de temps en temps du bois sec dans la flamme pour l'alimenter, et il adressa au Galibi quelques signes affectueux. Mais Zao ne semblait pas comprendre. Les yeux fixés sur le feuillage où reposait le Rongou, il se contentait de répondre à demi-voix : « Oh ! banaré, » sans paraître attacher aucun sens à ses paroles. Michel, supposant que l'Indien s'assoupissait déjà, résolut d'attendre au lendemain pour décider de la conduite à tenir dans les circonstances présentes. Puis, comme il était lui-même fort las, et comme le besoin de repos agissait énergi-

quement sur sa robuste nature, il alla s'étendre auprès du carbet qui abritait son père et ne tarda pas à s'endormir.

Cependant, aux premières lueurs du jour, il s'éveilla et promena autour de lui un regard anxieux. Les autres voyageurs reposaient encore; mais une seule chose le frappa; le Galibi avait disparu.

D'abord il crut que Zao dormait aussi à l'écart, ou même qu'il était allé dans le bois chercher quelque nourriture. Il se leva donc et se mit à explorer les environs. Il acquit bientôt la certitude que le Galibi était parti furtivement en emportant tout ce qui lui appartenait.

Quand il n'eut plus de doutes à cet égard, Michel poussa des cris de désespoir qui éveillèrent en sursaut tous les dormeurs.

C'était en effet un grave événement, pour les Bertomy et même pour les autres évadés, que la disparition de l'Indien. Seul Zao connaissait l'intérieur de ce pays dangereux, seul il avait la pratique de la vie des bois et pouvait trouver au jour le jour de quoi nourrir toutes ces bouches affamées, maintenant que les provisions manquaient. Le Rongou n'était capable en aucune manière de suppléer l'honnête et industriel Galibi. Il était bien parvenu, alors qu'il habitait la campagne de Cayenne, à déjouer avec un art diabolique les poursuites acharnées de la force publique; il était bien parvenu, quand ces poursuites avaient pris le caractère d'un soulèvement général, à se rendre par terre aux colonies pénitentiaires du Maroni, guidé seulement par l'instinct du sauvage. Mais, né dans l'Afrique centrale, où s'était passée une bonne partie de son existence, il n'avait pu acquérir une connaissance suffisante des produits naturels de la Guyane pour être d'un grand secours à

six Européens perdus dans ces déserts. D'ailleurs il n'y avait aucun fond à faire sur un scélérat égoïste, cruel, et dont l'intelligence ne s'était jamais exercée que pour le mal.

Les deux Bertomy comprenaient tout cela; mais les autres transportés et Rigaut lui-même n'attachèrent pas autant d'importance à la fuite de Zao. Le Rongou dit de son ton fanfaron :

— Si moussé Rigaut voulait, mo pové suivre Galibi à la piste et ramener li; et si Galibi voulait pas venir, mo tuer li avec sabre.

— Bah! c'est inutile, répliqua Rigaut; cet Indien est un idiot et un poltron; ne songeons plus à lui. Tu nous conduiras toi-même, D'chimbo.

— Mais, mon fils et moi, comment ferons-nous? s'écria Bertomy avec désespoir: nous ne trouverons jamais notre chemin... D'ailleurs ce noir pourra-t-il nous procurer de la nourriture à tous?

— Pourquoi pas? dit Rigaut; D'chimbo est homme de ressources!

— Mo trouverai toujours gibier quand vivres manquer! dit le Rongou avec un sourire sinistre.

Cette promesse donna le frisson à Bertomy sans qu'il sût pourquoi.

— Dans ce cas, répliqua-t-il, vous ferez bien de montrer le plus tôt possible votre habileté de chasseur, car nous avons faim et nous ne pouvons nous mettre en route le ventre vide.

Cette observation était juste, et les transportés n'envisageaient pas sans effroi la possibilité d'une journée de jeûne comme celle de la veille. Il fut donc convenu que l'on se partagerait en deux bandes pour se mettre à la recherche d'un déjeuner quelconque: l'une, com-

posée de trois transportés, irait, sous la conduite du Rongou, chercher fortune dans la forêt voisine; l'autre, formée de Rigaut et des Bertomy, explorerait les pris-pris de la plaine. On devait se réunir au tertre du bivouac aussitôt que l'on aurait fait quelque capture.

Une partie de la troupe s'enfonça donc dans le taillis, tandis que Rigaut et ses compagnons se dirigeaient vers le marais. Ils n'avaient pour toutes armes que le sabre dont Michel était porteur et un pistolet chargé à plomb, l'autre sabre et l'autre pistolet ayant été remis aux explorateurs de la forêt. Le sourd-muet marchait en avant avec des précautions extrêmes, soit pour être en garde contre les bêtes malfaisantes qui pullulaient en pareil lieu, soit pour éviter de s'embourber dans la vase. Mais il ne tarda pas à s'occuper seul des dangers de la marche, son père et Rigaut étant absorbés par une conversation qui les intéressait également.

— Vois-tu, camarade, disait Rigaut avec une apparence de rondeur, il faut s'entendre, et, puisque tu te piques d'être beau joueur, il faut jouer cartes sur table... Tu t'es caché de moi et je me suis caché de toi, quand il s'est agi de filer du pénitencier; nous ne nous devons donc rien à cet égard, et rien ne s'oppose à ce que nous restions bons amis. Tu sais quels sont mes projets et ceux de mes compagnons : après nous être tenus cachés pendant quelques jours dans les bois, nous nous rapprocherons de la rivière et nous essayerons de nous emparer d'une barque. Ce plan n'est pas des meilleurs et, à vrai dire, je doute qu'il réussisse; mais, décidés à mourir plutôt que de rester là-bas, nous avons voulu risquer la chose. De ton côté, tu as dû, en quittant la colonie, combiner beaucoup mieux tes chances de suc-

cès... Explique-toi avec franchise, et surtout souviens-toi qu'on ne me trompe pas facilement.

— Je ne songe pas à te tromper, répliqua Bertomy d'un air abattu; aussi bien, depuis que ce gremlin de Galibi nous a quittés, mon fils et moi nous n'avons plus espoir de mener notre voyage à bonne fin.

En même temps, il exposa comment Grandval avec son navire devait les attendre à la Crique-du-Diable, et comment, si l'on pouvait arriver dans les délais convenus au lieu du rendez-vous, l'évasion ne manquerait pas de réussir.

Rigaut l'avait écouté avec une grande attention.

— Eh! mais, reprit-il, le plan n'est pas mauvais... un navire à tes ordres, rien que cela! Morbleu! puisque tes dispositions sont si bien prises, il ne faut pas qu'elles soient perdues... Nous irons à la Crique-du-Diable et nous profiterons tous de la bonne aubaine qui se présente pour toi.

— Mais comment faire, Rigaut? Il y a encore plusieurs jours de marche, par des pays impossibles, d'ici à la Crique; nous ne nous en tirerons jamais.

— Le Rongou nous conduira... D'ailleurs, pour arriver à l'endroit où attend le navire, il suffira de gagner le bord de la mer et de suivre la côte.

— Ton Rongou ne m'inspire aucune confiance, répliqua timidement Bertomy; et puis, oublies-tu les mauvais tours que, lui et toi, vous avez joués à Grandval? Le capitaine ne consentira pas à vous recevoir, non plus que les autres camarades.

— On trouvera moyen de l'y contraindre, répliqua Rigaut d'un ton dur. Combien a-t-il d'hommes à bord?

Bertomy répondit au hasard que l'équipage se composait d'une trentaine de marins; c'était certainement

quelques-uns de trop, mais Rigaut ne s'en effraya pas.

— Bah! dit-il, en nous y prenant bien et en profitant des circonstances favorables, nous nous emparerons du navire et nous mettrons à la raison ce damné capitaine. Si la chose est impossible, nous lui raflerons du moins une de ses embarcations afin de nous rendre aux colonies anglaises... Allons! c'est dit; nous partons tous pour la Crique-du-Diable, et quoi qu'il arrive, je finirai bien par avoir ma revanche contre ton coriace Grandval.

Bertomy voulut encore élever quelques objections; Rigaut l'interrompit avec violence :

— Ah ça, vieux sournois, lui dit-il, te moques-tu de moi et t'imagines-tu que je ne vois pas de quoi il retourne? Ton affaire était admirablement combinée; tu allais avec ton fils t'embarquer sur le navire, où t'attend ta pleurnicheuse de fille que tu as si sagement confiée à la garde du capitaine. A bord tu aurais donné ta bénédiction aux jeunes époux, qui n'ont pas l'air d'y tenir considérablement, et, en arrivant en France, tu les aurais gratifiés, pour s'établir, des dix mille francs qui sont cachés quelque part du côté de Bolbec... Pendant ce temps, Rigaut, condamné à perpétuité, aurait pu traîner la misère au pénitencier; tu ne t'en souciais guère... Oui, tout s'arrangeait à merveille; mais pas de ça, mon garçon! puisque je t'ai retrouvé, je ne te lâche plus. Nous marcherons ensemble ou personne ne marchera. Tu viendras avec nous pour essayer de filer par le Maroni, ou nous irons avec toi à la Crique-du-Diable... Tiens-toi pour averti; je n'en démordrai pas.

— Tu as de mauvaises idées, Rigaut, répliqua Bertomy avec embarras; je ne comptais pas rentrer en France, où il ferait beaucoup trop chaud pour moi; mon projet était de passer aux États-Unis. Quant à ma fille

et au capitaine Grandval, crois-tu qu'ils accepteraient cette somme dont il faudrait bien leur dire l'origine?

— Je ne m'y fie pas, et le plus sûr est de ne pas te quitter. Nous irons donc ensemble à la Crique-du-Diable, que tu le veuilles ou non... Triple tonnerre! je ne me laisse pas emberlificoter!

Bertomy savait combien son compagnon était opiniâtre, et il n'osa résister ouvertement. Toutefois il reprit :

— Je te parlerai avec franchise, Rigaut; nous ne ferons rien de bon tant que nous aurons avec nous le Rongou. On raconte de lui des choses abominables; et puis il a tenté d'enlever ma fille, sans compter qu'il a voulu plusieurs fois donner un mauvais coup à Grandval... Aussi, quand le capitaine le verra en notre compagnie, non-seulement il refusera de vous recevoir, mais peut-être me repoussera-t-il moi-même.

— Est-ce cela qui t'offusque? Nous n'avons rien à craindre de pareil au sujet de ce pauvre Rongou. Il ne songe pas à quitter la Guyane; il se contentera de nous accompagner jusqu'à la côte en qualité de guide, et retournera dans l'île de Cayenne où il a ses habitudes. Le Rongou ne saurait donc être un embarras pour nous... D'ailleurs, ajouta Rigaut durement, s'il a joué quelques tours à ton ami le marin, ignores-tu que c'est par mes ordres?

— Je m'en doutais, Rigaut, répliqua Bertomy avec une révoltante lâcheté. Comment se fait-il que tu exerces sur ce noir un pareil empire? Toi-même, à mon avis, tu ne devrais pas t'y fier, car une pareille bête fauve...

— Il ne bronchera pas devant moi; nous nous connaissons de longue date, et je sais comment le mater...

Tout brute qu'il paraît, je le mène au doigt et à l'œil, et je n'ai qu'à lui désigner un ennemi pour qu'il le frappe sans hésitation, fût-ce au risque de sa propre vie!

En même temps il entra dans quelques détails biographiques au sujet du Rongou, et expliqua quelle sorte d'influence il exerçait sur ce scélérat.

Nous savons que D'chimbo, employé d'abord aux mines d'or de l'Approuague, avait été condamné pour plusieurs vols à l'emprisonnement. C'était à l'époque où il subissait sa peine qu'il avait fait connaissance avec plusieurs transportés, et notamment avec Rigaut. Le caractère indomptable de ce noir avait d'abord excité une vive curiosité chez Rigaut, puis je ne sais quelle étrange admiration. De son côté, le Rongou, qui, malgré ses redoutables instincts, montrait la naïveté de l'enfant, avait subi l'ascendant qu'exerçait Rigaut sur tout ce qui l'approchait. Il retrouvait en lui quelques-uns des traits de sa propre nature, joints à une intelligence supérieure, pour laquelle il éprouvait un irrésistible respect. Après donc qu'il se fut évadé de la prison, pour mener aux environs de Cayenne cette vie coupable qui avait fait de lui le fléau de la colonie, ses relations avec Rigaut et certains autres transportés n'avaient jamais été rompues et des services réciproques les avaient secrètement resserrés.

Ainsi, par exemple, si l'autorité, à la suite de quelque méfait par trop irritant du Rongou, se disposait à prendre contre lui des mesures rigoureuses, un avis, émané de Rigaut ou de l'association dont Rigaut était chef, avertissait le noir des dangers qu'il courait, des pièges qu'on allait lui tendre. Ces avis lui étaient transmis par ceux des transportés qui pouvaient aller et venir librement dans la ville; on avait organisé un système de

signaux pour le prévenir à distance lorsque toute communication directe était impossible. Ainsi s'expliquait comment le Rongou avait pu échapper si longtemps aux recherches les plus actives. De son côté, l'insaisissable noir rendait à l'association tous les services qui dépendaient de lui. Si un transporté s'échappait des pénitenciers, D'chimbo l'assistait et l'aidait à se cacher. Si l'association avait une vengeance à exercer contre un habitant du pays, contre un surveillant incommode, D'chimbo ourdissait le complot et l'exécutait avec autant d'adresse que de cruauté. Obligé de quitter les environs de Cayenne, comme nous le savons, il s'était rendu à Saint-Laurent-du-Maroni, et caché dans les bois environnants il était parvenu à se mettre de nouveau en rapport avec Rigaut. C'était lui qui, pour satisfaire la haine du transporté, avait préparé le piège odieux de la maison déserte. Enfin, quand Rigaut et ses amis avaient résolu de s'évader, c'était lui qui leur en avait facilité les moyens.

Bertomy, le lecteur a pu s'en assurer déjà, avait le sens moral singulièrement affaibli; cependant son horreur pour le Rongou ne fut pas diminuée par ces éclaircissements. Il dit avec plus de hardiesse qu'on n'en pouvait attendre de sa nature énervée :

— Tu as beau faire, Rigaut, ce nègre ne me va pas... On dit qu'il mange de la chair humaine, et je le croirais à voir ses dents aiguës comme celles d'un ogre. D'ailleurs, voilà Michel qui s'est déjà battu contre lui et qui m'a paru le reconnaître, car ce matin il lui lançait des œillades!... Or, Michel est un garçon solide et il n'a peur de rien... De son côté, le Rongou ne lui fait pas bonne mine... Je crains que d'un moment à l'autre ils n'en viennent aux coups.

— Tonnerre! conseille à ton sourd-muet de se tenir tranquille. D'chimbo ne craindrait pas quatre gaillards tels que lui.

— Je ne suis pas de ton avis... Mais ne parle pas si haut; quoiqu'il ne puisse entendre, Michel comprend les paroles au simple mouvement des lèvres... Allons! adviene que pourra! Tu sais, Rigaut, que j'en passe toujours par où tu veux; il en sera encore cette fois comme des autres.

— A la bonne heure... Nous allons donc tous partir pour la Crique-du-Diable... Entre nous, Bertomy, tu fais bien de donner ton consentement, car on se serait arrangé pour s'en passer.

Bertomy le savait et il poussa un profond soupir.

Pendant cet entretien, les deux compagnons, sous la conduite de Michel, s'avançaient à travers les herbes desséchées qui couvraient la savane. Ces herbes étaient des lianes coupantes, des tiscaskets, avec lesquels les Indiens font des corbeilles, des bouléonas, dont ils font des flèches, plantes dures et coriaces qui s'élevaient souvent à une grande hauteur. C'était un travail que de les écarter pour s'ouvrir passage, et elles se redressaient derrière les promeneurs, avec le ressort de tiges de fer. Souvent il fallait tourner des mares d'eau vaseuse, et le sol spongieux présentait à la marche des difficultés dont Rigaut souffrait plus que personne, car il était chaussé de sabots, comme nous l'avons dit. Aussi ne tarda-t-il pas à manifester de l'impatience et à jurer entre ses dents.

Toutefois, ces pénibles investigations n'amenaient aucune heureuse trouvaille. Michel avait beau promener autour de lui un regard attentif, il ne voyait rien dont il pût faire sa proie. Les oiseaux continuaient de voler

en troupes nombreuses au-dessus du marais, mais on n'avait pas de fusil pour les chasser. Dans ces mares profondes, appelées *trous à caïmans*, se trouvaient sans doute en abondance des poissons et des tortues; mais on n'avait ni lignes, ni filets pour les prendre. En revanche, la savane paraissait très-mal fréquentée; on remarquait de temps en temps dans les roseaux des espèces de sentiers fangeux qui trahissaient le passage récent des boas et des crocodiles.

Quoique Bertomy et Rigaut eussent cessé toute conversation pour s'occuper uniquement des difficultés de la marche, ils ne semblaient avoir conscience d'aucun danger immédiat; mais Michel, qu'on avait mis en garde contre les hasards de pareilles excursions, ne se relâchait pas de sa vigilance; bien lui en prit, comme on va voir.

Il avait résolu d'aller chercher dans la vase, au bord d'une de ces flaques d'eau dont nous avons parlé, des matamatas, grandes tortues de marais qui, malgré leurs formes hideuses et leurs morsures cruelles, n'en sont pas moins excellentes à manger. Il fit comprendre ce désir à ses compagnons qui, confiants dans ses lumières supérieures, le suivirent machinalement.

Il y avait, près de la mare, un large espace découvert. Les roseaux étaient couchés sur le sol comme si, pendant la dernière saison des pluies, un torrent eût nivelé cette partie de la savane. Les trois chercheurs d'aventures se dirigeaient avec assurance vers un amas d'herbes en décomposition et de mousses aquatiques, lorsqu'il en sortit un caïman de huit ou dix pieds de long qui les chargea avec fureur en faisant claquer ses formidables mâchoires. Habituellement, le caïman n'attaque pas l'homme sur terre; mais celui-ci était une femelle, qui

venait de déposer ses œufs dans ces herbes pourries où la fermentation devait les faire éclore, et la crainte qu'on attentât à ce précieux dépôt le mettait en fureur. Il s'élança donc vers eux, et telle était la rapidité de sa course qu'il ne pouvait tarder à les atteindre.

Michel, le premier, aperçut le monstrueux saurien et jeta un cri d'alarme. Bertomy et Rigaut s'arrêtèrent stupéfaits, sans songer d'abord à éviter le caïman qui agitait sa longue queue et poussait une sorte de gémissement enroué. Le sourd-muet, prompt comme l'éclair, s'élança vers son père, le saisit par le bras et l'entraîna hors du chemin de la bête, en invitant Rigaut par signes à imiter cette manœuvre.

On sait que les caïmans, comme les crocodiles en général, éprouvent sur terre, à raison de la structure de leur charpente osseuse, une grande difficulté à se mouvoir de côté; aussi, quand on est poursuivi par eux, doit-on, pour leur échapper, décrire des cercles continuels et revenir fréquemment sur ses pas. Michel avait été averti de cette particularité et s'en était souvenu à propos. Le caïman passa donc sans voir ni le fils ni le père; en revanche il continua de donner la chasse à Rigaut qui fuyait tout droit et qui, retardé par ses sabots sur ce terrain mou, avait un désavantage évident.

Michel vit le péril; mais vainement redoubla-t-il ses gestes et ses cris; Rigaut ne comprenait pas et perdait la tête. Alors le brave sourd-muet, oubliant combien les siens et lui avaient à se plaindre de ce scélérat, n'hésita pas à lui porter secours; il s'élança de toute sa vitesse, et au moment où le gigantesque lézard allait atteindre Rigaut, il le frappa vigoureusement de son sabre. La lame résonna comme sur un tronc d'arbre ou sur un bloc de granit, et s'ébrécha sans entamer la cui-

rasse du caïman; mais Michel voulait seulement l'irriter et détourner son attention. Il y réussit, et le monstre, abandonnant Rigaut qui continuait de détalier de son mieux, se dirigea vers le nouvel adversaire qui le provoquait avec tant d'audace.

Le sourd-muet se mit à courir en cercle, comme il avait fait déjà, en prenant soin toutefois de rester en vue du caïman afin de l'animer à sa poursuite, tandis que Bertomy et Rigaut gagneraient un lieu de sûreté. Cette manœuvre paraissait fatiguer beaucoup le saurien; il redoublait ses ronflements, ses claquements de mâchoires. Michel, souple et alerte, évitait de se trouver à portée de sa terrible queue et l'excitait de temps en temps en lui portant un coup de sabre sur ses impénétrables écailles. Il espérait ainsi le lasser, le décourager et le décider à regagner sa bourbe.

Les prévisions du jeune homme se réalisèrent bientôt. Le caïman, à la suite d'un coup mieux asséné que les autres et qui avait atteint sans doute quelque partie sensible, finit par comprendre l'inutilité de cette lutte contre un ennemi insaisissable. Il battit donc en retraite vers la mare et s'y plongea bruyamment en faisant rejaillir l'eau et la boue à plus de vingt pas à la ronde.

Michel, sans se montrer glorieux de sa victoire, rejoignit son père et Rigaut qui s'étaient arrêtés tout halebants pour l'attendre. Lui-même était essouffé de cette longue course; cependant il les invita par signes à se remettre en quête; ils se recrièrent l'un et l'autre.

— Au diable leurs satanés pris-pris! dit Bertomy avec horreur; j'aimerais mieux ne pas manger de huit jours que d'y retourner.

— Merci, il est joli le gibier que l'on trouve là-bas!

dit Rigaut à son tour ; tonnerre! sais-tu, petit, que sans toi j'étais flambé?

— Oui, oui, Michel est bon enfant, reprit Bertomy, et il n'a pas froid aux yeux... As-tu vu, Rigaut, comme il époussetait les côtes du caïman avec son sabre, absolument comme un cavalier époussete avec sa cravache la croupe d'un poulain vicieux! Oui, tu as raison, il a sauvé ta vie et peut-être aussi la mienne.

Rigaut, par un mouvement de reconnaissance, tendit la main au sourd-muet; mais celui-ci ne parut pas s'en apercevoir. Le transporté fronça le sourcil et reprit avec aigreur :

— C'est juste... Ton fils, Bertomy, n'est pas des nôtres! Voyez-vous ce jeune drôle qui se donne des airs avec le compagnon de son père!

Bertomy sentit que Michel, au lieu de s'attacher Rigaut par le service qu'il venait de lui rendre, s'en était fait au contraire un ennemi mortel, et il balbutia quelques mots afin d'excuser son fils. Michel, sans paraître se douter de ce qui se passait, insistait toujours pour que l'on continuât les recherches. Mais ses compagnons ne voulurent pas le suivre et ne lui permirent même pas de les continuer seul; on revint donc au campement avec l'espoir que les autres associés y seraient arrivés déjà et auraient été plus favorisés du sort.

Ils étaient de retour, en effet, mais leurs recherches dans les bois n'avaient guère eu plus de succès que celles des Bertomy et de Rigaut dans la savane. Le Rongou avait abattu deux palmistes dont les choux, cuits sous la cendre, devaient être le mets principal du déjeuner, et l'un des transportés avait tué à coups de bâton un iguane, sorte de lézard aux mœurs douces et inoffensives, dont la chair est estimée. Par malheur, cet iguane n'a-

vait pas la taille de l'autre saurien qu'on avait rencontré dans les marais; et, quand il fut grillé, chaque sociétaire en reçut une portion bien exiguë, ainsi que des choux palmistes. Encore le partage se fit-il avec une inégalité révoltante. Rigaut et le noir prélevèrent, comme toujours, la part du lion, ce qui occasionna des discussions, des querelles, des haines réciproques dont l'association ne pouvait manquer de ressentir les effets désastreux.

Cependant Rigaut apprit à ses compagnons comment, par suite de la rencontre des Bertomy, les plans de la troupe étaient complètement changés, et comment, au lieu de rester dans le voisinage de la rivière, il s'agissait de gagner la Crique-du-Diable où un grand navire les prendrait à son bord. Il ne souffla mot des difficultés qu'il prévoyait de la part du capitaine, se réservant de compléter ses confidences au dernier moment; cette ouverture releva le courage des évadés en leur montrant un but certain à atteindre pour prix de leurs fatigues et de leurs dangers. Le-Rongou, à qui du reste il était indifférent d'aller d'un côté plutôt que de l'autre, en attendant qu'il jugeât prudent de retourner à l'île de Cayenne, promit de guider la troupe le long de la mer, et l'on conçut les meilleures espérances du nouveau projet.

Aussi, malgré la déplorable insuffisance du déjeuner, se remit-on en marche avec ardeur, et rien ne troubla sérieusement la concorde pendant la journée. En revanche, quand, le soir, après de cruelles fatigues, on fit halte pour passer la nuit, on n'avait d'autres provisions que quelques fruits sauvages; et les esprits s'agrippèrent d'autant plus que les estomacs vides étaient déchirés par la faim.

XVII

SCÈNES SANS NOM

Nous n'entrerons pas dans le détail des souffrances de toute sorte que les évadés eurent à supporter pendant les trois ou quatre journées qui suivirent celles-ci. Le lecteur en aura une idée suffisante, quand il saura ce qui se passait dans les bois, le soir du sixième jour après le départ de Saint-Laurent.

Ce jour-là, on s'était arrêté plus tôt que de coutume, car aussi bien on n'avait plus la force d'avancer. La troupe se trouvait alors dans le voisinage de la mer, à en juger par une bande impénétrable de palétuviers qui formait comme un rideau de verdure à l'horizon. Du reste, aucun des transportés, pas même le Rongou qui dirigeait la marche d'après les mouvements du soleil, n'eût pu dire si l'on était loin ou près du terme du voyage. Seul, le sourd-muet, qui consultait parfois sa carte et sa boussole, semblait avoir quelques renseignements à cet égard; mais il ne les communiquait à personne, et moins qu'à tout autre au Rongou, avec lequel

il vivait dans un état continu de défiance et de haine réciproques.

La halte avait lieu encore dans une forêt, près d'un ruisseau dont les eaux bourbeuses coulaient sous des portiques de feuillage. Les voyageurs avaient voulu, selon l'habitude, se construire un carbet; mais, trop faibles pour se mettre à la recherche d'un mahot, le bois tortu qu'on emploie d'ordinaire à cet usage, ils s'étaient contentés de fabriquer un misérable abri avec des branches ramassées au hasard; aussi bien, les lianes rouges, les passiflores aux fleurs bleues, les grenadilles ou *maritambours*, s'enchevêtraient au-dessus de leurs têtes et formaient un abri naturel. Quoique le soleil fût encore sur l'horizon, un feu, destiné à écarter les bêtes féroces pendant la nuit qui approchait, et à cuire les aliments, s'il y avait lieu, brûlait, comme à l'ordinaire, devant la hutte.

Quatre seulement des transportés se trouvaient en ce moment au bivouac. Leurs trois compagnons, les plus alertes et les plus forts de la troupe, s'étaient dispersés dans la forêt, toujours dans le but de découvrir quelque nourriture végétale ou animale; c'étaient Michel Bertomy, le Rongou et Bouche-en-Cœur, que l'on soupçonnait d'avoir entretenu sa vigueur en ne partageant pas avec les autres ses trouvailles comestibles. Quant à ceux qui étaient restés, c'est-à-dire Bertomy père, Rigaut et deux transportés, il suffisait de jeter les yeux sur eux pour être convaincu de leur impuissance à suivre les chasseurs.

Ils avaient leurs vêtements en lambeaux, les pieds saignants et enveloppés de linges. Leurs visages étaient pâles, livides, boursoufflés par les piqûres incessantes des moustiques; pendant leurs yeux éraillés, injectés

de sang, avaient cet éclat dur que donne la fièvre de la faim. Les deux transportés demeuraient étendus sur le sol, sans s'inquiéter si les redoutables fourmis-manioe qui rôdaient autour d'eux n'allaient pas s'attaquer à leurs nombreuses plaies et les rendre incurables. Seuls, Rigaut et Bertomy paraissaient avoir encore quelque velléité de s'aider eux-mêmes. Ils s'étaient fait des appareils de pêche avec un roseau, des fils tirés de leur chemise et des épingles tordues. A demi couchés au bord du ruisseau, ils jetaient par intervalles dans le courant ces lignes improvisées qu'ils avaient amorcées avec des insectes. Malheureusement les appareils étaient trop imparfaits ou les pêcheurs trop inhabiles, car les poissons dérobaient l'appât sans se laisser prendre.

Un profond silence régnait autour du carbet. Parfois seulement la piqûre d'une mouche à dard arrachait une plainte à l'un des transportés, ou bien un des pêcheurs laissait échapper un juron d'impatience. Tout à coup un cri puissant, lamentable, retentit dans la forêt. On crut d'abord qu'il s'agissait d'un agami rappelant sa nichée au moment du coucher du soleil; mais bientôt le cri se répéta, déchirant, lugubre comme un râle d'agonie, puis cessa brusquement. Tel fut l'effet de cette horrible clameur que tous les assistants tressaillirent, et, malgré leur épuisement, se soulevèrent pour écouter. Mais le bruit s'était éteint, et on ne distingua plus que les faibles piaillements des perroquets dans la profondeur des bois.

— Il y a quelqu'un là-bas qui vient de passer un mauvais quart d'heure! dit Rigaut d'un ton d'insouciance.

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Michel! dit Bertomy avec inquiétude; on est exposé à toutes sortes de

mauvaises rencontres dans ces fourrés maudits, et il devrait déjà être de retour.

— Bah! que peut-il lui arriver? Vas-tu faire le tendre père avec ce grand poupard taillé en hercule? Qu'il ne s'avise pas de rentrer les mains vides, c'est tout ce qu'on lui demande. Il n'a pas rapporté grand'chose ces derniers temps, et tonnerre! cela ne peut durer.

— Ton ami le Rongou ne rapporte pas davantage, ou il rapporte des choses dont lui seul peut manger, témoin ce gâteau de fourmis dont il s'est régalé ce matin... Après avoir annoncé tant de fois qu'il nous procurerait du gibier, il n'a pas encore tenu sa promesse.

— J'espère qu'il la tiendra aujourd'hui même, dit Rigaut avec un sourire amer; et il fera bien, car j'ai cinq cents diables dans l'estomac!

— Et moi, je sens là dedans quelque chose qui me ronge, dit un des transportés en appuyant la main douloureusement sur sa poitrine.

— Il me prend des envies de me déchirer moi-même à belles dents! grommela l'autre d'un air égaré.

Il y eut un nouveau silence. Bertomy, tout en retirant sa ligne et en la lançant à l'eau machinalement, paraissait prêter l'oreille aux plus légers sons qui s'élevaient autour de lui. En dépit de son égoïsme, il aimait son fils, dont il avait reçu tant de preuves d'affection et de dévouement; le retard du sourd-muet lui causait des alarmes qui dominaient même les souffrances de la faim.

Comme le soleil se couchait et comme la nuit allait remplacer le jour, un bruit de pas et un frémissement du feuillage annoncèrent le retour des chasseurs. Bertomy, abandonnant sa ligne, se leva, malgré sa faiblesse. Bientôt, les arbustes s'écartant, le Rongou seul apparut.

Les traits du noir avaient un caractère plus féroce qu'à l'ordinaire, quoiqu'un sourire sinistre dilatât ses grosses lèvres. Il portait sur ses épaules un sac qui paraissait fort lourd, et tenait sous un de ses bras quelque chose enveloppé dans de larges feuilles. De l'autre main il brandissait le sabre d'abatis dont il ne se séparait jamais.

A sa vue, les transportés s'écrièrent sur tous les tons :

— Le Rongou, as-tu trouvé de quoi manger?

— Si, si, gros festin, bon repas! répliqua D'chimbo; mo tué avec sabre grand grand singe et avoir apporté li pour régaler vo!

Des acclamations joyeuses accueillirent ces nouvelles.

— Et où est-il ton singe? demanda Rigaut.

— Li trop grand, moussé, répliqua le noir en ricanant; mo écorcher et dépecer li sur place et apporter moceaux pour grillades...

— Oh! des grillades! vite des grillades! cria un des affamés en préparant avec célérité les braises du foyer.

Pendant que le Rongou défaisait le paquet de feuilles d'où s'écoulaient quelques gouttes de sang, Bertomy demanda :

— D'chimbo, n'as-tu pas rencontré mon fils? voici la nuit et il n'est pas encore rentré.

La nuit en effet venait de tomber avec la rapidité habituelle. Le Rongou interrompit sa besogne :

— Mo pas fait pour garder pitit moun à to, répliqua-t-il avec son arrogance puérile; mo tuer li si moussé Rigaut avait pas défendu à mo... Li passé par ci, mo passer par là... pas daigné m'occuper de pitit Tomy!

— Alors il aura suivi le camarade Bouche-en-Cœur... Tu as vu Bouche-en-Cœur sans doute?

— Mo pas vu, répliqua délibérément D'chimbo, et personne verra plus Bouche-en-Cœur... Li mort.

— Mort! répétèrent plusieurs voix; mort, le camarade Bouche-en-Cœur! Comment cela s'est-il fait, Rongou?

— Tigre mangé li, répondit le noir avec volubilité, comme s'il récitait une leçon; li rôder dans forêt pour chercher tortues et agoutis, quand rencontrer grand, grand, grand tigre, qui sauter sur li et, houp! gober li.

— Mais comment sais-tu tout cela, puisque tu n'étais pas avec Bouche-en-Cœur? demanda Rigaut en regardant fixement le Rongou.

Celui-ci se mit à rire.

— Mo entendu crier li, dit-il, et mo venu... Mais Bouche-en-Cœur tué et tigre décampé.

— Nous avons aussi entendu le cri dont tu parles, reprit Rigaut, et c'était certainement le cri de quelqu'un qui n'est pas à la noce... Ma foi! tant pis, poursuivit-il avec rudesse, s'il est mort, il n'aura plus faim.

— Et ce sera un de moins pour rogner la part des autres! ajouta un des transportés d'un ton sombre.

Pendant ce temps, le Rongou avait tiré de son paquet plusieurs tranches de chair sanglante. On ne regarda même pas de quelle espèce d'animal elles pouvaient provenir et on les étala sur les braises, malgré Cagnard qui voulait les dévorer toutes crues. On frémissait d'avidité et d'impatience; on ne cessait de regarder ces viandes fumantes qui crépitaient sur les charbons. Chacun des assistants semblait craindre que les autres ne songeassent à le frustrer de sa part.

Bertomy avait pourtant le courage de détourner parfois les yeux de cet attrayant tableau pour les porter vers le bois où régnaient maintenant d'épaisses ténèbres. Michel ne revenait pas, et cette absence prolongée pou-

vait cruellement donner à penser. Le père voulait appeler; mais à quoi eussent servi ces appels au sourd-muet? D'ailleurs, toute recherche était impossible à cette heure de nuit; et il fallait attendre que Michel, guidé par les lucioles et les fulgures qui voltigeaient dans l'air ou par le feu du bivouac, jugeât à propos de se rallier au reste de la troupe.

L'anxiété de Bertomy devenait donc de plus en plus vive; mais elle ne l'empêcha pas de remarquer le conflit qui éclata tout à coup parmi ses compagnons. Ils avaient arraché du feu ces viandes brûlantes, quoique à demi cuites, et se les disputaient avec un incroyable acharnement. A cette vue, Bertomy, exalté lui-même par la faim, fut pris d'une sorte de frénésie; il s'élança pour avoir sa part dans le pillage. Après bien des efforts, bien des coups reçus et rendus au hasard, il s'empara d'une grillade et s'enfuit à quelques pas, afin de la dévorer en liberté. Mais, comme il la portait à sa bouche, des cris inarticulés, énergiques, furieux, s'élevèrent près de lui. En même temps, un homme sortit impétueusement du fourré, saisit le morceau qui déjà touchait les lèvres de Bertomy et le jeta au loin dans les hautes herbes, en donnant des signes d'horreur et de dégoût. C'était Michel.

Le sourd-muet semblait être en proie à une exaltation extraordinaire; ses yeux, démesurément agrandis, se torturaient dans leurs orbites. Il multipliait les signes de fureur et d'épouvante, sans cesser de pousser les cris bizarres, que répétaient de nombreux échos.

Bertomy, malgré sa satisfaction de retrouver son fils sain et sauf, éprouva une violente colère.

— A quoi penses-tu? s'écria-t-il; m'arracher ainsi le morceau de la bouche quand je suis mourant de faim!

As-tu donc quelque chose de meilleur à m'offrir?... Fais vite, alors, car je n'en puis plus.

Michel continuait ses clameurs et ses gestes précipités dont il n'était pas facile de pénétrer le sens. Enfin, laissant son père, il s'avança vers le feu et se livra à une pantomime expressive qui s'adressait aux autres transportés.

Ceux-ci ne s'étaient pas beaucoup émus du retour subit du sourd-muet. Ils continuaient de déchirer à belles dents les tranches de viande dont ils avaient pu s'emparer. Toutefois, depuis qu'ils se trouvaient avec Michel, ils avaient pris l'habitude de son langage par gestes; et voici ce qu'il leur fit comprendre :

Il était parti, une heure auparavant, avec le Rongou et Bouche-en-Cœur, pour tâcher de trouver quelque chose à manger; mais, n'ayant aucune sympathie pour ses deux compagnons, il s'était bientôt séparé d'eux. Ses recherches avaient été infructueuses et, quand il avait vu le soleil près de se coucher, il s'était décidé à rentrer, les mains vides, au campement.

Comme il traversait une partie de la forêt, où les herbes piétinées, les lianes arrachées trahissaient une lutte récente, il avait rencontré des débris humains épars sur le sol. Il s'était assuré par un examen rapide qu'un homme venait d'être tué à cette place; mais avant qu'il eût pu compléter ses observations, la nuit était tombée et il avait dû continuer sa route. Il errait depuis quelques instants dans l'obscurité, lorsqu'il avait aperçu la lumière du feu et avait enfin regagné le bivouac.

Michel, dans sa pantomime animée, s'efforçait surtout de faire comprendre à ses compagnons que la nourriture dont ils se délectaient devait être repoussée

avec horreur. En vain pourtant il multipliait les gestes de dégoût et d'indignation, on ne paraissait pas en saisir le sens. Impatienté, il s'avisa d'une démonstration décisive. Il s'empara du paquet, entouré de feuilles et de lianes, que le Rongou avait apporté, il en écarta l'enveloppe et étala le contenu à la lueur du brasier; il n'y avait pas à s'y méprendre, c'étaient des morceaux de chair humaine.

A cette horrible exhibition, les affamés, réunis autour du feu, ne purent retenir un mouvement d'hésitation. Cependant un seul cessa de manger et laissa tomber le morceau qu'il avait à la main. Les autres, après quelques secondes d'incertitude, poursuivirent avec voracité leur affreux repas (1).

Le Rongou avait observé non sans une certaine inquiétude la contenance des assistants tandis que Michel leur apprenait cet épouvantable détail. Rassuré par leur attitude, il se mit à ricaner.

— Tigre laissé pitit moceau de Bouche-en-Cœur, dit-il d'un ton sinistrement facétieux; mo trouvé li et ramassé pour camarades... comme ça, rien perdu.

Bertomy, qui comprenait enfin pourquoi son fils lui avait arraché sa part de l'exécrable nourriture, fit un geste d'effroi. Mais Rigaut dit, en mordant avec une espèce de rage dans cette chair sanglante :

— Au diable! nécessité n'a pas de loi... Ce Bouche-

(1) Nous demandons pardon au lecteur pour le repoussant réalisme de pareilles scènes; mais nous n'inventons rien et les faits de cannibalisme se sont reproduits un très-grand nombre de fois parmi les évadés des établissements pénitentiaires à la Guyane. On peut consulter le beau et excellent livre, *la Guyane Française*, que M. Frédéric Bouyer, capitaine de frégate, a publié récemment à la librairie Hachette, et on s'assurera que nous sommes resté encore au-dessous de la vérité.

en-Cœur était un vaurien qui n'y allait pas de franc jeu, et je n'en veux pas au Rongou de nous en avoir débarrassés, de complicité ou non avec un jaguar... De cette manière Bouche-en-Cœur sera *bon* à quelqu'un et à quelque chose!

Et il fit entendre, à son tour, un rire forcé que ses compagnons imitèrent.

Michel, après sa révélation, s'était attendu à ce que les transportés témoigneraient l'invincible répugnance qu'il éprouvait lui-même. Les voyant continuer de manger et de rire, il manifesta une profonde stupéfaction et se retira précipitamment à quelques pas.

D'chimbo, rassuré par l'approbation de *moussé* Rigaut, le seul de la bande pour lequel il eût quelque déférence, lâcha la bride à sa farouche jovialité :

— Mo beaucoup mangé noirs, dit-il avec toutes sortes de grimaces bouffonnes, beaucoup mangé Indiens, mais jamais mangé blanc avant aujourd'hui.... Blanc bien meilleur, bien plus tendre, plus délicat... Mo toujours voulé manger blanc!

— Morbleu! s'écria Rigaut gaiement, ce gourmet de D'chimbo serait capable de le faire comme il le dit!... que le plus gras de nous y prenne garde!

Et il jeta un regard moqueur sur Bertomy qui tremblait de tous ses membres.

De plus en plus encouragé dans ses bouffonneries féroces, le Rongou se leva et se mit à danser autour du feu, en chantant sur un ton bizarre des paroles inconnues. Il agitait au-dessus de sa tête un morceau de chair à demi grillée, auquel il semblait adresser par moments sa barbare mélodie, et qu'il mettait successivement sous le nez de chacun des assistants en faisant

des contorsions hideuses. Il arriva ainsi devant Michel, qui se rejeta vivement en arrière pour l'éviter.

Le sauvage s'arrêta tout à coup; il interrompit son chant et, donnant à sa figure bestiale toute l'expression de malice dont elle était susceptible, il dit dans son patois créole :

— Pourquoi to voulé pas manger?... To bien difficile! To aimé donc pas Bouche-en-Cœur? Li n'était donc pas ami avec to?... Mo voulé reconcilier vos deux! Très-bon, très-bon Bouche-en-Cœur!

Et il présentait au sourd-muet le morceau de chair humaine qu'il avait à la main. Michel se détourna encore impétueusement; mais le cannibale ne lui laissa point de repos.

— Méchant pitit meun, dit-il en goguenardant, mo pas souffrir to insulter pôvre camarade Bouche-en-Cœur... Aime-li, aime-li, vite... Mo ordonne!

Michel se débattait pour échapper à cette torture; les autres transportés riaient aux éclats, ce qui animait davantage le sinistre bouffon. Enfin, le Rongou parvint à poser le morceau de chair sur les lèvres du jeune Bertomy, et voulut le lui introduire de force dans la bouche.

Mais, au simple contact de ce repoussant objet, Michel fit un bond prodigieux qui le dégagea des étreintes de son adversaire. Il poussa un cri assez semblable à un rugissement; puis, saisissant dans sa poche un des pistolets dont il était dépositaire, il l'appuya sur la tête laineuse du noir, et le coup partit.

Le Rongou chancela comme s'il allait tomber; le sang coulait avec abondance de sa chevelure à demi brûlée. Toutefois il ne parut pas que cette décharge de petit plomb eût produit plus d'effet sur ce crâne de fer que le

coup de revolver tiré autrefois par Grandval. Soit que le sauvage fût réellement invulnérable comme il le prétendait, soit, ce qui était plus facile à croire, que le coup eût été mal dirigé, rien n'annonça que la blessure fût bien grave. Cependant, ainsi que nous l'avons dit, D'chimbo chancela et sembla étourdi par la violence de la commotion.

Michel, croyant l'avoir tué, demeurait frappé de stupeur. Son père lui cria, oubliant que cet avertissement était perdu pour le malheureux sourd-muet :

— Sauve-toi, mon gars, sauve-toi bien vite ou ils vont te tuer!

Michel avait vu les transportés se lever en désordre, tandis que le Rongou se redressait, les poings fermés, l'œil étincelant. Il surmonta enfin sa torpeur, tourna sur lui-même et s'élança dans le bois où il disparut.

Le Rongou, hurlant et rugissant, se mit en devoir de le poursuivre; mais Rigaut lui barra le passage.

— D'chimbo, lui dit-il d'un ton d'autorité, laisse-le pour cette fois! Il m'a rendu service l'autre jour et je veux être quitte envers lui. Une autre fois je te permettrai de le malmener à ta guise... D'ailleurs tu l'as agacé et il s'est défendu... Ah çà, brute stupide, vas-tu me désobéir?

Il est douteux que, dans le premier moment d'exaspération, le Rongou eût tenu grand compte de ces ordres, si, à quelques pas du bivouac, il ne se fût trouvé dans une obscurité complète, sans savoir quelle direction le fugitif avait prise. D'autre part il était aveuglé par le sang qui découlait de sa blessure. Il ne tarda donc guère à revenir sur ses pas en poussant des exclamations inintelligibles qui devaient être des blasphèmes à la mode de son pays.

Enfin, il se rassit; et après avoir lavé avec un peu d'eau sa plaie qui paraissait être insignifiante, il dit d'un ton farouche :

— Si li revenir, mo tuer li... Demain, mo suivre li à la piste, et couper li en morceaux tout pitits, tout pitits pour manger.

— A la bonne heure! répliqua Rigaut; attendons à demain... La nuit porte conseil... Jusque-là, comme nous sommes fatigués et comme nous avons l'estomac plein, tâchons de dormir... Qu'on ne me rompe plus la tête de toutes ces misères!

Et il se dirigea vers la hutte. Ses compagnons, alourdis par leur affreux repas, blasés d'ailleurs sur toute espèce d'émotion, se mirent en devoir de le suivre, et l'on s'occupa des dernières dispositions à prendre pour la nuit.

Habituellement, chacun des aventuriers veillait à son tour, afin de défendre la troupe endormie et d'entretenir le feu de bivouac. Ce soir-là, Bertomy, quoique plus faible et plus abattu que les autres, s'offrit pour veiller le premier.

Il était facile de comprendre qu'il espérait voir revenir son fils errant dans le voisinage; mais on accepta sa proposition, sans s'inquiéter des mobiles qui l'avaient inspirée, et l'on ne songea qu'à se livrer au repos. Seul le Rongou se promettait d'épier le veilleur, et, dans le cas où Michel reparaitrait, de ne pas différer sa vengeance.

En effet, pendant assez longtemps, le nègre féroce lutta contre le sommeil qui le gagnait; mais chaque fois qu'il se soulevait pour regarder autour de lui, rien ne justifiait ses soupçons. Dans la forêt, on n'entendait que les cris du singe hurleur ou les miaulements des chats sauvages. Dans le bivouac même, Ber-

tomy, tristement couché à côté du feu, semblait avoir à peine la force d'y jeter par intervalles quelques branches sèches. Comme rien ne justifiait ses soupçons, le Rongou finit par céder aux impérieux besoins de la nature et s'endormit profondément.

Quand ses compagnons et lui s'éveillèrent le lendemain matin, ils furent très-surpris de n'avoir pas été appelés, chacun à son tour, pour monter la garde; mais ils eurent bientôt l'explication de ce mystère. Le feu du bivouac était complètement éteint, et Bertomy, suivant l'exemple que l'Indien Zao avait donné quelques jours auparavant, avait disparu.

Le Rongou entra dans une colère horrible. Il roulait de gros yeux blancs et faisait craquer ses dents aiguës, en courant çà et là comme une bête fauve.

— Mo suivre eux, vite, vite, s'écria-t-il; eux trop faibles pour être allés loin; mo tuer grand et pitit Tomy.

Et déjà, courbé vers la terre, il cherchait, à la lumière éblouissante du soleil levant, les traces qu'avaient dû laisser le père et le fils; mais Rigaut intervint encore.

— Bah! s'écria-t-il, puisque ces idiots nous ont quittés, qu'on ne m'en parle plus et qu'ils aillent au diable! J'ai assez d'eux depuis longtemps, et je crois tout à fait impossible d'atteindre ce navire où, du reste, on nous recevrait sans doute à coups de fusil... Décidément, il faut en revenir à notre ancien projet et gagner les bords de la rivière... Nous y trouverons des habitations, et, comme nous sommes en nombre, nous saurons bien nous procurer de quoi nous refaire, en attendant que nous puissions nous emparer d'une barque... Nous avons encore « du Bouche-en-Cœur » pour un jour ou deux; ce temps suffira pour atteindre les cantons habités... Eh bien, qu'en dites-vous, les autres?

Cagnard et Mardochée, qui peut-être craignaient un sort pareil à celui de Bouche-en-Cœur, donnèrent leur assentiment à la proposition du chef; mais le Rongou n'écoutait rien et s'efforçait toujours de découvrir à l'inspection du sol de quel côté Bertomy, guidé sans doute par son fils, avait opéré sa retraite. Rigaut reprit avec colère :

— Voyons, D'chimbo, âne têtu, nous perdons notre temps!... Ne t'inquiète plus de ces deux nigauds. Livrés à eux-mêmes, ils périront sans aucun doute, s'ils persistent dans leur projet de se rendre par terre à la Crique-du-Diable; autant vaudrait essayer de prendre la lune avec les dents. Si je croyais qu'ils eussent une seule chance d'échapper, je me mettrais moi-même à leurs trousses; mais avant vingt-quatre heures, ils seront morts l'un et l'autre, à moins que le père ne mange le fils ou que le fils ne mange le père... Abandonnons-les donc à leur sort et partons.

Mais le Rongou ne s'apaisait pas; sa haine contre les fugitifs l'emportait sur son respect pour l'autorité de Rigaut.

— Mo conduire vo à Maroni, dit-il de son ton farouche, et puis mo retourner à Cayenne... Mais d'abord mo voulué trouver piste de grand et pitit Tomy pour tuer li... Mo voulué, mo voulué!

Et avec une opiniâtreté que rien ne semblait pouvoir vaincre, il poursuivait ses investigations.

XVIII

LES SUITES D'UNE ÉVASION

Disons maintenant ce qu'il était advenu de Bertomy qui avait disparu d'une façon si singulière.

L'ancien fermier, pendant sa veille nocturne, se livrait aux plus tristes réflexions. Si froide et desséchée que parût son âme, il n'était pas insensible, comme nous l'avons dit, à l'affection naïve, au dévouement absolu du pauvre sourd-muet. Aussi se reprochait-il de n'avoir pas défendu son fils, quelques moments auparavant, quoique sa faiblesse eût rendu son intervention bien impuissante, ou du moins il regrettait de ne l'avoir pas suivi pour partager son sort. Il s'épouvantait de savoir Michel seul dans les bois, au milieu des ténèbres, et il allait jusqu'à se reprocher d'avoir accepté l'entier sacrifice de cet enfant disgracié, mais si plein de cœur, d'énergie et de courage.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Bertomy, quoique son temps de faction fût passé, ne songeait pas à se faire relever de garde, Lors même que ses poignantes médita-

tions ne l'auraient pas tenu éveillé, la faim qui, de minute en minute, devenait plus impérieuse, l'eût empêché de dormir. Bientôt ses souffrances jetèrent une profonde perturbation dans ses facultés; des nuages sanglants passaient devant ses yeux, des figures monstrueuses s'agitaient autour de lui. Plusieurs fois aussi, il éprouva l'horrible désir d'aller chercher, sous les feuilles où on les avait cachés, les vivres hideux dont ses compagnons s'étaient rassasiés, et de s'en repaître à son tour. Il lui fallait un effort de volonté pour ne pas succomber à cette tentation; et plus que sa volonté, une insurmontable faiblesse, un irrésistible besoin d'immobilité et de repos le clouaient à sa place.

Cependant la même pensée revenait sans relâche, le délire troublait de plus en plus son cerveau. En proie à une sorte d'hallucination, il regardait fixement l'endroit où se trouvaient les débris humains, et peut-être allait-il se traîner jusque-là, quand tout à coup ces débris, qu'il voyait dans la nuit avec les yeux de la pensée, lui semblèrent se superposer, se souder l'un à l'autre, former un grand corps qui se dressa devant lui et s'avança d'un pas silencieux. Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête; il fit un geste pour repousser l'apparition, il laissa échapper un de ces cris faibles et pénibles comme en arrache le cauchemar... Mais au même instant l'être inconnu étendit le bras à son tour afin de recommander le silence, et entra dans la sphère lumineuse produite par le feu du bivouac.

Aussitôt l'hallucination de Bertomy cessa; ses idées lui revinrent nettes et lucides; ses facultés reprirent leurs fonctions. Dans cette forme humaine qui s'était réduite tout à coup aux proportions naturelles, il venait de reconnaître son fils.

Michel marchait avec des précautions infinies, son sabre à la main, et se tenait tout prêt à se défendre en cas d'attaque. Bientôt il s'arrêta, et, posant un doigt sur sa bouche, il fit signe à Bertomy de se lever et de le suivre.

Le transporté s'était redressé péniblement et, incapable de réflexion ou de résistance, il voulut obéir à cette invitation silencieuse; mais ses pieds meurtris ne purent le soutenir et il retomba en gémissant. Il fit comprendre à son fils que les déchirements de la faim et son excessive faiblesse l'empêchaient de marcher.

Michel, sans détourner les yeux de l'endroit où reposait le Rongou, avança encore de quelques pas; puis, renant son sabre entre ses dents, il ouvrit le sac suspendu sur ses épaules et en tira divers objets peu volumineux qu'il remit à son père.

C'étaient cinq ou six petits oiseaux que Michel, pendant la soirée précédente, avait trouvés dans un nid. Il avait fait impitoyablement main basse sur toute la jeune famille, et n'avait rien dit de sa découverte, au risque d'être tué par ses compagnons s'ils venaient à l'apprendre. Il n'avait même pas songé que lui aussi souffrait toutes les tortures de la faim; et il conservait depuis plusieurs heures ce précieux gibier, en attendant l'occasion de le remettre secrètement à son père.

Bertomy prit avec avidité les oisillons et, sans leur faire subir de préparation d'aucune sorte, ce qui eût entraîné des longueurs et causé certains inconvénients, il se mit à les dévorer avec une voracité incroyable. Michel l'observait d'un air inquiet, cette glotonnerie pouvant avoir autant de dangers que la faim elle-même. Quand ce repas fut terminé, il alla chercher dans une calèbasse, au ruisseau voisin, un peu d'eau qu'il offrit

à son père; puis, supposant Bertomy suffisamment réconforté, il lui fit signe d'essayer encore de marcher mais le transporté ne réussit pas mieux que précédemment dans sa tentative et témoigna de son impuissance par un geste désespéré.

Alors le sourd-muet lui exposa dans son langage mimique la nécessité où ils étaient l'un et l'autre de se séparer au plus vite de la bande. S'ils ne se hâtaient de fuir, ils avaient tout à craindre de leurs abominables compagnons. D'ailleurs on ne suivait pas la direction de la Crique-du-Diable, et lui, Michel se proposait de prendre une route plus courte. Enfin il espérait que, son père et lui étant seuls, ils trouveraient en marche assez de nourriture pour leurs premiers besoins. Tout cela était rendu d'une manière si claire, si précise, qu'il était impossible de s'y méprendre.

Du reste, le sourd-muet ne laissa pas à Bertomy le temps de faire des objections; convaincu qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour exécuter son plan, il se chargea des légers bagages de Bertomy; puis, le prenant lui-même sur ses épaules, il se dirigea vers le ruisseau qui coulait à quelque distance du campement.

Bertomy, n'osant crier, avait protesté par quelques faibles secousses contre cet acte de détermination; mais Michel n'en tint compte, et son sabre passé dans sa ceinture, il continua de marcher. Bientôt il entra dans l'eau, qui d'ailleurs était peu profonde, et il descendit le courant aussi rapidement que le lui permettait le poids dont il était chargé. Il comptait en employant cette manœuvre, déjà mise en usage le jour de leur départ de Saint-Laurent, dérober aux autres transportés, et surtout au Rongou, la direction qu'il allait suivre,

Cependant, on comprendra combien cette marche était pénible pour un jeune homme déjà épuisé de fatigue et de besoin. Il ne se plaignait pas, mais bientôt sa poitrine devint halefante, la sueur lui découla du front; il était obligé de s'arrêter de temps en temps pour respirer. Heureusement Bertomy, se sentant un peu rafraîchi par le contact de l'eau, éprouva le désir de s'aider lui-même; et, soit effet salutaire du bain, soit conséquence bienfaisante de la nourriture qu'il venait de prendre, il put cheminer sans trop d'efforts à côté de son fils qui le soutenait.

Ils avancèrent ainsi lentement pendant une partie de la nuit. Parfois la faiblesse les obligeait de s'asseoir sur des troncs d'arbres apportés sur la rive par les inondations; mais ils n'osaient sortir de l'eau de peur de laisser des traces qui les eussent trahis plus tard. Cependant leur marche se ralentit peu à peu et enfin Bertomy fit comprendre à son guide qu'il était dans l'impossibilité absolue d'aller plus loin. Michel se mit alors à chercher une place convenable pour quitter le lit du ruisseau, et ayant remarqué un amas d'herbes mouillées qui ne devaient conserver aucune empreinte, il en profita pour pénétrer dans le taillis.

Ils se trouvaient maintenant à une lieue environ du bivouac des transportés, et bien que, par cette nuit silencieuse, il fût encore possible en criant d'être entendu de Rigaut et de ses compagnons, cette distance n'était pas moins rassurante, grâce aux fourrés impénétrables qu'il eût fallu traverser pour les rejoindre par terre. On fit donc halte dans une espèce de clairière, et Michel s'empressa d'allumer du feu, afin de sécher les vêtements mouillés et d'écarter les hôtes dangereux de ces solitudes.

Mais, avant que cette besogne indispensable fût achevée, Bertomy, qui s'était étendu sur le sol nu en arrivant, avait été pris d'un irrésistible sommeil. Le sourd-muet le transporta doucement sur une couche d'herbes, auprès du feu qu'il venait d'allumer, lui couvrit le visage pour le mettre à l'abri des maringouins, et ce fut seulement quand il lui eut prodigué mille soins affectueux qu'il songea lui-même à prendre du repos.

Cependant, lorsque le jour venu Bertomy fut éveillé par le chant des oiseaux, Michel battait déjà les environs, soit pour étudier la route à suivre, soit pour chercher de quoi déjeuner. Cette dernière nécessité surtout devait être appréciée par Bertomy, car en ouvrant les yeux, la faim, cette faim âpre et cruelle que le léger repas de la veille avait amortie d'une manière insuffisante, s'était fait sentir de nouveau, et rien n'était possible pour le fils comme pour le père s'ils ne trouvaient d'abord de quoi l'apaiser.

Aussi ne put-il retenir un cri de joie quand son fils, le visage radieux, apparut tout à coup dans la clairière, portant sous un de ses bras un animal de forme étrange, et couvert d'une sorte d'écaille; c'était un tatou que Michel avait trouvé en train de piller une fourmière et qu'il avait tué à coups de sabre. Le tatou est excellent à manger, et la prise de celui-ci, dans les circonstances actuelles, était une véritable faveur de la Providence.

Bertomy, rendu féroce par de longues privations, voulait couper à l'instant un morceau de cette chair crue et encore palpitante pour la dévorer. Mais Michel résista respectueusement à ce désir, et quoique lui-même peut-être n'éprouvât pas des besoins moins tyranniques, il s'occupa de faire cuire le gibier.

Pendant que le déjeuner se préparait, il essaya, pour faire prendre patience à son père, de lui expliquer dans quelle direction se trouvait la Crique-du-Diable. Tirant de son sac la petite boussole et la carte de Grandval, il démontra comment le Rongou jusqu'ici les avait écartés de la route véritable et comment, en s'avancant vers le sud-est, on ne pouvait manquer d'atteindre très-rapidement l'endroit convenu. Bertomy approuvait, d'un air distrait, toutes les idées de son fils; mais certainement les mets qui s'apprêtaient et dont l'arome se répandait déjà autour de lui l'occupait plus que tout le reste.

Enfin Michel, qui peut-être était incité lui même par la voix de ses entrailles, jugea qu'il était temps de servir le repas si impatiemment attendu. Nous ne saurions dire si le tatou était cuit à point, mais nous pouvons affirmer que, de leur vie, le père et le fils n'avaient fait un meilleur repas. Bien que l'un et l'autre sentissent la nécessité de mettre quelque chose en réserve pour le reste de la journée, car, selon toute apparence, une pareille aubaine ne se représenterait pas de sitôt, ils n'eurent pas la force d'accomplir ce sacrifice. Le tatou entier y passa, et quand il n'en resta plus rien ils étaient encore si affamés, qu'ils suçaient avidement les restes de la carapace à demi carbonisée.

Après le déjeuner, il fut question de partir, car le sourd-muet craignait de voir apparaître d'un moment à l'autre la bande des transportés, le Rongou en tête. Cependant, il prit soin encore de bassiner avec un peu d'ammoniaque, les morsures d'insectes dont le visage de son père et le sien étaient couverts. Puis, après avoir fait d'amples ablutions dans l'eau fraîche du ruisseau, après avoir consulté la boussole, ils s'engagèrent de nouveau dans les bois.

La journée fut rude, bien qu'elle ne fût marquée par aucun accident particulier. Une fois seulement, au passage d'une mare, Michel, atteint par la décharge électrique d'une de ces grosses anguilles appelées *gymnotes*, avait failli rouler, à demi foudroyé, dans la vase; et un temps assez long lui avait été nécessaire pour se remettre de l'engourdissement causé par cette singulière attaque.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent, vers le soir, pour camper, ils se trouvèrent dans une situation à peine moins triste et moins désespérée que la veille. Décidément Bertomy ne pouvait faire un pas de plus; ses pieds et ses jambes n'étaient qu'une plaie. Pendant la dernière partie de la marche il avait poussé des gémissements continuels, et plusieurs fois Michel s'était encore trouvé dans la nécessité de le porter. Pour comble de disgrâce, on n'avait rien à manger et l'on était menacé d'une disette aussi cruelle que les précédentes.

La halte avait lieu dans une de ces vastes savanes, couvertes de roseaux, que nous avons décrites déjà. Celle-ci présentait bien encore quelques flaques d'eau croupissante où grouillaient les caïmans, les *gymnotes* et les tortues; mais la plupart des lagunes étaient desséchées, et la vase durcie permettait de marcher sans trop d'obstacles. En revanche les arbres manquaient absolument dans cette plaine fauve, dont l'œil n'apercevait pas les bornes, et c'était à peine si Michel avait pu trouver une touffe de bambous pour abriter le bivouac.

Il ne fallait donc pas songer à construire un carbet, comme à l'ordinaire, et le sourd-muet, après avoir allumé le feu, dut se contenter d'établir une couche d'herbes sèches sur laquelle son père se laissa tomber

avec accablement. Puis, Michel voulut profiter des derniers rayons du jour pour se procurer de la nourriture, la préoccupation despotique et sans cesse renaissante de la vie des bois.

Il erra sans résultat pendant assez longtemps. Le soleil, à son déclin, dardait sur la plaine nue des rayons obliques qui éblouissaient le pauvre garçon, sans cesser d'être brûlants. Un nombre immense d'oiseaux de marais volaient bien toujours au-dessus de la savane, en poussant des cris discordants, et Michel songeait que la chair d'un seul de ces turbulents volatiles suffirait peut-être pour rendre la vigueur au malheureux Bertomy; mais il ne pouvait employer contre eux qu'un pistolet chargé de petit plomb. Il fit feu plusieurs fois; la dragée n'avait pas assez de force pour percer l'épaisse cuirasse de plumes qui protégeait les robustes oiseaux, et ils continuaient de voler en jetant au chasseur un cri d'ironique défi.

Michel se désolait; le temps passait, la nuit allait tomber, et il n'avait rien à rapporter, quand son père était expirant de besoin.

Tout à coup une pensée s'offrit à son esprit: ces oiseaux, d'un abord si difficile, devaient avoir des nids dans les roseaux, et ces nids contenaient sûrement des œufs ou des petits. Aussitôt le sourd-muet, changeant de tactique, se mit à fouiller les touffes de papyrus et de bouléonas, d'où partait à chaque instant quelque superbe héron à l'aigrette flottante ou un bel ibis couleur de feu.

Cette fois il avait été bien inspiré; il ne tarda pas à découvrir les nids dont il avait soupçonné l'existence, et plusieurs, quoique la saison fût peu avancée, contenaient en effet des œufs. Sans doute ces œufs, déjà couvés, ne devaient pas faire une nourriture fort appé-

tissante ; mais les deux Bertomy, dans cette extrémité cruelle, ne pouvaient se montrer bien difficiles. Aussi Michel s'empara-t-il de tous ceux qu'il trouva et qu'il lui fallait souvent disputer non-seulement à leurs propriétaires naturels, mais encore aux gros serpents de la savane. Malgré la protestation des intéressés, il en remplit son sac, ses poches, son mouchoir et il se crut assuré d'un souper abondant, sinon délicat.

Cette recherche active avait pris du temps, et, quand la nuit tomba, il était à une certaine distance de l'endroit où il avait laissé son père. Mais le bouquet de bambous qui dominait la plaine et la fumée qui, à défaut de flamme, s'élevait du bivouac, lui suffisaient pour se reconnaître, et il se mit gaillardement en chemin.

Il pensait que Bertomy devait l'attendre avec impatience et il se représentait la joie du pauvre affamé à la vue des provisions qu'il apportait. A son grand étonnement, Bertomy ne se leva pas, ne parut même pas s'apercevoir du retour de son fils ; il restait étendu sur son lit de roseaux où les insectes sanguinaires des marécages le dévoraient vivant.

Michel s'empressa de ranimer le feu, sur lequel il ne semblait pas qu'on eût jeté une seule brassée d'herbes sèches pendant son absence ; puis, s'étant débarrassé des fragiles provisions, produit de sa maraude, il vint s'agenouiller auprès de son père qu'il supposait endormi.

Bertomy ne dormait pas ; il avait, au contraire, les yeux grand ouverts et brillants. Des plaques pourpres apparaissaient sur ses joues ; il gémissait faiblement, mais sans relâche. Quoique le sourd-muet lui prodiguât des caresses, il ne semblait ni le reconnaître ni même avoir conscience de lui-même.

Une terrible vérité devint évidente pour Michel : son

père était en proie à une fièvre violente. Maintenant, à quelle cause attribuer cette maladie qui se déclarait d'une manière si subite ? Était-ce à une insolation ? Pendant la journée précédente, en effet, ils avaient marché longtemps au soleil sans autre abri que leurs chapeaux de paille déchirés. Était-ce à la malaria qui règne dans ces marais empestés ? Était-ce enfin aux privations, aux fatigues excessives, aux misères, que Bertomy avait eues à supporter ces derniers temps, ou même tout simplement aux morsures de ces insectes venimeux qui, persécutant le voyageur jour et nuit, finissent par lui enflammer et lui décomposer le sang ? Peut-être toutes ces causes réunies avaient-elles leur part dans la crise actuelle. Quoi qu'il en fût, Michel ne pouvait se dissimuler que l'état de Bertomy était des plus alarmants.

En reconnaissant le péril, le pauvre garçon fut épouvanté de sa propre impuissance à le conjurer. Quand ce père, qu'il idolâtrait malgré ses fautes, avait tant besoin de secours, ils étaient perdus dans un désert, sans ressources d'aucune sorte. Que n'eût-il pas donné en ce moment pour être rejoint par les agents de la force publique, lancés sans doute à la poursuite des évadés, ou même par Rigaut, par le Rongou et les autres qu'il avait tant redouté de voir apparaître durant la journée précédente ? Mais, selon toute probabilité, les agents de l'autorité avaient depuis longtemps perdu leurs traces, et la bande de Rigaut, découragée par ses souffrances, s'était rapprochée des habitations. Les deux Bertomy étaient donc seuls, bien seuls, dans cette plaine morne, seuls avec les caïmans, les boas et surtout avec ces essaims de moustiques, de maques et de maringouins qui tourbillonnaient incessamment autour d'eux.

Ce fut une affreuse nuit pour le fils comme pour le

père. Michel se vit dans la nécessité de maintenir par la force le malade qui s'agitait continuellement sur sa couche d'herbes, en proie au délire de la fièvre chaude. Bertomy voulait se rouler dans le feu; il écumait, il rugissait; ses cris furieux devaient s'entendre jusqu'aux extrémités de la savane. Il luttait contre son fils, qui, tout en larmes, l'empêchait de se livrer à ces actes dangereux de frénésie. Quant à le soulager, que pouvait le malheureux jeune homme? Seulement, comme le malade éprouvait une soif inextinguible, Michel allait de temps en temps remplir à une lagune voisine laalebasse qui leur servait de coupe, et il lui donnait à boire, en même temps qu'il entourait son front brûlant avec un mouchoir mouillé.

Vers le matin pourtant, Bertomy se montra un peu plus tranquille; ce n'était peut-être que la prostration qui suit un accès de fièvre et en précède un nouveau; mais Michel conçut quelque espoir de ce calme relatif; et, couché à côté de son père, la main dans sa main, afin d'être réveillé au moindre mouvement de Bertomy, il s'endormit quelques instants.

Le jour venu, une nouvelle nécessité se révéla pour le sourd-muet. A supposer que la maladie eût l'issue la plus favorable, il ne fallait pas songer à se remettre en route de sitôt. Or, l'endroit où l'on se trouvait était exposé à toutes les ardeurs du soleil, qui de moment en moment acquérait une plus grande force. Aussi Michel se mit-il à l'ouvrage sur-le-champ pour construire un abri. Ayant coupé quelques tiges de bambou, il réussit, non sans beaucoup de peine, à élever une hutte légère, dans laquelle il se hâta de transporter le malade.

De plus, on se souvient que, par la prévoyance de Grandval, Michel avait emporté divers médicaments

parmi lesquels se trouvait un petit flacon de quinine. Le flacon ayant été cassé dans les péripéties du voyage, il ne restait plus qu'une faible quantité du précieux fébrifuge. Cependant le sourd-muet, après avoir consulté ses notes manuscrites, délaya cette quinine avec un peu d'eau dans laalebasse; puis, moitié par insinuation, moitié par ruse ou par force, il fit boire le mélange à son père, et attendit le meilleur résultat de ce remède dont on vantait la puissance.

En effet, pendant les premières heures du jour, Bertomy continua d'être assez calme. Il semblait avoir recouvré toute sa raison et il adressait de temps en temps à son fils quelques signes ou même quelques mots affectueux. Le pauvre Michel reprenait courage; il souriait, il voyait déjà son père complètement guéri, et il crut pouvoir faire une nouvelle tournée dans la savane pour recueillir des œufs d'oiseaux, la provision de la veille étant épuisée.

Il était absent depuis une demi-heure à peine, quand il vit s'agiter les supports de la hutte de feuillage dont il n'était pas, du reste, très-éloigné. Pensant que le malade avait besoin de ses services, il se hâta de revenir au carbet, et il eut alors l'explication de la circonstance qui avait attiré son attention. En dépit de la quinine, la fièvre s'était déclarée de nouveau; Bertomy avait le délire et, dans son agitation furieuse, il avait déjà défoncé tout un côté de la frêle hutte construite par Michel avec tant de fatigues.

Nous croyons inutile d'énumérer les souffrances du transporté pendant cette journée et pendant la nuit suivante. La fièvre chaude tombait par moments; puis elle avait des retours subits, d'énergiques redoublements, qui secouaient à la briser cette organisation

uscé. Michel passait continuellement par des alternatives de terreur et d'espérance, tandis qu'il s'efforçait d'aider la nature dans cette lutte suprême. Cependant, le matin du troisième jour, après un accès plus long et plus violent que tous les autres, il ne put plus conserver aucune illusion; la prostration du malade était telle, que toute lutte semblait désormais impossible et que la première crise devait infailliblement l'emporter.

Bertomy, étendu sur sa couche de roseaux, avait lui-même le pressentiment de sa fin prochaine; la connaissance lui était revenue et il suivait des yeux, avec une gratitude et une tendresse évidentes, tous les mouvements du sourd-muet. Enfin il fit un signe languissant pour l'appeler à son côté, et quand Michel se fut penché sur lui, attentif et inquiet, il lui dit d'une voix faible :

— Me comprends-tu, pauvre petit? Je l'espère, car le bon Dieu t'a donné un instinct étonnant pour remplacer la faculté qui te manque... Eh bien, je veux te dire que ce n'est pas la peine de tant te démener pour moi; mon compte est fait, vois-tu, et rien n'empêchera que d'ici à quelques heures... Ce n'est pas dommage, car véritablement je n'ai pas valu grand'chose. La Joséphine et toi, vous le savez bien, et pourta nt vous êtes d'honnêtes enfants qui méritiez un meilleur père. Vous avez eu le courage, elle et toi, de quitter notre cher pays pour venir dans cette colonie maudite consoler et assister un vieux chenapan... Mais sans doute il n'est pas mal que les choses finissent comme elles vont finir!

Michel, malgré sa facilité à deviner par le simple mouvement des lèvres les paroles qu'on lui adressait, n'avait pas compris peut-être toutes les nuances de ce discours, mais certainement il en avait compris le sens

général, car il versait d'abondantes larmes et pressait doucement la main de son père. Voyant Bertomy s'arrêter, il se signa; puis, étendant le bras, il lui montra, par une ouverture de la hutte, le ciel bleu et resplendissant de lumière.

— Oui, oui, je sais ce que tu veux dire, reprit Bertomy; tu me rappelles qu'il est temps de penser au salut de mon âme... Je n'y ai pas assez pensé dans le cours de ma vie et maintenant il est bien tard... Mais Dieu écoutera sans doute les prières que ta sœur et toi vous lui adresserez pour moi, et aussi celles d'une sainte femme, qui est maintenant là-haut à côté de lui, et que j'ai rendue bien malheureuse sur terre!

Il demeura quelques instants absorbé par un examen de conscience, peut-être par une prière intérieure. Michel, agenouillé près de lui, pria aussi en pleurant. Bientôt il tira de sa poitrine une petite croix en cuivre doré que sa pieuse sœur lui avait donnée pendant son enfance et qu'il portait toujours au cou, par-dessous ses habits; il l'approcha des lèvres de son père qui la baisa dévotement.

Après une assez longue pause, le malade reprit, en s'efforçant de rendre sa voix plus nette et plus distincte :

— Le temps presse. Je sens déjà le frisson qui m'annonce un nouvel et sans doute un dernier accès... Ecoute-moi encore, pauvre enfant, et tâche de bien me comprendre : Quand tout sera fini pour moi, je désire que, sans perdre un instant, tu continues ton voyage et tu te rendes à l'endroit où nous attendent sans doute la Joséphine et le capitaine Grandval. Le délai convenu est déjà passé, et je frémis à songer que tu pourrais ne plus les trouver à la Crique-du-Diable. Mais, aussitôt que tu n'auras plus à t'occuper d'un

pauvre vieux malade et écloppé tel que moi, tu marcheras vite... Allons! Michel, me promets-tu d'accomplir mes volontés?

En même temps, avec de douloureux efforts, il fit quelques signes pour traduire sa pensée au sourd-muet. Celui-ci exprima à son tour, par une rapide pantomime, que les derniers vœux du moribond seraient religieusement exécutés.

Cette assurance parut causer une vive satisfaction à Bertomy. Comme déjà la fièvre commençait à s'emparer de lui, il reprit d'une voix grelottante :

— Encore un mot, mon garçon... cherche dans ma poche mon portefeuille... Ta sœur et toi, vous le conserverez en souvenir de votre père... Et vous y trouverez quelque chose qui pourra vous être utile.

Michel obéit au geste qui accompagnait ces paroles et tira des misérables vêtements de Bertomy un petit portefeuille gras et usé. Ignorant quelle pouvait être l'intention de son père, il ouvrit ce portefeuille, qui contenait seulement plusieurs anciennes lettres, ainsi qu'une carte à jouer sur laquelle se trouvaient un grossier dessin à la plume et une note inintelligible. Le malade lui fit signe encore qu'il devait serrer cet objet et le conserver avec soin. Presque au même instant, la fièvre reprit Bertomy avec une intensité qui ne permettait plus d'attendre de lui ni une parole ni une action raisonnables.

Néanmoins ce fut seulement la nuit suivante que la catastrophe prévue arriva. A la suite d'une crise affreuse, pendant laquelle le sourd-muet avait eu beaucoup de peine à contenir son père, il le sentit tout à coup inerte et sans mouvement. Comme cette scène avait lieu dans le carbet, au milieu des ténèbres, Michel

crut que le malade éprouvait une de ces faiblesses qui alternaient avec les spasmes et le délire. Cependant, effrayé de l'immobilité qui se prolongeait, il sortit précipitamment de la hutte et jeta sur le feu une poignée de roseaux secs. Il s'en dégagait une vive lumière et Michel put constater la triste vérité.

D'abord il ne voulait pas croire que tout fût fini. Il s'empressa d'humecter le front et les tempes de son père avec de l'eau fraîche, il essaya de lui faire respirer son flacon d'ammoniaque; ces soins demeurèrent inutiles. Le pouls avait cessé de battre, la poitrine de se soulever; il n'y avait plus là qu'un corps inanimé.

Quand il n'eut plus de doutes à cet égard, le sourd-muet éprouva une véritable tempête de désespoir. Dans cette âme naïve, énergique, un peu fruste, il n'y avait place que pour un petit nombre de sentiments, mais des sentiments puissants, exclusifs, impétueux, et le plus fort de tous était son affection filiale. Aussi s'abandonna-t-il à des transports insensés de douleur; il couvrait le corps de baisers, il se roulait par terre, il poussait des clameurs sauvages. Ces cris se prolongeaient au milieu du calme de la nuit, dans l'immensité majestueuse de la savane; et les monstres de ce désert, les jaguars et les ocelots qui rugissaient en cherchant leur proie, les caïmans qui rôdaient autour des lagunes, durent s'arrêter et écouter avec étonnement ces sons inconnus.

Le malheureux enfant laissa passer le reste de la nuit et la matinée du jour suivant sans prendre un parti. Il ne pouvait se décider à abandonner la dépouille mortelle de son père bien-aimé. Enfin le souvenir des ordres exprès de Bertomy, le désir de revoir Joséphine, le tirèrent de sa morne inaction. Au pied de la touffe de bambous, il creusa avec ses mains et avec son sabre

une fosse profonde, où il déposa le corps revêtu de ses humbles vêtements; puis il le couvrit de terre, et ayant fait une croix avec deux roseaux, il la planta sur la fosse. Alors il s'agenouilla et demeura longtemps en prière.

Ces devoirs accomplis, Michel n'avait plus qu'à se remettre en route, et en effet il réunit les divers objets qui formaient son bagage. Mais, quand il dut quitter ce sinistre lieu, un nouveau transport de douleur le ramena vers la fosse fraîchement fermée où il se prosterna criant et sanglotant. Trois fois il essaya de partir, et trois fois une force irrésistible le fit revenir, pour prier et pleurer sur cette tombe solitaire que nul être humain sans doute ne visiterait jamais.

Il fallait que Bertomy, malgré ses fautes, eût fait quelque bonne action en sa vie, pour avoir inspiré une affection si pure et si grande, pour que sa mort laissât de pareils regrets!

Enfin pourtant Michel, dans un effort de courage, s'éloigna avec lenteur. En s'enfonçant dans la savane, il se retournait par intervalles pour revoir encore la hutte de roseaux qu'il avait laissée debout, la croix de bois élevée sur la fosse et la touffe de bambous qui l'ombrageait de son pâle feuillage; mais peu à peu la hutte, la croix, l'arbuste, tout s'effaça, tout se confondit dans la grise uniformité du marais. Michel continua son chemin avec une profonde tristesse; et en se disposant à affronter seul désormais des dangers nouveaux, il ne songeait pas qu'il pouvait, comme son père, succomber dans ces terribles solitudes et qu'il n'aurait pas, comme son père, une main pieuse pour l'ensevelir, une personne chère pour le pleurer!

XIX

L'ATTENTE

Depuis plus de huit jours, le terme fixé pour l'arrivée des deux Bertomy et de leur guide indien à la Criquet-du-Diable était passé, et *la Prospérité*, à l'ancre dans cette baie, n'avait d'eux aucune nouvelle. Un trop long séjour en cet endroit présentait pourtant bien des difficultés et des périls. La Criquet-du-Diable consistait en un petit havre, dont l'entrée oblique, défendue par des bancs de vase, par des rochers et des hauts-fonds, n'était praticable que pour un excellent pilote ou pour un marin habile, connaissant avec exactitude tous les gisements de la côte, tel que Grandval. A droite et à gauche de l'entrée s'étendaient ces mangliers ou palétuviers, dont les branches supérieures, s'abaissant vers l'eau, y prennent racine et forment tout le long de la mer et à l'embouchure des fleuves de la Guyane un rempart de feuillage. Mais au fond de la crique le sol devenait sablonneux, puis rocheux, et l'étrange végétation disparaissait, pour permettre à l'œil de plonger dans l'inté-

rieur du pays où, jusqu'aux limites de l'horizon, on ne voyait que savanes et forêts.

Une pareille croisière, on le croira sans peine, n'était du goût de l'équipage. Le brick, quoiqu'il eût un lourd chargement, était mouillé seulement à quelques encablures de la côte, et la moindre bourrasque pouvait compromettre sa sûreté. D'autre part, il fallait éviter d'être aperçu par les navires de l'Etat, qui vont et viennent continuellement entre Cayenne, les îles du Salut et le Maroni, car quelque commandant par trop curieux eût pu vouloir s'informer de ce que faisait un brick marchand en cet endroit. A la vérité, une langue de terre, couverte des inévitables palétuviers, devait cacher *la Prospérité* à ceux qui naviguaient au large; mais, pour plus de précaution, Grandval avait fait abaisser les mâts de hune et les vergues, afin que rien ne trahît sa présence. De plus, sauf de rares excursions que le capitaine permettait sur le rivage, tous les hommes étaient rigoureusement consignés à bord, pour qu'on pût appareiller sans aucun retard, le cas échéant.

Les marins de *la Prospérité* supportaient donc avec une extrême impatience cette longue et maussade relâche dont ils ignoraient le but; et tout leur respect, toute leur affection pour leur jeune chef n'empêchaient pas certains murmures de se faire entendre parfois sur le gaillard d'avant. Cependant il y avait à bord deux personnes dont les impressions étaient bien autrement poignantes et terribles; on a deviné Joséphine Bertomy et Grandval lui-même. La pauvre Joséphine s'épouvantait de ce retard, qui excédait toutes les prévisions, et elle en tirait les plus tristes pronostics. Elle passait des journées entières sur la dunette, à examiner la côte avec une longue-vue, et souvent l'inutilité de

ses observations lui causait des accès de désespoir.

Pendant les premiers temps, Grandval avait essayé de l'encourager, de la consoler; il lui avait remontré que, dans les entreprises semblables à celles de Bertomy et de Michel, on rencontrait bien des difficultés et bien des obstacles; que mille causes imprévues avaient pu retarder les voyageurs sans qu'il y eût encore lieu de craindre pour leur existence; et comme Joséphine ne demandait pas mieux que d'être persuadée, elle s'était armée de patience. Mais pendant les trois derniers jours, Grandval lui-même parut avoir conçu les craintes les plus sinistres, et quoiqu'il tentât encore par moments de relever l'esprit abattu de Joséphine, il était évidemment dévoré de soucis, parmi lesquels la situation fâcheuse où se trouvait son navire comptait sans doute pour beaucoup.

Or, un soir, cette situation devint plus critique encore qu'elle ne l'avait été jusque-là. Le soleil, bien avant l'heure de son coucher habituel, s'était voilé de vapeurs rousses et livides. Un grand calme régnait sur la terre et sur l'eau; la brise était tombée complètement; l'Océan ne présentait pas le moindre pli, la moindre ride sur toute l'immensité de sa surface. Cependant la chaleur ne diminuait pas et devenait, au contraire, de moment en moment plus insupportable. L'air que l'on respirait semblait embrasé. Une espèce de fumée, s'élevant par places de la mer et du rivage, montait lentement vers le zénith, où semblaient l'attirer d'autres vapeurs immobiles. Toute une région du ciel était envahie déjà par des nuages d'un noir profond qui projetaient leur teinte sinistre sur les eaux silencieuses.

Ces signes menaçants annonçaient un de ces orages tropicaux qui sont d'une courte durée, mais d'une indomptable violence, et l'intelligent capitaine de *la Pros-*

périté s'empressa de donner des ordres pour la sûreté du brick. On s'assura que l'ancre ne chasserait pas et que le câble était solide. Les vergues et les voiles furent dégagées afin qu'on pût les hisser au plus vite s'il devenait nécessaire de gagner le large. La tente qui couvrait le pont fut abattue de peur qu'elle ne donnât prise au vent quand éclaterait la tempête. Aucune précaution n'ayant été négligée et Grandval s'étant assuré par lui-même qu'on avait pourvu du mieux possible aux éventualités prochaines, il monta, triste et inquiet sur la dunette où il s'attendait à trouver Joséphine.

Elle était, en effet, à son poste ordinaire, toujours vêtue de deuil, sa longue-vue à la main, scrutant le rivage avec anxiété. Le mouvement qui s'était fait autour d'elle n'avait pu la distraire de ses observations, et ce fut seulement quand Grandval s'approcha qu'elle se redressa et déposa sa lunette avec abattement.

— Eh bien?... demanda le capitaine plutôt par habitude que dans l'espoir d'obtenir une réponse satisfaisante.

— Rien, toujours rien, répliqua Joséphine en pleurant. Ah! Pierre, il n'y a plus à en douter, *ils* sont morts dans ces déserts pestilentiels... Nous ne les reverrons jamais... Mon malheureux père! Était-ce donc moi qui devais être cause de sa perte? La sœur Rosalie avait raison; il pouvait vivre paisible là-bas, réconcilié avec Dieu et avec les hommes... Sainte Vierge, ce n'était donc pas votre voix que j'avais entendue et qui m'avait ordonné de travailler à la délivrance de mon père innocent? Pauvre fille insensée que je suis!... Et Michel, mon frère bien-aimé, ne l'ai-je pas poussé aussi à cet acte d'abnégation qui pouvait dépasser ses forces?... O Pierre, je vous en conjure, dites-moi que mon frère

du moins aura pu se sauver, que nous le reverrons... bientôt!

Grandval baissa les yeux et répondit avec embarras :

— Sans doute, sans doute, mademoiselle... Cependant la sûreté de mon navire et de mon équipage ne me permettra peut-être pas de rester longtemps dans cet ancrage qui n'est pas des meilleurs!... Vous le voyez, d'un moment à l'autre je peux être obligé d'appareiller, et je le ferais dès à présent s'il y avait le moindre souffle d'air pour m'aider à cette manœuvre.

Joséphine regarda autour d'elle, et alors seulement elle remarqua le ciel noir et la mer menaçante.

— Il me semble, en effet, répliqua-t-elle avec distraction, qu'un orage se prépare; mais nous n'avons rien à craindre si près de la terre.

— C'est précisément, chère Joséphine, le voisinage de la côte qui nous mettrait en péril si le vent soufflait du large. Dans ce cas, notre unique ressource serait de gagner la haute mer, bien qu'il y ait de grandes difficultés à franchir, par la tempête, des passes étroites et tortueuses. Notre situation peut devenir très-grave; et, sans parler de notre propre existence, je dois songer aussi à l'existence de ces braves marins dont le sort m'est confié!

— Eh bien, la tempête ne saurait durer, et aussitôt qu'elle sera passée nous pourrions revenir à la place où nous sommes... Songez donc! qu'arriverait-il si mon père et mon frère paraissaient enfin?

Grandval resta un moment sans répondre. Il souffrait d'être obligé de détruire cette espérance que l'on disait éteinte et qui renaissait toujours.

— Je croyais, chère Joséphine, reprit-il enfin, que vous étiez convaincue de l'inutilité d'une attente plus

longue... Je ne veux pas dire que nos pauvres voyageurs aient péri, comme vous semblez le craindre; mais ils peuvent avoir rebroussé chemin, effrayés des dangers de l'entreprise; peut-être aussi ont-ils été arrêtés par les agents de la transportation ou par les nègres *Bosh* et ramenés à la colonie. Enfin, comme je vous l'ai dit déjà, cette partie de la côte passe pour très-malsaine, et votre santé, toujours si délicate, se ressentirait infailliblement d'un séjour prolongé à la Crique-du-Diable.

— Que vous importe ma santé? répliqua la jeune fille avec une aigreur que Grandval ne lui avait jamais vue; la sûreté de votre navire vous est bien autrement précieuse... Eh bien, monsieur, faites-moi mettre à terre et partez... Je demeurerai seule ici, j'attendrai seule.

Le marin la regardait avec une surprise douloureuse.

— Est-ce vous qui me parlez ainsi, Joséphine? Oubliez-vous les preuves de dévouement que je vous ai données en toutes circonstances?... Et si, dans votre propre intérêt, je crois le départ nécessaire, ne songez-vous pas à la terrible échéance qui nous attend l'un et l'autre quand nous retournerons au pays sans avoir atteint le but de notre voyage?

Joséphine se remit à pleurer et lui tendit la main.

— Pardonnez-moi, mon bon Pierre, reprit-elle; j'ai tort, je le sens; oubliez mon injustice, mon ingratitude... Oui, vous dites vrai; tout est fini pour *eux*, il n'y a plus d'espoir... Emmenez-moi donc d'ici. S'il arrivait malheur à vous et à ces honnêtes marins, qui se sont tant exposés pour ma cause, n'en serais-je pas responsable devant Dieu? Je ne résiste plus, je ne demande plus rien; n'écoutez que la voix de votre conscience et de votre devoir.

En même temps, elle prit machinalement la lunette qui était restée sur le bastingage, et la braqua une der-

nière fois sur les vastes étendues de la côte. Grandval lui dit d'un ton triste :

— Votre douleur me navre, chère Joséphine, et je voudrais pouvoir encore attendre un jour ou deux... Mais que faire contre la nécessité? Réellement, je crains que ce soir même nous ne soyons obligés de mettre à la voile.

M^{lle} Bertomy se tut; elle paraissait très-occupée de quelque chose qui venait de se montrer sur le rivage. Tout à coup, elle demanda d'une voix tremblante :

— Que vois-je là-bas, Pierre? Ne dirait-on pas quelqu'un qui agite un mouchoir pour faire un signal?

Grandval tourna les yeux vers la terre.

— Je ne vois rien, répliqua-t-il après un examen rapide.

— Regardez là, sur la droite, dans les palétuviers... Et tenez, voilà la main qui s'agite encore!

Pierre, quoique doué d'une vue excellente, aperçut très-confusément quelque chose qui se mouvait dans la direction indiquée, et il doutait que ce mouvement provînt d'une créature humaine; mais son incertitude ne dura pas longtemps.

La personne qui semblait vouloir attirer l'attention du navire finit par se dégager des branches-racines des palétuviers et sauta sur la grève. On put reconnaître alors que c'était un homme, couvert seulement de quelques haillons, sans chapeau, et de l'aspect le plus pitoyable.

Il fit quelques pas et agita encore deux ou trois fois un lambeau de mouchoir qu'il tenait à la main; puis il sembla que ces démonstrations l'eussent épuisé, car il se laissa tomber sur le sable et demeura sans mouvement.

Joséphine l'examinait avec sa lunette; mais elle trem-

blait si fort qu'elle ne pouvait faire aucune observation bien précise.

— Bah! dit Grandval, c'est sans doute quelque pauvre diable d'Indien qui vient nous proposer d'échanger du poisson contre un verre d'eau-de-vie.

— C'est mon frère! s'écria Joséphine impétueusement, c'est Michel! j'en suis sûre... Mais dans quel état, bon Dieu! Il est mourant... il ne bouge plus... Et il est seul! ... Où est mon père? Je ne vois pas mon père!

Grandval saisit la lunette à son tour, et il s'assura que M^{lle} Bertomy ne se trompait pas.

— Qu'on mette une barque à la mer! commanda-t-il à l'équipage. Vite, vite, dégagez le canot.

Les hommes de quart s'empressèrent d'exécuter cet ordre. Pendant qu'on armait la barque, le capitaine dit à M^{lle} Bertomy avec émotion :

— Courage! Joséphine; c'est en effet ce brave Michel.

— Il semble être à bout de forces, reprit la jeune fille vivement agitée; et puis mon père n'est pas avec lui... or, Michel aime trop notre père pour l'avoir abandonné.

En même temps elle se pencha sur le plat-bord du navire et appela de toute sa force. Elle oubliait que, malgré le calme profond de la terre et des eaux en ce moment, le sourd-muet ne pouvait ni l'entendre, ni lui répondre.

— Tranquillisez-vous, chère Joséphine, dit Grandval; sans doute cette absence de Bertomy s'expliquera de la manière la plus favorable... Tenez, voici la barque à flot; je vais descendre.

— Je veux descendre avec vous; j'ai hâte d'embrasser mon frère, de savoir ce que mon père est devenu... Partons,

— Mademoiselle, peut-être feriez-vous mieux d'attendre...

— Non, non, l'anxiété me rendrait folle... Par pitié! permettez-moi de vous accompagner.

Le capitaine n'osa résister. Quelques minutes plus tard, Joséphine et lui étaient assis dans le canot, dont quatre marins tenaient les rames, et qui se dirigea rapidement vers la côte.

Comme l'on s'éloignait du navire, Grandval ne put s'empêcher de jeter un regard sur le ciel qui devenait de plus en plus sombre, et il fronça le sourcil. Les hommes du canot remarquèrent fort bien ce mouvement, et le vieux Grondin dit avec réserve :

— Tout de même, capitaine, peut-être ferons-nous bien de ne pas tirer de trop longues bordées à terre, car il se forme au sud un *pâté d'encre* qui pourra bientôt nous donner de l'ouvrage.

— Bah! nous serons revenus à bord avant le grain, répliqua le capitaine d'un ton encourageant; il s'agit de ce pauvre Michel Bertomy, que vous voyez là-bas, et l'on peut bien risquer quelque chose pour un camarade.... Nage donc ferme!... et à la garde de Dieu!

Les matelots, qui aimaient tous le sourd-muet, ne firent entendre aucune plainte et jouèrent si bien des avirons qu'au bout de quelques instants on atteignit la terre.

Pendant le trajet, Joséphine et Grandval n'avaient pas échangé une parole, comme si chacun eût craint de laisser voir à l'autre ses inquiétudes. Leurs yeux étaient constamment fixés sur la partie du rivage où se trouvait Michel. Quand le canot toucha le fond, Joséphine, sans attendre qu'on lui vint en aide, sauta lestement sur la grève et courut à son frère. Le capitaine se hâta

de la rejoindre, suivi de deux matelots, tandis que l'embarcation restait à la garde des deux autres.

Le jeune Bertomy, malgré son immobilité apparente, était sans doute attentif à ce qui se passait, car à l'approche de sa sœur et de Grandval, il tenta de se soulever et fit entendre ses cris inarticulés. Il était retombé sur le sol, mais bientôt Joséphine fut près de lui et, s'agenouillant, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers :

— Michel, mon bon frère, s'écriait-elle, te voilà donc enfin de retour ?

Michel voulait lui rendre ses caresses, mais il avait à peine la force de se mouvoir et son état semblait plus alarmant encore qu'on ne l'avait jugé de loin. Son corps était couvert de plaies, son visage enflé, meurtri, méconnaissable. Il avait les yeux caves, hagards, injectés de sang. Cette organisation, si vigoureuse naguère, semblait ruinée, détruite, menacée d'une fin prochaine.

Grondin, qui, par-dessus l'épaule du capitaine, contemplait le sourd-muet d'un air de compassion, ne put s'empêcher de dire à demi-voix :

— Mille queues du diable ! y a-t-il du bon sens à détériorer ainsi un pauvre gars !... Voilà le petit muet aussi près d'*avaler sa gaffe* que ce particulier que nous rencontrâmes en mer, en approchant de Cayenne, et qui était en train de faire le coup de poing avec les requins et les goëlands... La navigation de terre ne vaut pas mieux que la navigation d'eau salée... Mais ça serait plus grand dommage pour celui-ci que pour l'autre, m'est avis !

— Oui, oui, monsieur Grondin, dit le mousse Fil-à-Voile de même, c'est un fin gahier que M. Michel ; il

me va très-bien à moi, et je serais tout sabordé s'il *casait sa pipe* avant le temps.

Mais les deux marins se turent tout à coup. Joséphine, après avoir prodigué à son frère les témoignages d'affection, lui dit avec une sorte d'égarement :

— Michel, où donc as-tu laissé notre père ? Tu as pris les devants sans doute, et il va venir avec le Galibi qui lui sert de guide... Ne pourrait-on aller au-devant d'eux ?

Michel avait certainement saisi le sens de ces paroles, car ses yeux se remplirent de larmes, et il se couvrit le visage de ses deux mains. La sœur, de son côté, ne pouvait se méprendre à ces démonstrations ; cependant elle voulait douter, espérer encore.

— Aie pitié de moi, reprit-elle ; je te demande où est notre père ?

Et elle traduisit sa question en gestes. Pour toute réponse, le sourd-muet éleva le doigt vers le ciel et continua de sangloter.

Grandval n'eut plus de doute sur la réalité du malheur qu'il avait deviné tout d'abord, en voyant Michel revenir seul. Mais Joséphine, après quelques secondes de stupeur, reprit d'une voix profondément altérée :

— Explique-toi... Tu veux dire que vous avez été séparés, qu'il est allé d'un autre côté avec l'Indien, qu'il a été arrêté-peut-être et ramené à la colonie... ? Tu ne veux pas, certainement, me faire entendre que notre père...

Michel, avec une sorte de désespoir farouche, lui adressa rapidement quelques signes pour lui apprendre que Bertomy était mort d'épuisement et enterré dans la savane.

Quoiqu'elle dût être préparée depuis longtemps à cette

catastrophe, Joséphine n'en reçut pas moins le coup en plein cœur.

— Mort!... Mon père!... Mon pauvre père!... balbutia-t-elle. Ah! sainte Vierge, est-ce là ce que vous m'aviez promis?

Et elle tomba sans connaissance auprès de Michel qui, vaincu lui-même par ces cruelles émotions, paraissait avoir perdu tout sentiment.

Grandval regardait, avec un profond sentiment de douleur, ces deux pauvres enfants ainsi étendus, et il se demandait ce qu'il devait faire, quand une circonstance nouvelle vint précipiter sa décision.

Un éclair éblouissant fendit la nuée sombre qui se trouvait maintenant au-dessus de sa tête, et un coup de tonnerre retentit, non pas ce tonnerre sourd et régulier de nos climats tempérés, mais le tonnerre des tropiques, dominateur, assourdissant, semblable à l'explosion de mille pièces de gros calibre partant à la fois. Les marins baissèrent instinctivement les épaules, et les deux jeunes gens inanimés semblèrent eux-mêmes éprouver un tressaillement. Aussitôt Grandval s'écria :

— Au canot... vite au canot!... Il faut qu'avant dix minutes nous soyons à bord... Grondin, Fil-à-Voile, chargez-vous du muet... Moi, je porterai la sœur... Allez! mes amis, remuez-vous! Il y va de notre navire et de notre existence.

Les matelots, jugeant combien en effet la situation était critique, s'empressèrent d'obéir. Ils enlevèrent Michel dans leurs bras, tandis que le capitaine prenait doucement Joséphine dans les siens, et tous se dirigèrent avec rapidité vers le canot. Ils eurent le bonheur d'y arriver avant que la tempête eût éclaté, et après avoir déposé les malheureux jeunes gens dans l'embarca-

tion, on rama vigoureusement pour regagner le brick.

Cependant on en était seulement à moitié chemin quand l'orage, qui venait de préluder, se déchaîna sur la terre et sur les eaux, avec des effets différents mais également terribles. Sur la côte, un vent irrésistible emportait en tournoyant des feuilles, des graviers, des branches sèches et pêle-mêle des bandes de magnifiques oiseaux qu'il avait surpris; c'étaient des aras, des amazones, des toucans, des troupiales, dont les éclatants plumages, rouge, bleu, jaune, pourpre, brillaient comme des fleurs aériennes à la lueur des éclairs et dont les cris d'épouvante se perdaient dans le mugissement de la tempête. Sur la mer, un tourbillon arrivait avec une rapidité vertigineuse, saisissant tout à coup ces eaux plombées et immobiles pour les changer en écume d'une blancheur éblouissante. Aussitôt la pluie descendit en cataractes des hauteurs célestes et un tonnerre incessant mêla ses éclats formidables à l'immense grondement des éléments déchaînés.

Quand cette horrible bourrasque s'abattit sur le canot, il faillit s'abîmer et tourna deux ou trois fois à moitié plein d'eau. Les rameurs éperdus, aveuglés, perdaient la tête; leurs efforts pour manœuvrer se contredisaient mutuellement. Alors Grandval, qui tenait le gouvernail d'une main ferme, éleva la voix et donna ses ordres avec autant de sang-froid que d'énergie. Bientôt on se remit en marche à travers des lames monstrueuses qui se heurtaient en tous sens, et quelques minutes plus tard on accostait *la Prospérité*.

Il fut très-difficile de hisser l'embarcation que la mer furieuse menaçait de briser contre la muraille du brick; mais on y parvint encore, grâce à l'habileté du capi-

taine, et tout le monde, passagers et équipage, se trouva réuni sur le pont.

Le brick lui-même n'était pourtant pas un asile bien sûr. Des vagues énormes l'assaillaient de toutes parts; souvent le câble se tendait à faire croire qu'il allait se rompre. Il fallait gagner la haute mer sans retard; et, malgré les difficultés de cette manœuvre, elle pouvait seule empêcher *la Prospérité* d'être jetée à la côte.

Heureusement Joséphine et Michel avaient repris leurs sens. Le sourd-muet fut porté dans l'entre-pont, où il retrouva son ancien hamac. Puis Grandval dit à Joséphine avec précipitation :

— Vous voyez, mademoiselle, dans quel péril nous sommes, et mon devoir est de veiller au salut de tous. Donnez des soins à votre frère, Fil-à-Voile vous assistera... Et, si votre tâche vous en laisse le loisir, priez pour nous, car jamais le secours d'en haut ne nous a été plus nécessaire.

— Ayez bon espoir, Pierre, répliqua Joséphine; la colère de Dieu contre nous doit être épuisée maintenant!

Grandval lui adressa un signe rapide et remonta sur le pont.

Ce fut seulement à la suite de savantes et audacieuses manœuvres que Grandval parvint à tirer son navire de la situation périlleuse où il était engagé. Peut-être un hasard heureux fit-il plus encore pour le succès que son habileté de marin. Quoi qu'il en fût, lorsque le soleil se leva radieux, le jour suivant, la tempête était complètement apaisée, et *la Prospérité* voguait sur une mer libre, à une distance rassurante des côtes.

Alors le capitaine permit à son équipage de prendre un peu de repos. Lui-même était cruellement las, et

bien que l'on eût en vue un navire dont les allures avaient excité sa curiosité, il voulut à son tour aller se jeter quelques instants sur son hamac. Mais, auparavant, il se rendit auprès de Joséphine et de son frère, dont il n'avait pu s'occuper depuis la veille.

Le sourd-muet dormait paisiblement; Joséphine, assise à son côté, paraissait triste, mais calme.

— Tout danger est passé, mademoiselle, dit Grandval d'un ton affectueux, et nous faisons bonne route... Comment va votre malade?

— Aussi bien que possible, mon cher Pierre, et j'espère qu'il se remettra promptement. La fatigue et les privations sont les uniques causes de son mal. Il a pu, malgré sa faiblesse, m'apprendre des choses bien consolantes : notre père est mort chrétiennement, repentant de ses fautes, en bénissant ses enfants et ses amis. La sœur Rosalie avait raison, et je comprends à présent ce que la sainte Vierge voulait dire en m'ordonnant de sauver mon père... Après une vie coupable, il est mort en état de grâce, et il a été appelé à une vie meilleure. Ce sont peut-être ses prières qui ont fait que Michel vient d'échapper à tant de dangers, ce sont elles peut-être qui nous ont préservés cette nuit d'un terrible naufrage.

Grandval, en sa qualité de marin, était trop pieux lui-même pour contredire ces naïves croyances. Après s'être assuré que le frère et la sœur ne manquaient de rien, il allait se retirer, quand un homme de quart accourut précipitamment.

— Capitaine, dit-il, ce navire, qu'on a signalé tout à l'heure, se trouve maintenant dans nos eaux. Nous le prenons pour un aviso à vapeur de l'État, et il a tout à fait la mine de vouloir nous parler. M. Grondin m'en-

voie vous demander ce qu'il faut faire, si l'on nous aborde.

— Il faut obéir à l'autorité, pour sûr, répondit Grandval ; mais sans doute cet aviso ne songe pas à nous... C'est un de ces navires qui vont sans cesse de Cayenne aux îles et des îles au Maroni pour faire la police des côtes... Celui-ci s'est réfugié dans quelque port du voisinage pendant le coup de vent de la nuit dernière, et le temps étant redevenu beau, il poursuit son chemin.

Comme il achevait ces mots, un coup de canon, tiré à une assez courte distance, retentit sur la mer.

— Tout de même, Jacques, reprit Grandval, il faut voir cela.

Et il s'empressa de remonter sur le pont.

Un grand bâtiment à vapeur ne se trouvait pas, en effet, à plus d'un quart de lieue de *la Prospérité*. C'était lui qui venait de tirer un coup de canon pour attirer l'attention du brick marchand, et en même temps il avait hissé à son mât un pavillon tricolore. Quelques signaux furent échangés rapidement entre les deux navires, puis Grandval dit à son équipage :

— Je ne sais ce qu'on nous veut, mais nous n'avons rien à craindre de personne... Puisqu'on nous commande de mettre en panne, obéissons.

Il fit donc disposer les voiles de telle sorte qu'elles se neutralisèrent les unes les autres, et *la Prospérité* resta immobile. De son côté, l'avis à vapeur ne tarda pas à s'arrêter et mit à flot une barque dans laquelle descendirent deux officiers de marine en uniforme. Puis la barque, sous l'effort de huit rameurs qui battaient l'eau avec une régularité et une précision merveilleuses, se dirigea vers le brick.

Grandval reçut les officiers avec tous les honneurs

prescrits par l'étiquette maritime. Ils montèrent à bord suivis de deux matelots, qui restèrent près de l'échelle, tandis que les chefs s'avançaient sur le pont.

Après les questions d'usage sur le nom, la destination du navire et son chargement, l'officier principal, qui portait l'uniforme de lieutenant de vaisseau, dit brusquement à Grandval :

— C'est vous, capitaine, qui vous trouviez, ces jours derniers à la Crique-du-Diable?... Ne le niez pas ; nous vous avons parfaitement reconnu de loin, quoique vous eussiez l'air de vous cacher.

Grandval n'hésita pas à convenir du fait.

— Et peut-on savoir, monsieur, pourquoi vous avez stationné si longtemps dans cet endroit dangereux, où vous n'avez pu entrer et d'où vous n'avez pu sortir qu'avec des difficultés extrêmes ?

Grandval avait son thème tout prêt pour une circonstance semblable. Il répondit qu'une voie d'eau s'étant subitement déclarée à son bord, il avait été obligé de faire entrer le navire dans la baie la plus voisine pour réparer cette avarie. Quoique l'explication fût assez plausible, l'officier fronça le sourcil.

— Capitaine, reprit-il, je suis dans l'obligation de vous demander le rôle de votre équipage ; veuillez réunir autour de moi vos passagers et vos marins.

Grandval obéit et chaque matelot dut répondre à l'appel de son nom. Il n'y eut que Michel et sa sœur qui ne purent se présenter, mais leur présence à bord fut constatée, et la maladie du sourd-muet justifiait suffisamment cette infraction à l'ordre général.

— Ce n'est pas tout, reprit le lieutenant de vaisseau ; nous allons, monsieur, visiter votre brick dans le plus

grand détail, afin de nous assurer qu'il ne s'y trouve personne en fraude.

Grandval n'éleva encore aucune objection. L'officier de grade inférieur et les deux matelots de l'Etat procédèrent aux perquisitions les plus minutieuses pendant que tout l'équipage demeurait sur le pont. Bientôt l'officier reparut avec son monde et dit au lieutenant de vaisseau :

— Tout est en règle, monsieur; nous sommes descendus jusqu'à fond de cale; rien de suspect.

Alors seulement les traits du lieutenant perdirent leur expression rigide.

— Il suffit, dit-il; capitaine Grandval, vous pouvez continuer votre voyage... Excusez les formalités que j'ai dû accomplir à votre bord, et par compensation, recevez un bon conseil : Désormais, quand vous vous trouverez si près des pénitenciers, tâchez que vos manœuvres ne prêtent pas au soupçon comme elles l'ont fait ces derniers temps... D'ailleurs, j'avais l'ordre spécial de vous surveiller.

Grandval ne put s'empêcher de sourire.

— Ah ça, demanda-t-il, que s'est-il donc passé pour qu'on montre tant de rigueur envers les pauvres navires qui, comme le mien, sont retenus sur la côte par des avaries?

— Je ne vois aucun inconvénient à vous le dire maintenant; plusieurs transportés se sont évadés depuis peu de Saint-Laurent, et je viens d'être averti que trois d'entre eux étant parvenus à s'emparer d'une barque, on les croit déjà en route pour la Guyane anglaise. Or un des trois est le fameux Rigaut, le plus redoutable scélérat de la colonie.

— Rigaut! répéta Grandval avec horreur; c'est mon

mortel ennemi et il n'y a pas de sa faute si je suis encore vivant.

— Ainsi, dit le lieutenant de vaisseau en se disposant à partir, vous êtes le capitaine marchand auquel ce vaurien a joué tant de mauvais tours? J'ai entendu parler de cette histoire. En ce cas, monsieur, prenez garde à vous quand vous rentrerez en France. Il est fort probable que Rigaut est maintenant à l'abri de nos atteintes, et peut-être se trouvera-t-il encore sur votre chemin.

Grandval remercia l'officier de cet avertissement et, tout en le reconduisant jusqu'à l'échelle, il lui demanda s'il y avait du nouveau à Cayenne d'où venait l'avis.

— Bah! rien, répondit distraitement le lieutenant de vaisseau; on dit seulement que le Rongou, ce maudit noir auquel vous avez eu affaire aussi, je crois, et dont il n'était plus question depuis quelque temps, vient de réparaître aux environs de la ville et a recommencé ses gentillesses... Espérons qu'il sera pincé cette fois.

Grandval dit *amen* de tout son cœur; mais déjà l'officier de marine était dans sa barque, et, après avoir échangé un dernier salut avec le capitaine, il s'éloigna. Dix minutes plus tard, l'avis se remettait en marche, laissant derrière lui une longue traînée de vapeur. De son côté, Grandval se tourna vers son équipage :

— Allons, commanda-t-il, voiles partout!

Et comme les matelots s'empressaient d'exécuter cet ordre, il ajouta :

— Du cœur à la besogne, mes amis!... Nous partons pour France, et il faut que dans un mois nous monitions en pèlerinage la côte de la Vierge à Fécamp.

Un joyeux hourra des matelots accueillit cette nouvelle; mais il sembla qu'une pensée pénible se fût pré-

sentée aussitôt à l'esprit du jeune capitaine, car il se détourna brusquement et descendit dans l'entre-pont. Là il trouva Joséphine et Michel encore tout émus des perquisitions rigoureuses qu'on avait opérées dans le navire.

— Vous le voyez, mademoiselle, dit-il, si notre projet avait réussi, si votre père s'était trouvé à bord, toutes nos ruses, tous les dangers qu'il a bravés auraient été inutiles; on l'eût certainement découvert.

— Et à l'heure présente, ajouta Joséphine avec mélancolie, nous aurions la douleur de le voir ramené au pénitencier et traité avec une rigueur nouvelle... Pierre, Dieu sait mieux ce qu'il nous faut que nous!

— Je suis heureux de vous voir ainsi résignée, Joséphine; mais songez-vous que, nous aussi, nous sommes dans de mortels embarras et qu'à notre arrivée quelqu'un va réclamer rigoureusement de vous une promesse solennelle?

— Pierre, ne vous alarmez pas... Dieu y pourvoira encore!

XX

L'AUBERGE

Au bord d'une grand'route qui traverse le verdoyant pays de Caux, s'élève le joli village de Courville. Autrefois, la population de Courville se composait uniquement de fermiers, dont les habitations étaient isolées et entourées d'arbres, selon l'usage normand. Mais, depuis quelques années, une importante usine s'étant établie sur le cours d'eau qui l'arrose, le village, d'abord agricole, est devenu industriel. De nombreuses maisonnettes en briques et en ardoises se sont groupées autour du gigantesque édifice qui les domine et les protège comme un père ses enfants. Aussi Courville, grâce à ses accroissements continuels, grâce à la prospérité toujours ascendante de ses habitants, est-il en train de devenir une de ces propres petites villes comme il s'en trouve à chaque pas entre Rouen et les côtes de la Seine-Inférieure.

C'est à Courville que nous allons conduire le lecteur, deux mois environ après les événements qui ont fait l'objet de notre dernier chapitre.

A l'entrée du village, on rencontrait l'auberge du *Roi-d'Yvetot*, fort renommée quand les rouliers fréquentaient la route, mais un peu délaissée par les voyageurs depuis l'établissement d'un chemin de fer dans les environs. Toutefois, son propriétaire, ne pouvant plus compter sur les étrangers, avait eu l'idée de se rabattre sur les gens du pays. Il avait donc fait ajouter à sa vicille et vénérable enseigne le mot tout moderne de *Café*, ce qui lui attirait, à certaines heures du jour, les ouvriers de la fabrique voisine. Du reste, soit auberge, soit café, la maison était bien tenue, bien fournie de toutes choses, et le maître du *Roi-d'Yvetot* ne se plaignait pas trop de la transformation que le progrès l'avait obligé d'accomplir.

Cependant, le jour dont nous parlons, vers les quatre heures du soir, la salle destinée au public était à peu près déserte et l'on n'y voyait qu'une seule personne assise dans un coin. Les ouvriers de l'usine travaillaient encore et ils ne devaient venir que plus tard donner à cette pièce silencieuse un peu d'animation et de gaieté. En attendant, cet unique consommateur n'avait pas une mine capable d'achalander beaucoup l'établissement. C'était un homme entre deux âges, pauvrement vêtu, dont une épaisse et inculte barbe grise cachait en partie les traits. Il avait un chapeau en toile cirée enfoncé sur les yeux, et ce que l'on voyait de son visage était bronzé, sillonné de rides. Un petit paquet, déposé à côté de lui, paraissait contenir tout son bagage. Cet homme, inconnu dans le pays, était arrivé quelques heures auparavant; il avait demandé du cidre, du pain et du fromage, et avait fait entendre à la fille de service qu'il comptait trouver de l'ouvrage à la fabrique de Courville. Mais, après avoir dépêché son frugal repas,

il ne se pressait pas de partir et demeurait absorbé par la lecture d'un vieux journal.

Comme on avait exigé d'avance le paiement de sa dépense, on paraissait avoir complètement oublié ce piètre client, quand un char à bancs assez convenable et attelé d'un excellent cheval s'arrêta devant l'auberge; il en descendit trois voyageurs qui annoncèrent l'intention de loger au *Roi-d'Yvetot*. Aussitôt tout fut en l'air dans la maison; maîtres et domestiques s'agitèrent pour servir les nouveaux venus. La voiture fut remise sous un hangar, le cheval fut conduit à l'écurie. Quant aux voyageurs, qui n'avaient pas de bagages et qui semblaient venir d'un lieu peu éloigné de Courville, ils entrèrent dans la salle commune pour se reposer.

L'individu qui s'y trouvait déjà éprouva un léger tressaillement. Il jeta même un regard inquiet vers la porte, comme s'il eût songé à opérer sa retraite au plus vite; mais il réfléchit sans doute qu'une sortie trop brusque attirerait l'attention sur lui, et il se renfonça dans son coin, en s'efforçant de se cacher derrière le journal qu'il avait largement déployé.

Sans s'occuper de lui, les voyageurs prirent place à une table, non loin de la sienne. Deux d'entre eux continuaient de causer avec le maître de la maison, qui les installait obséquieusement, tandis que le troisième, qui ne disait rien, témoignait une certaine répugnance à s'arrêter en cet endroit. Pour ne pas donner d'énigmes à deviner au lecteur, nous nous empressons de lui apprendre que ces deux voyageurs étaient le capitaine Grandval et l'armateur Dupré; leur compagnon silencieux était Michel Bertomy.

— Laissez là le dîner, mon cher, dit Grandval à l'aubergiste qui s'obstinait à lui énumérer les richesses de

son garde-manger; nous nous contenterons de ce que vous voudrez bien nous servir... Répondez plutôt à ma question : Avez-vous un maire à Courville, et ne pourrions-nous le voir sur-le-champ ?

— Si nous avons un maire, monsieur ? dit l'aubergiste blessé dans son patriotisme; songez donc ! une commune si importante !... Oui, nous avons un maire et un fameux encore, puisque c'est M. Rodin, le propriétaire de cette belle filature que vous voyez d'ici et qui fait vivre tout le pays. Par malheur M. Rodin se trouve à Rouen pour ses affaires et il ne reviendra pas avant deux jours.

— Eh bien, en l'absence du maire, nous pouvons sans doute parler à un de ses adjoints ?

— Les adjoints ne nous manquent pas non plus, et nous en avons deux qui sont de vraies perles... Mais voyez-vous, messieurs, c'est aujourd'hui la foire à Verneuill; M. Bernard, le premier adjoint, qui est nourrisseur, a dû s'y rendre, et sans doute il ne rentrera que ce soir fort tard à sa ferme... Quant à M. Font-Robert, le second adjoint, il a la goutte et ne peut recevoir personne.

— Morbleu ! dit Grandval avec humeur, voilà une commune bien administrée !

L'armateur Dupré se mit à rire.

— Ah çà, dit-il à l'aubergiste, si le maire et les adjoints font défaut, vous avez du moins des gendarmes ?

— Je crois bien !... Deux hommes et un brigadier qui n'ont pas froid aux yeux, je vous assure... Seulement, à cause du marché, nos gendarmes sont allés renforcer ceux de Verneuill, qui ne pourraient suffire au service un jour comme celui-ci.

Grandval fit entendre un juron des plus énergiques en s'écriant :

— Mais alors qui donc exécutera les ordres du parquet de Rouen dont nous sommes porteurs ?

— Allons ! capitaine Grandval, dit Dupré avec bonhomie, on ne mène pas une administration municipale de campagne comme vous mèneriez un équipage de matelots; il faut prendre patience. Quant à moi, je ne verrais pas grand mal à différer jusqu'à demain matin ce que nous venons faire ici. Nous attendons depuis quatre ans, et quelques heures de plus ou de moins...

— Quelques heures, monsieur, peuvent compromettre le succès de notre voyage. Nous avons affaire à un adversaire hardi, fécond en ressources, peu délicat sur les moyens. Avec lui nous ne saurions prendre trop de précautions, déployer trop d'activité. Nous le croyons encore à l'autre bout du monde, exposé à mille périls, réduit aux dernières extrémités, et peut-être est-il revenu en France avant nous; peut-être déjà se dispose-t-il à s'emparer de l'objet de notre convoitise; peut-être se trouve-t-il à portée de nous épier, de nous entendre...

Tout en parlant, le marin promenait autour de lui un regard distrait, et machinalement ses yeux s'arrêtèrent sur l'homme au chapeau ciré. Cependant, il ne sembla concevoir en particulier aucun soupçon contre cet inconnu, dont la présence, dans cet endroit public, était toute naturelle, et bientôt son regard prit une autre direction.

— Vous pouvez avoir raison, capitaine Grandval, reprit Dupré, mais il faut se soumettre à la nécessité. En attendant donc qu'il plaise aux autorités civiles et militaires de Courville de revenir à leur résidence, ce

que nous avons de mieux à faire est de dîner ; et, pour ma part, je me sens grand appétit.

— Oui, oui, je vais songer au dîner, reprit l'aubergiste avec empressement, et si, pendant qu'on le préparera, le brigadier ou l'adjoint ou M. le maire rentrait à Courville, je vous en préviendrai sur-le-champ.

Il se dirigeait déjà vers sa cuisine quand Grandval lui dit :

— Un mot encore, monsieur!... Sommes-nous loin ici de la ferme du Bel-Herbage?

— A une lieue environ... Mais, ajouta l'hôtelier alarmé, il n'y a pas d'auberge à Bel-Herbage ; c'est une ferme isolée sur la route de Bolbec, à quelque distance de la croix qui a été plantée lors de l'assassinat du notaire. L'endroit n'a rien de plaisant, et...

— Il suffit, interrompit sèchement Grandval.

Et il se mit à causer bas avec Dupré.

Le maître de la maison, avant de sortir, s'approcha de l'homme au chapeau ciré et lui dit d'un ton assez rude :

— Eh bien ! l'ami, allez-vous coucher là ? Vous voyez que nous avons du monde, et vous ne pouvez occuper une table à vous seul pendant une journée entière pour une dépense de douze sous ! Si vous voulez, en effet, demander du travail à la fabrique, vous n'avez pas besoin de tant lanterner ; adressez-vous au contre-maitre qui vous embauchera, s'il le juge convenable... Et surtout montrez-nous les talons au plus vite.

L'inconnu ne put retenir un mouvement de colère ; mais aussitôt il baissa les yeux ; puis marmottant quelques paroles inintelligibles, il prit son bagage et se dirigea vers la porte.

Déjà l'aubergiste lui avait tourné le dos et ne pensait

plus à lui. En revanche, Michel, qui ne pouvait prendre aucune part à l'entretien de ses compagnons, avait plusieurs fois arrêté un regard de curiosité sur cet homme immobile et silencieux, qui se cachait avec tant de soin derrière son journal. Il le suivit encore des yeux quand l'autre se leva pour se retirer ; mais, soit hasard, soit calcul, l'inconnu ne présenta pas un instant son visage aux voyageurs et gagna la porte de la rue sans s'être laissé voir de face.

Le sourd-muet, par désœuvrement peut-être, fit toutes ces remarques, et lorsque l'homme au chapeau ciré eut opéré précipitamment sa retraite, Michel regarda la place demeurée vide. Alors il aperçut un objet oublié sur la table ; et, mû par un sentiment naturel d'obligance, il alla le prendre afin de le restituer, s'il était possible, à son propriétaire.

C'était une de ces pipes courtes, en racine noueuse, qui représentent une figure grotesque. Celle-ci était remarquable par deux yeux rouges, en fruits d'Amérique, au centre desquels on avait incrusté deux points noirs. L'ensemble en était hideux et ne pouvait manquer de frapper l'attention.

Or, à peine Michel Bertomy eut-il jeté un regard sur cette pipe qu'il manifesta un trouble extraordinaire. Il la montra à ses compagnons, en se démenant et en criant ; puis il s'élança dans la rue et se mit à courir de toute sa vitesse, sans cesser de faire entendre des clameurs confuses.

Grandval et Dupré s'étaient levés.

— Eh bien ! qu'a-t-il donc ? demanda l'armateur avec étonnement ; est-ce qu'il devient fou ?

— Je n'y comprends rien, répliqua Grandval ; le seul désir de restituer à l'homme qui était là tout à l'heure

cet objet, ne saurait le bouleverser ainsi... Voyons donc ce qu'il devient.

Tous deux sortirent sur le devant de la porte. Michel Bertomy courait de çà, de là, dans la grande rue de Courville, à la recherche du propriétaire de la pipe grotesque. Plusieurs fois il disparut dans les rues latérales, mais il ne tardait pas à se montrer de nouveau. Enfin, il revint à pas précipités vers l'auberge. Il avait cessé ses cris, quoiqu'il parût toujours violemment ému, et comme il tenait encore à la main la mystérieuse pipe, il était évident qu'il n'avait pu atteindre l'homme au chapeau ciré.

Le capitaine le fit rentrer et lui dit d'un ton caressant :

— Remettez-vous, mon cher Michel; voyons, d'où vient cette colère... ou cette terreur?... car je ne sais plus que penser...

Le sourd-muet, tout pâle et frémissant, poussa encore quelques sons confus; puis il se livra à une pantomime rapide pour exprimer sa pensée. Mais, comme Grandval n'avait pas l'air de comprendre, il saisit avec impatience un morceau de craie qui servait à écrire sur une ardoise le dû des consommateurs, et il traça ce seul nom : *Rigaut*.

— Est-il possible? s'écria Dupré avec épouvante; quoi! ce scélérat était ici... tout à l'heure... à côté de nous? Mais il eût pu nous assassiner!

— Voyons, Michel, reprit Grandval, ne vous trompez-vous pas? Comment pouvez-vous être sûr que cet inconnu était Rigaut?

Michel, dans son langage mimique, exposa les motifs de sa conviction. Cette pipe, si facilement reconnaissable, il l'avait vue nombre de fois entre les mains de Rigaut, non-seulement à Saint-Laurent-du-Maroni, mais encore dans les bois où ils avaient erré ensemble sous la con-

duite du Rongou. Le transporté n'avait pu se défaire de cet objet, pour lequel il manifestait une prédilection particulière. D'autre part, l'affectation que l'homme au chapeau ciré avait mise à se cacher un moment auparavant et sa fuite précipitée ne laissaient plus de doutes sur son identité avec Rigaut; et Grandval en conserva d'autant moins qu'en examinant la pipe à son tour, il se souvint très-nettement de l'avoir vue de même en la possession de son mortel ennemi.

— Allons! je crois que Michel a raison, dit-il avec vivacité, c'était bien Rigaut qui se trouvait là tout à l'heure... Par quel miracle a-t-il pu arriver en France aussitôt que nous? Je l'ignore; mais ces hommes énergiques, dangereux, qui ont déclaré la guerre à la société, conservent leur puissance pour le mal tant qu'il leur reste un souffle de vie. Celui-ci, en effet, est attiré dans le pays par un intérêt considérable : il doit ardemment désirer de reprendre le dépôt qu'il y a caché autrefois avec Bertomy, et sans doute, en s'arrêtant dans cette auberge, il avait l'intention d'attendre la nuit pour aller pratiquer des fouilles près de Bel-Herbage... Mais il a dû nous entendre quand nous causions librement en sa présence, et il sait que nous sommes venus à Courville dans le même but que lui. Aussi est-il sans doute déjà à l'ouvrage, afin de nous prévenir... Oui, oui, c'est pour cela certainement qu'il a pris la fuite avec tant de promptitude... Eh bien! ne lui laissons pas le temps de nous devancer... Partons à l'instant pour Bel-Herbage.

Il fit comprendre son projet à Michel, qui l'approuva pleinement et se montra très-empressé de l'exécuter. En revanche, Dupré manifesta une extrême répugnance à se mettre en route.

— Y pensez-vous, capitaine Grandval? dit-il. Si nous

rencontrons Rigaut dans un lieu écarté, il ne manquera pas de nous attaquer.

— Eh! que pouvons-nous craindre de lui, monsieur? Nous sommes trois, et nous sommes armés.

— Qui sait s'il n'a pas des complices cachés dans les environs?... D'ailleurs, capitaine, je vous l'ai dit maintes fois : pour donner au testament qu'il s'agit de retrouver une authenticité incontestable en justice, il faut que sa découverte ait lieu en présence d'un magistrat, ou du moins d'un agent de l'autorité. C'est pour cela que nous avons dû communiquer au procureur général les indications fournies par Bertomy et solliciter un ordre officiel de perquisitions... Prenons donc patience encore quelques instants. Aussitôt que l'adjoint ou le brigadier de gendarmerie sera rentré, nous nous hâterons de nous rendre à Bel-Herbage.

— Mais il sera trop tard! Rigaut aura déjà enlevé le dépôt et sera devenu introuvable dans ce canton qu'il a longtemps habité, qui lui est familier... Tenez, monsieur Dupré, poursuit le marin d'un ton brusque, je n'en suis pas à m'apercevoir que vous mettez une grande tiédeur dans cette affaire; vous ne semblez plus vous soucier beaucoup de cet héritage pour le recouvrement duquel vous vous êtes imposé tant de sacrifices.

L'armateur sourit :

— Ma foi, capitaine Grandval, reprit-il avec bonhomie, je ne vois pas pourquoi j'en ferais mystère... M^{lle} Joséphine nous est revenue plus charmante que jamais; elle est moins exaltée, plus raisonnable, et maintenant que son père ne sera plus une cause de soucis et d'humiliations... Eh bien! oui, mon cher; quoique l'on ait un peu jasé sur son voyage à la Guyane en votre compagnie, je ne serais pas trop fâché,

j'en conviens, si les indications données au dernier moment par feu Bertomy se trouvaient fausses, et si, dans l'impossibilité de produire le testament de l'oncle Guérinot, Joséphine consentait à devenir M^{me} Dupré, suivant sa promesse.

Grandval pâlit de colère.

— Fort bien, monsieur, reprit-il d'une voix sèche; vous êtes franc et je serai aussi franc que vous : M^{lle} Bertomy ne vous aime pas plus aujourd'hui qu'autrefois; et il serait cruel d'exiger... Mais cette discussion est inutile, car on ne peut manquer de retrouver ce dépôt dont la découverte va rendre à Joséphine sa liberté d'action... Restez donc, si vous en avez la fantaisie; Michel et moi nous partons, et nous ne quitterons pas la place désignée que les recherches n'aient été faites en la forme voulue, dussions-nous y passer la nuit!

Michel, en effet, s'impatientait et ne comprenait pas ce que ses compagnons pouvaient avoir à se dire dans un cas si pressant. Enfin il fut convenu que Dupré demeurerait à l'auberge, et que si les fonctionnaires publics de Courville arrivaient enfin, il les amènerait bien vite à Bel-Herbage où Grandval et le sourd-muet allaient les attendre.

Ces dispositions arrêtées, le marin se renseigna auprès d'une personne de la maison sur le chemin à suivre. Après avoir reçu des indications qui rendaient toute erreur impossible, il allait sortir, quand l'aubergiste accourut tout effaré.

— Bon Dieu! messieurs, où allez-vous donc? s'écria-t-il; on sert le dîner pour trois personnes!

— Monsieur le mangera tout seul, répliqua Grandval avec un sourire amer en désignant l'armateur.

Et il s'éloigna d'un bon pas avec Michel.

XXI

LA FERME DE BEL-HERBAGE

Un mot d'explication sur l'œuvre que Grandval et le sourd-muet allaient accomplir en ce moment.

On se souvient que Bertomy, avant d'expirer dans les déserts de la Guyane, avait remis à son fils un portefeuille renfermant, outre quelques papiers insignifiants, une carte à jouer sur laquelle se trouvaient un grossier dessin à la plume et des notes en apparence indéchiffrables. Michel, au milieu des terribles péripéties de son voyage jusqu'à la Crique-du-Diable, avait conservé religieusement le portefeuille, et plus tard, sur le navire, le frère et la sœur avaient fait le dépouillement du contenu. Joséphine comprenait que son père avait dû avoir de graves motifs pour remettre cet objet à Michel dans cette solennelle circonstance, et son attention s'était portée sur la carte à jouer, dont elle s'était mise à étudier le dessin et les indications. C'était une espèce de plan topographique tracé par Bertomy lui-même, afin sans doute de lui servir d'aide-mémoire, si jamais

il revenait en France. On y voyait deux lignes tortueuses, mais parallèles, qui portaient pour désignation : *Route de B...* (probablement de Bolbec). A quelque distance de la route, une maisonnette, assez naïvement représentée, avait pour indication : *Ferme de B.-Herb.* (évidemment abréviation de Bel-Herbage). Enfin, au bord d'un chemin latéral, quelques arbres étaient confusément figurés, et sous l'un d'eux on voyait un gros T, qui ne pouvait que vouloir dire : *Trésor*.

Joséphine avait eu besoin de beaucoup de perspicacité, de patience et surtout d'une connaissance exacte des localités dont il s'agissait, pour trouver la solution de cette énigme. Mais, à force d'y réfléchir, elle avait acquis une certitude complète, partagée bientôt par son frère et par Grandval. Aussi, en revenant à Fécamp, s'était-on hâté de prévenir Dupré qu'on était sur la voie des découvertes, et Grandval avait demandé au parquet de Rouen que les recherches, selon le vœu de l'armateur, eussent lieu d'une manière légale en présence de l'autorité. Après avoir obtenu un ordre en conséquence, il était venu à Courville avec Michel et Dupré lui-même, tandis que Joséphine attendait avec anxiété à Fécamp le résultat de l'entreprise.

La rencontre de Rigaut près de l'endroit où se trouvait le dépôt compliquait la situation et créait de sérieux dangers aux deux marins. On n'a pas oublié, en effet, que ce dépôt, outre le testament si avidement désiré par l'armateur, se composait de dix mille francs en billets de banque dont les malfaiteurs n'avaient pas jugé prudent de se charger après le meurtre du notaire de Bolbec. C'était certainement pour s'emparer de cette somme que Rigaut était rentré en France, malgré les dangers de toute sorte qui l'y attendaient; et, selon

toute apparence, il allait disputer énergiquement à ses adversaires la possession de ces valeurs, sur lesquelles il croyait avoir des droits incontesables.

Grandval et Michel le savaient bien, car, en approchant du terme de leur course, ils avaient posé la main sur le revolver que chacun d'eux portait dans sa poche, et, sans cesser de marcher fort vite, ils scrutaient attentivement les côtés du chemin, comme s'ils eussent redouté une embuscade.

Du reste, ils atteignirent promptement et sans obstacles la place désignée. Il n'y avait pas à s'y méprendre, car elle se trouvait à moins de cent pas de la grand-route, et les indications de la carte, que Grandval se mit à consulter, devenaient parfaitement claires sur le terrain. Après avoir échangé quelques signes, les deux amis s'avancèrent d'un commun accord vers la ferme de Bel-Herbage, dont on apercevait à une courte distance les toits bas et moussus, au milieu des arbres.

Le soleil se couchait en ce moment derrière d'épais nuages, et une espèce de brume commençait à se répandre sur la campagne. Le paysage était assez restreint autour des voyageurs; c'était une de ces petites vallées, vertes et fraîches, comme on en trouve tant dans le pays de Caux. A l'entrée de celle-ci, on voyait une croix de bois, peinte en rouge, dont nous connaissons la sinistre signification. Il n'y avait pas, dans la vallée, d'autre habitation que la ferme, qui était reliée à la route par une avenue de pommiers rabougris. Deux collines s'élevaient à droite et à gauche, l'une fertile et labourée jusqu'au sommet, l'autre rocailleuse, couverte de fougères, pouvant tout au plus servir de pacage. Au pied de cette dernière, on remarquait sept ou huit sapins, assez mal venus; ils semblaient avoir

été plantés autrefois au bord d'un chemin, maintenant abandonné, dont les ronces et le gazon avaient effacé la trace. Tout cela avait un aspect triste et solitaire à cette heure de la soirée. Cependant, le voisinage de la route sur laquelle passaient de temps en temps quelques piétons ou quelques chariots revenant du marché, permettait d'espérer des secours en cas de besoin.

Les deux compagnons se montrèrent les sapins qui s'élevaient à la base de la colline.

— C'est là! dit Grandval.

Et ils se dirigèrent rapidement de ce côté.

Plus ils avançaient, plus ils redoublaient de précautions. Le terrible Rigaut, caché dans les broussailles, pouvait s'élancer sur eux à l'improviste. Grandval fit signe à Michel de tenir son revolver à la main, et il s'arma du sien lui-même. Ils sondaient les buissons, les plis de terrain sur leur passage, et ne négligeaient rien pour éviter d'être surpris.

Leurs craintes furent vaines : aucun bruit, aucun mouvement autour d'eux ne vint justifier cette défiance; le calme le plus profond continuait de régner dans la campagne, et ils arrivèrent aux sapins dont nous avons parlé sans avoir rencontré une seule créature humaine.

Alors ils s'arrêtèrent et examinèrent avec une curiosité ardente tous les objets environnants. Grandval ayant consulté de nouveau le plan de Bertomy, leur attention se fixa sur le troisième sapin à gauche, à partir de la route.

Cet arbre n'avait pourtant rien qui le distinguât des autres. Il était assez grand, quoique ses branches inférieures, aux folioles hérissées, descendissent presque jusqu'à terre. Des touffes de houx, des genêts à fleurs jaunes croissaient à l'entour. Du reste, vainement

Grandval et le sourd-muet cherchèrent-ils sur son tronc rugueux une entaille, une marque distinctive quelconque. De même, à son pied rien ne trahissait une fouille ancienne, une dépression du sol. On n'y voyait qu'un gazon court et uniforme que recouvraient en partie les aiguilles sèches tombées de l'arbre.

Cependant les deux amis ne croyaient pas se tromper; c'était bien là qu'était enfoui le précieux dépôt. Les indications de Bertomy ne leur laissaient aucun doute à cet égard; et d'ailleurs l'examen des lieux, qui ne semblaient avoir subi aucun changement important depuis l'assassinat du notaire de Bolbec, la considération des distances, certaines circonstances connues de l'événement, démontraient que les assassins avaient dû choisir cette place pour y cacher le produit de leur crime.

Grandval et le sourd-muet s'y installèrent donc, disposés à la défendre avec acharnement contre quiconque voudrait s'en emparer, jusqu'à l'arrivée de la justice. Ils demeurèrent d'abord immobiles, l'œil au guet. Comme rien ne bougeait et comme on n'entendait d'autre bruit que la voix de plus en plus faible des petits oiseaux dans un bosquet voisin, ils finirent par se rassurer. Michel fatigué s'assit sur l'herbe, tandis que Grandval s'appuyait au tronc de l'arbre et disait comme à lui-même :

— Ou ce n'est pas Rigaut que nous avons vu à l'auberge du Roi-d'Yvetot, ou bien il a compris que s'il venait en cet endroit il y rencontrerait à qui parler... Cependant ne nous y fions pas, il peut ne pas être loin.

Un quart d'heure s'écoula encore. La nuit tombait, les objets prenaient à distance une forme confuse; les passants devenaient de plus en plus rares sur la route voisine. Grandval s'impatienta de cette inaction.

— Qui sait, pensa-t-il, si les fonctionnaires de Courville rentreront ce soir et si nous ne serons pas obligés de faire le pied de grue ici pendant toute la nuit? Rigaut aurait alors toutes facilités pour nous jouer un de ses tours ordinaires. Pourquoi Michel et moi ne commencerions-nous pas les recherches dès à présent? Nous nous procurerions des outils à la ferme, et nous profiterions du peu de jour qui resté pour nous assurer si, oui ou non, le dépôt est caché à cette place. Sans doute, Dupré tient beaucoup à ce que la découverte ait lieu en présence des autorités locales; mais Dupré nous crée des embarras et des difficultés à plaisir, et il ne prend plus la peine de dissimuler ses motifs... Eh bien, nous agissons sans lui, et, notre tâche achevée, il faudra bien qu'il en accepte les résultats.

Cette détermination prise, Grandval voulut l'exécuter sur-le-champ. Il fit comprendre au sourd-muet de quoi il s'agissait et annonça l'intention d'aller emprunter une pioche et une pelle à Bel-Herbage. En attendant son retour, Michel devait être continuellement sur le qui-vive, car si Rigaut, comme on avait lieu de le penser, se trouvait en embuscade dans les environs, il ne manquerait pas de profiter de l'occasion pour faire quelque tentative désespérée. Michel exprima par gestes qu'il se conformerait à ces instructions. En effet, il se leva et, s'appuyant à son tour contre le tronc de l'arbre, son revolver à la main, il se tint prêt à tout événement.

Grandval, au moment de s'éloigner, fut assailli de nouvelles craintes à l'égard de son compagnon. Réellement le pauvre sourd-muet, à raison de son infirmité, était plus exposé qu'un autre à une surprise; et malgré la prudence, la sagacité, l'énergie dont il avait fait preuve à la Guyane, sa vigilance pouvait être mise en

défaut. Mais le capitaine réfléchit que son absence durerait quelques minutes seulement, et que l'habitation étant peu éloignée, il lui serait possible d'accourir au premier appel.

Il se rendit donc, par le plus court chemin, à la ferme de Bel-Herbage, qu'il atteignit bientôt. Elle avait une modeste apparence, mais le bon ordre et la propreté qu'on y remarquait annonçaient l'aisance de ses habitants. Grandval entra sans hésiter dans la salle du rez-de-chaussée, où se tenaient habituellement les maîtres du logis. Un feu vif brillait dans la grande cheminée normande; et devant ce feu la ménagère allait et venait pour préparer le souper de la famille. Une fillette de seize à dix-sept ans, à jupon court, l'aidait dans cette besogne et disposait sur la table des assiettes et des couverts d'étain.

La ménagère et la fillette, à la vue d'un homme convenablement vêtu qui pénétrait ainsi dans leur demeure, le saluèrent avec une politesse qui n'était pas exempte de surprise. Grandval leur rendit leur salut, mais ne perdit pas de temps en compliments.

— Eh! la maîtresse, dit-il avec rondeur, n'auriez-vous pas l'obligeance de me prêter pour un instant une pelle et une pioche? Un accident vient d'arriver à ma voiture là-bas sur la route et j'aurais besoin... Je suis prêt à payer ce service, s'il y a lieu.

Une demande aussi simple parut causer un vif étonnement à la fermière et à sa jeune compagne. Elles se regardèrent en silence.

— Ah çà, reprit Grandval avec une légère impatience, que trouvez-vous de si singulier dans mes paroles? Les outils de labourage manqueraient-ils dans

cette maison? ou bien craignez-vous que je ne rende pas ce que j'emprunte?

— Ce n'est pas cela, mon bon monsieur, répliqua la maîtresse avec embarras; on voit bien à qui l'on a affaire... Et puis il y a des pelles et des pioches en abondance chez nous, Dieu merci!... Mais vous savez bien que « l'autre » est venu tout à l'heure et qu'il a emporté une pelle et une pioche.

— L'autre! répéta Grandval avec étonnement; de qui parlez-vous donc, ma chère?

— Eh! de votre camarade sans doute, de ce vieux à grande barbe qui est venu déjà nous emprunter des outils; mais il disait lui, que c'était pour arracher des espèces de racines dont il veut faire de la tisane... A preuve qu'il a offert quatre sous à la Jacqueline pour sa complaisance quand elle les lui a apportés.

— Et je l'ai joliment rembarré, répliqua Jacqueline d'un petit air de fierté; il ne paraissait pas du tout comme il faut, ce vieux-là. Mais si monsieur veut attendre, je vais aller lui chercher une autre pelle et une autre pioche.

Grandval se taisait et paraissait fort alarmé de cette nouvelle. « Le vieux à grande barbe » ne pouvait être que Rigaut, qui, en effet, avait dû aussi se mettre en quête d'instruments propres à creuser la terre. Il était donc à craindre que l'ex-transporté ne fût retourné aux sapins et que voyant Michel tout seul il n'eût l'idée de le tuer par surprise pour s'emparer du dépôt.

Cette pensée mit Grandval hors de lui. Il ne prit même pas le temps de répondre à la fermière et à Jacqueline, qui l'engageaient à s'asseoir. Il tourna brusquement sur ses talons, quitta la ferme et courut de toute sa vi-

tesse à travers champs, laissant les deux femmes persuadées qu'elles avaient affaire à un fou.

Quelques minutes lui suffirent pour franchir la distance qui le séparait du bouquet de sapins. Il n'était plus qu'à cinquante pas de l'endroit où il avait laissé Michel, quand il entendit un coup terrible, comme celui d'une hache qui s'abat sur un tronc d'arbre, puis un cri long et douloureux, comme le cri d'une personne frappée à mort.

Voici ce qui s'était passé.

C'était bien Rigaut qu'on avait rencontré à l'auberge du Roi-d'Yvetot. Après s'être exposé aux plus grands dangers pour quitter les côtes de la Guyane, il avait réussi à s'embarquer sur un navire étranger et à rentrer en France, où d'ailleurs il ne comptait rester que le temps de déterrer le précieux dépôt. En apercevant Michel et Grandval à Courville, il n'avait pas eu de peine à deviner ce qu'ils venaient faire si près de Bel-Herbage, et quelques mots de la conversation entre le capitaine et Dupré avaient confirmé ses soupçons. Aussi, après être sorti de l'auberge, comme nous l'avons raconté, s'était-il hâté de se diriger vers la ferme, dans l'espoir de prévenir ses rivaux et d'enlever le dépôt avant leur arrivée.

Ne supposant pas qu'il eût été reconnu, il croyait avoir tout le temps d'opérer les fouilles nécessaires. Certains obstacles devaient retenir les voyageurs à Courville, et il pensait que, surpris par la nuit, ils seraient obligés de remettre les recherches au jour suivant. Aussi fut-il cruellement désappointé quand il vit Grandval et Michel apparaître sur la route, au moment où lui-même était en train d'opérer une reconnaissance autour des sapins. Bientôt les deux marins ayant quitté la voie publique et s'étant avancés à leur tour vers les arbres,

il n'avait plus douté de leurs intentions et s'était empressé de se cacher.

Cependant, toujours convaincu qu'on ne soupçonnait pas sa présence et qu'on agissait en pleine sécurité, il ne s'effraya pas d'abord outre mesure. L'attitude de Grandval et de Michel, qui se tenaient soigneusement sur la défensive, ne suffit même pas pour lui ouvrir les yeux, et blotti derrière une touffe de feuillage, il attendit pour agir une occasion favorable qui, selon ses idées, ne pouvait manquer de se produire d'un moment à l'autre.

S'imaginant que l'inaction de ses ennemis provenait de ce qu'ils manquaient d'outils pour creuser la terre, il sentit lui-même la nécessité de s'en procurer au plus vite; ainsi il pourrait profiter de la moindre absence des deux marins et déterrer le dépôt qu'il savait enfoui peu profondément. Il s'était donc éloigné en rampant sur les genoux et sur les mains; puis, prenant un grand détour, il s'était rendu à la ferme de Bel-Herbage. Il venait seulement de la quitter, quand il avait rencontré Grandval qui s'y rendait de son côté. Rigaut s'était jeté de nouveau dans les hautes herbes, pour le laisser passer; et, comprenant que Michel était resté seul aux sapins, il s'était glissé furtivement de buissons en buissons, dans l'espoir d'avoir bon marché du sourd-muet.

Lorsqu'il approcha toutefois, il reconnut qu'une certaine prudence ne lui serait pas inutile. Michel était debout, armé de son revolver, et il avait donné en mainte occasion des preuves de vigueur et de courage. Par malheur pour lui, il regardait toujours du même côté, c'est-à-dire du côté de la ferme où était Grandval, et il ne songeait pas à se retourner. D'ailleurs, il ne

pouvait entendre le bruit que faisait son adversaire en se glissant dans les broussailles, et Rigaut savait que s'il échappait à la vue perçante du sourd-muet, il parviendrait facilement jusqu'à lui. Il fit donc son plan en conséquence; il se traîna au milieu des genêts et des fougères et arriva jusqu'à deux pas du pauvre Michel qui, en effet, n'avait aucune conscience du péril.

Alors Rigaut se redressa et, voulant en finir en une seule fois avec le sourd-muet, il lui porta par derrière sur la tête un terrible coup de la bêche qu'il tenait à la main. Atteint à l'improviste, le malheureux jeune homme n'eut pas le temps de se défendre et tomba en poussant ce cri déchirant dont nous avons parlé:

— Maudit muet, dit Rigaut tout haut avec ironie, depuis longtemps nous étions manche à manche... maintenant, à moi la belle!

Et il leva de nouveau sa bêche sur son adversaire renversé, pour l'achever.

On ne lui en laissa pas le temps. Un coup de pistolet partit à dix pas de là et une balle vint traverser la poitrine de Rigaut.

Cependant il se retournait encore d'un air menaçant vers Grandval qui accourait au secours de son ami, quand le capitaine fit feu une seconde fois. Alors l'ancien transporté poussa un effroyable blasphème, et, laissant échapper sa bêche, roula sur le sol, qu'il battait des pieds et des mains, dans les convulsions de l'agonie.

Tout cela s'était passé avec une rapidité inconcevable. Grandval demeurait frappé de stupeur, comme s'il n'eût pu croire à la réalité d'événements si lugubres et si subits.

En ce moment des cris partirent de la route voisine, et le marin, levant machinalement les yeux, aperçut,

aux dernières lueurs du crépuscule, une voiture et deux cavaliers qui venaient de faire halte en face des sapins. La voiture contenait l'armateur Dupré et l'adjoint au maire de Courville. Les cavaliers étaient le brigadier de gendarmerie et un autre gendarme qui avaient été requis pour assister aux perquisitions judiciaires. Tout ce monde, ayant entendu les deux coups de pistolet tirés par Grandval, et comprenant qu'un conflit sanglant venait d'éclater, avait poussé de grands cris pour signaler son approche.

Dupré et l'adjoint descendirent avec lenteur du char à bancs; peut-être ne se souciaient-ils pas d'arriver trop vite à un endroit où l'on jouait ainsi du revolver. En revanche, les deux gendarmes lancèrent leurs chevaux au galop et, franchissant fossés et buissons, se trouvèrent bientôt sur le théâtre de la lutte.

Quand ils arrivèrent, Grandval, agenouillé auprès de Michel, cherchait à bander avec son mouchoir l'effroyable blessure que le sourd-muet avait au sommet de la tête. Le brigadier de gendarmerie, vieux soldat énergique et plein d'expérience, descendit de cheval et examina rapidement ces deux corps immobiles.

— L'un est mort, l'autre n'en vaut guère mieux, dit-il enfin; eh bien, monsieur, poursuivit-il d'un ton bref en s'adressant à Grandval, que s'est-il passé?

Le marin, sans cesser de prodiguer à son ami les soins les plus pressés, raconta en peu de mots la scène tragique à laquelle il venait de prendre part. En apprenant que le mort n'était autre que Rigaut, le brigadier se pencha sur lui pour l'examiner encore.

— C'est ma foi vrai, dit-il; malgré sa barbe épaisse, je le reconnais parfaitement, car je fus chargé de le garder peu de temps après l'assassinat du notaire de

Bolbec... On nous avait bien avertis, ces derniers temps, que ce particulier, qui s'est évadé de Cayenne, reviendrait peut-être rôder dans le canton, et nous avions reçu des ordres en conséquence... Sur ma parole! monsieur, vous avez fait là un beau coup et vous avez épargné de la besogne... à bien du monde.

Ce fut alors que Dupré et l'adjoint de Courville arrivèrent; il fallut les mettre au courant à leur tour. Du reste, les faits étaient encore palpitants, pour ainsi dire, et aucun doute n'était possible sur l'exactitude du récit de Grandval.

Michel commençait à se mouvoir faiblement et à pousser de sourdes plaintes; s'il y avait encore quelques chances de le sauver, il était urgent d'aller demander du secours à l'habitation la plus voisine. On convint donc que Grandval et le simple gendarme porteraient le blessé à la ferme de Bel-Herbage, où l'on manderait un médecin au plus vite, tandis que Dupré, l'adjoint et le brigadier procéderaient aux perquisitions pour lesquelles ils étaient venus. Le cocher du char à bancs, ayant pris la pioche et la bêche apportées par Rigaut lui-même, se chargea de creuser à la place qu'on lui indiqua. Grandval enleva le jeune Bertomy dans ses bras, et, au moment de s'éloigner, il dit tristement à Dupré :

— Puissiez-vous réussir dans vos recherches, monsieur! Mais que de souffrances, de larmes et de sang aura coûté ce succès!

On se mit à l'œuvre aussitôt pour retrouver le dépôt enfoui, et Dupré lui-même ne dédaigna pas de s'employer afin d'activer la besogne. Du reste les fouilles ne furent pas longues; au bout de quelques coups, la pioche rencontra un corps dur qu'on s'empressa de dégager

avec ménagement. C'était une espèce de bocal ou de bouteille à large goulot, comme on l'avait annoncé; mais cette bouteille avait été bouchée avec tant de soin que son contenu n'était nullement altéré par ce long séjour dans la terre. Quand elle eut été brisée, il fut facile de constater qu'elle renfermait non-seulement le testament de Guérinot et d'autres papiers, mais encore les dix mille francs en billets de banque provenant du vol du notaire.

Cet important résultat obtenu, le travail cessa et l'on convint de se rendre tous à la ferme, autant pour avoir des nouvelles du blessé que pour dresser procès-verbal de la découverte, selon le vœu de Dupré.

Chemin faisant, l'armateur disait à part lui :

— La charmante Joséphine Bertomy ne sera pas ma femme... Mais, nah! il faut en prendre son parti. Je pourrai, grâce à ce testament, revendiquer des sommes énormes sur la succession de mon oncle et faire rendre gorge aux autres héritiers... Le voyage de Grandval à Cayenne m'a rapporté des bénéfices considérables... Ma foi, mon malheur n'est pas sans compensations!

CONCLUSION

Pour faire connaître au lecteur les derniers événements de cette histoire, nous n'avons qu'à mettre sous ses yeux des fragments d'une lettre que Joséphine écrivait à sœur Rosalie, huit ou dix mois après les scènes de Bel-Herbage.

« Combien je vous remercie, chère et vénérable sœur, pour le généreux pardon que vous accordez à ma dissimulation forcée, à mon ingratitude apparente envers vous ! Je savais que vous n'hésiteriez pas dans l'accomplissement de votre devoir, que la confiance de mes desseins à l'égard de mon père eût éveillé certainement votre réprobation, votre sévérité. D'ailleurs, je croyais obéir à une inspiration divine en préparant cette évasion qui devait avoir de si cruels résultats. Soyez bénie, bonne et charitable sœur, pour l'appui bienveillant que vous m'avez prêté pendant ce triste voyage, pour l'affection que vous me conservez, malgré mes torts envers vous ! Dites-vous, comme moi, qu'une volonté supé-

rieure à la nôtre a accompli ses impénétrables décrets dont nous ne sommes que les humbles et périssables agents.

« Quant à moi, chère sœur Rosalie, mes tribulations sont terminées, je l'espère ; après tant de secousses, Dieu semble vouloir m'accorder enfin quelques jours de repos et de bonheur. Mon frère Michel est guéri depuis longtemps de la blessure qu'il reçut à Bel-Herbage en cherchant à réparer les fautes de son père. Il paraît avoir renoncé complètement à la marine, soit que son infirmité naturelle lui ait fait comprendre l'impossibilité d'exercer cette profession, soit que ce goût de sa première jeunesse se soit modifié à la suite des redoutables épreuves de notre voyage. Peut-être aussi la fille du fermier de Bel-Herbage, une jolie et honnête enfant qui, lors de la maladie de mon frère, voulut m'aider à le soigner, est-elle pour quelque chose dans ce changement. Un jour sans doute notre excellent Michel, si intelligent et si simple dans ses goûts, deviendra fermier à son tour. Seulement, je lui conseillerai de s'établir bien loin de cette croix sinistre qui s'élève sur la route de Bolbec !

« Depuis plus de six mois déjà je suis mariée à mon bien-aimé Pierre Grandval, mon ami d'enfance, qui a été mon compagnon et mon protecteur dans mes afflictions et mes dangers. J'ai voulu recevoir la bénédiction nuptiale à la chapelle de la Vierge, sur la falaise de Fécamp ; et pour la première fois depuis bien des années, j'ai quitté les vêtements de deuil. La moitié de la population de la ville assistait au mariage de *la pâlote*, comme on m'appelle ici, et a fait des vœux pour moi. Ces vœux seraient pleinement exaucés si Pierre n'était obligé de me quitter parfois pour aller en mer. Ah ! il y

a des moments bien douloureux dans l'existence de la femme d'un marin! Nous espérons pourtant que ces inquiétudes ne seront pas de longue durée. Mon mari, à qui M. Dupré laisse le commandement de son ancien navire *la Prospérité*, vient d'accomplir un voyage des plus fructueux à la côte du Sénégal. D'autre part, mon petit commerce me donne toujours d'assez beaux bénéfices. Si donc Dieu persiste à bénir notre travail, nous pourrons, d'ici à quelques années, nous retirer avec une aisance modeste. En attendant, je vous dirai, en confidence, que les absences de Pierre ne seront plus désormais sans consolations. J'ai ressenti en moi des tressaillements qui me font croire que bientôt je serai mère... Oh! priez, priez, ma bonne sœur, priez pour que l'enfant qui va naître soit semblable à son brave et loyal père, pour qu'il ne soit jamais malheureux et... coupable, comme son aïeul! »

Joséphine, dans le reste de sa lettre, accordait un souvenir à toutes les personnes qui l'avaient connue et protégée pendant son voyage à la Guyane. Elle n'eut garde d'oublier la digne mulâtresse, M^{me} Gallois, si fière d'être la veuve d'un blanc, ni même le nègre César et la négresse Zénobie. Quant aux époux Lefrançois, les concessionnaires de Saint-Laurent du Maroni, voici ce qu'elle disait à leur sujet :

« J'ai appris avec bien du bonheur que ces pauvres gens n'ont pas été inquiétés pour l'assistance secrète qu'ils ont donnée à mon père, lors de sa funeste évasion. Mon mari a fait remettre dernièrement, à bord d'un navire en partance pour Cayenne, une petite caisse contenant de modestes présents; ils sont destinés à Marguerite et à cette jolie enfant qui porte mon nom. Dites à cette pauvre famille que nous faisons les vœux

les plus ardents pour son bonheur. C'est si beau le repentir! Jusqu'à ces derniers temps, la loi n'avait connu que le châtement. Combien ces malheureux, là-bas, doivent être reconnaissants envers la haute et généreuse pensée qui permet au coupable de se racheter par le travail!

« En fait de châtement, vous m'annoncez que D'chimbo le Rongou, ce terrible noir dont la rencontre nous a été si fatale et qui, pendant plus de dix-huit mois, a bravé toutes les forces de la colonie, a été pris enfin au moment où il pénétrait dans une habitation pour commettre un nouveau méfait, et qu'il a expié ses innombrables crimes sur la place publique de Cayenne. Je lui pardonne volontiers, pour ma part, les maux qu'il m'a causés; mais mon mari ne saurait oublier de sitôt ses terribles émotions au milieu des serpents dans la concession abandonnée, et mon pauvre Michel, si doux pourtant, écume et devient comme frénétique au souvenir de ce monstre qui voulait l'obliger à manger de la chair humaine... Ah! chère sœur Rosalie, vous pouvez le comprendre mieux que personne, lorsque l'homme abdique les sentiments de la nature, il devient l'être le plus abominable de la création, et c'est ce qui explique pourquoi la justice d'ici-bas ne peut toujours être pitoyable comme celle d'en haut. »

Paris. — Typographie E. Panckoucke et Co, quai Voltaire, 13.

BIBLIOTHEQUE INTERNATIONALE

Collection grand in-18 Jésus à 3 francs le volume

- Alarcon.** — Le Finale de Norma. 1 vol.
- Albrespy.** — Influences de la liberté et des idées religieuses et morales sur les beaux-arts. 1 vol.
- Alby.** — L'Olympe à Paris, ou les Dieux en habit noir. 1 vol.
- Aiton-Shée (d').** — Mémoires du vicomte d'Aulnis. 1 vol.
- Auerbach.** — Au Village et à la Cour. 2 vol.
- Barbara.** — Mademoiselle de Sainte-Luce. 1 vol.
- Un cas de conscience. Anne Marie. 1 vol.
- Berthet.** — La Peine de Mort, ou la Route du Mal. 1 vol.
- Le Bon Vieux Temps. 1 vol.
- Blum.** — Entre Bicêtre et Charenton. 1 vol.
- Bonnamy.** — La Raison du spiritisme. 1 vol.
- Bonnemère.** — Le Roman de l'Avenir. 1 vol.
- Louis Hubert. 1 vol.
- Bourguignon.** — Masintour. 1 vol.
- Breth.** — Gabrielle. — Les Pervenues. 1 vol.
- Breuil.** — On meurt parfois d'amour. 1 vol.
- Cadol.** — Contes gais. — Les Belles Imbéciles. 1 vol.
- Caillet.** — Michelle. 1 vol.
- Champfleury.** — La Belle Paule. 1 vol.
- Claude.** — Le Roman de l'Amour. 1 vol.
- Daniel.** — Confidences d'une sage femme. 1 vol.
- Daudet.** — Les Douze Danseuses du Château de Lamôle. 1 vol.
- La succession Chavanet. 2 vol.
- Dérisourd.** — Les Petits Crimes. 1 vol.
- Desbarolles.** — Le Caractère allemand. 1 vol.
- Deulin.** — Contes d'un Buveur de bière. 1 vol.
- Dollfus.** — Mardoche. — La Revanche du Hasard. — La Villa. 1 vol.
- Ducondut.** — Juvenilia, Virilia, poésies. 1 vol.
- Garcin.** — Léonie, essai d'éducation par le roman. 1 vol.
- Gastineau.** — La Dévote. 1 vol.
- Gilles.** — La Nouvelle Jeanne. 1 vol.
- Goncourt.** (E. et J.) — Manette Salomon. 2 vol.
- Charles Demailly. 1 vol.
- Gonzalès.** — La Fiancée de la Mer. 1 vol.
- Gouraud.** — Les Destinées. 1 vol.
- Grandet.** — Yolande. 1 vol.
- Halt.** — Madame Frainex. 1 vol.
- Hix.** — Qu'en pensez-vous?. 1 vol.
- Houssaye.** — Le Roman de la Duchesse. 1 vol.
- Jacob de la Cottière.** — Le Chemin de la Lune, s'il vous plaît?. 1 vol.
- Joliet.** — L'Envers d'une campagne. Italie, 1859. 1 vol.
- Jonchère.** — Clovis Bourbon. 1 vol.
- Kock (H. de).** — Beau Filou. 1 vol.
- Lami.** — L'Enfer, la divine comédie, traduction en vers français. 1 vol.
- Lan.** — Les Chemins de fer français devant leurs juges naturels. 1 vol.
- Lasalle.** — Dictionnaire de la Musique appliquée à l'amour. 1 vol.
- Leclercq.** — Les Petits-Fils de Don Quichotte. 1 vol.
- Le Faure.** — Le Socialisme pendant la Révolution française. 1 vol.
- Mallefile.** — La Confession du Gaucho. Le Champ de Mars. 1 vol.
- Marancourt.** — Les Français à Rome. 1 vol.
- Montagne.** — Le Manteau d'Arlequin. 1 vol.
- Pessard.** — Yo, ou les Principes de 89. 1 vol.
- Pétrarque.** — Rimes, traduites en vers, par J. Poulenc. 4 vol.
- Ponson du Terrail.** — La Bohémienne du grand monde. 1 vol.
- Le Drame de Planche-Mibray. 1 vol.
- L'Héritage de Corinne. — La Mule de Satin. 1 vol.
- Le Page Fleur-de-Mai. 1 vol.
- Diane de Lancy. 1 vol.
- Proth.** — Au pays de l'Astrée. 1 vol.
- Rabou.** — L'Allée des Veuves. 1 vol.
- Rambaud.** — Voyages de Martin à la recherche de la vie. 1 vol.
- Richard.** — Un Péché de vieilllesse. 1 vol.
- La Galère conjugale. 1 vol.
- St Lanne.** — L'amour artificiel. 1 vol.
- Sand (M.).** — Le Coq aux Chevaux d'Or. 1 vol.
- Saunière.** — Le Roi Misère. 1 vol.
- Scholl.** — Nouveaux Mystères de Paris. 3 vol.
- Séménov.** — Les Mauvais Maris. — Une Femme du monde. 1 vol.
- Serret.** — Les Heures perdues. Poésies. 1 vol.
- Talbot.** — L'Europe aux Européens. 1 vol.
- Ulbach.** — La Chauve-Souris. 1 vol.
- Les Parents coupables. Mémoires d'un Lycéen. 1 vol.
- Le Jardin du Chanoine. 1 vol.
- Le Parrain de Cendrillon. 1 vol.
- Le Roman de la Bourgeoisie. La Cocarde blanche. 1 vol.
- Monsieur et madame Fernel. 1 vol.
- Vars.** — Mémoires d'une Instituteur. 1 vol.
- Zola.** — La Confession de Claude. — Thérèse Raquin. 1 vol.